This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

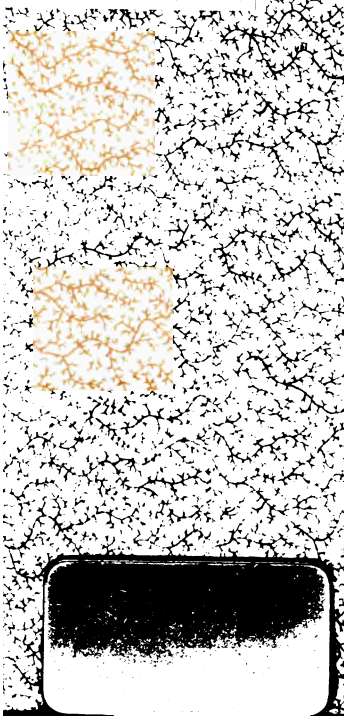
NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582753 9

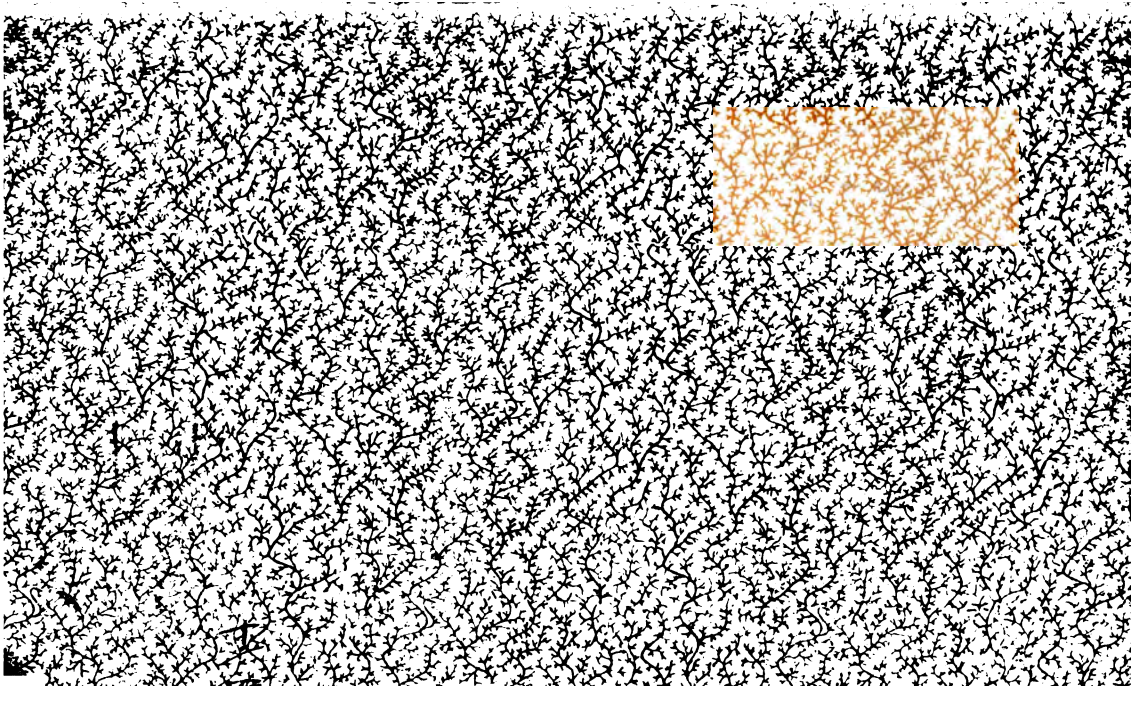
LENOX LIBRARY

99

AUCTOR PRETIOSA FACIT

Astor Collection.
Presented in 1884.





MARIE D'ENAMBUC.

ASTOIN NEW-YORK

MARIE

D'ENAMBUC

par H. Arnaud
(madame Charles Reybaud)

NEW YORK PUBLIC LIBRARY

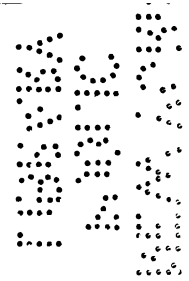
Bruxelles.
MELINE, CANS ET COMPAGNIE.
LIBRAIRIE, IMPRIMERIE ET FONDERIE.

1840

LENOX LIBRARY
NEW YORK

Chapitre premier.

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY



I

Sur la côte occidentale de la Martinique, au delà de cette vaste plage sablonneuse qui s'étend entre l'anse Thomaso et la haute falaise appelée le Morne-aux-Bœufs, il y avait, vers le milieu du XVII^e^ siècle, une possession dont les limites touchaient d'un côté le rivage et s'avançaient de l'autre jusqu'au pied

du Morne-Vert. Ce magnifique domaine appartenait à M. d'Enambuc du Parquet, lieutenant général du roi de France aux Antilles. M. d'Enambuc était parvenu à une de ces hautes fortunes réservées aux hommes d'élite qui savent poursuivre leur voie à travers tous les obstacles et tous les périls. Cadet d'une noble famille de la Normandie et réduit à une très-mince légitime, il était passé aux îles avec le grade d'officier de marine, et, par son courage, son habileté, la fermeté prudente de son caractère, il y avait conquis une autorité indépendante et absolue. Sa puissance égalait celle des princes souverains; sujet du roi de France, il renouvelait en Amérique un de ces pactes féodaux dont aucun exemple n'existait plus dans la mère patrie : il était seigneur propriétaire de la Martinique, de la Grenade et de Sainte-Lucie. Comme les anciens grands vassaux de la couronne, il avait droit de

haute et basse justice dans toute l'étendue de ses domaines ; les magistrats qu'il nommait ne relevaient d'aucun parlement; leurs jugements étaient sans appel, et dans tous les cas, même celui de la peine de mort, il avait le plus beau droit de la souveraine puissance, le droit de grâce. Sous le titre de lieutenant général du roi de France, il levait des troupes, commandait les expéditions et pouvait faire la guerre à quiconque n'était ni sujet ni allié de son souverain. Il avait des gardes, des officiers, des gentilshommes, il régnait enfin.

Pendant son dernier voyage en France, lorsqu'il était allé recevoir l'investiture de cette grande autorité, M. d'Enambuc avait épousé à Paris une demoiselle pauvre, mais de haute noblesse, et qui tenait par alliance aux meilleures familles du royaume. Ce fut un étrange changement dans la destinée de cette jeune fille ; elle quitta son obscure mai-

son de la rue Culture-Sainte-Catherine pour aller à l'autre extrémité du monde chercher une fortune, des honneurs qu'elle n'avait jamais ambitionnés. En arrivant à la Martinique, elle trouva sa maison formée; elle eut des demoiselles, des pages, des gentilshommes, toute une cour; sa suite était aussi nombreuse que celle d'une princesse du sang; il ne lui manquait que le titre. D'abord on l'appela Mme la générale, puis tout simplement Madame, et c'était ainsi qu'on la désignait dans toute l'île, comme on s'était habitué à nommer le lieutenant général, Monsieur. La jeune femme accepta avec un naïf orgueil tous ces honneurs. Elle avait quinze ans à peine quand elle arriva, et son jeune âge, sa beauté, ses qualités charmantes lui gagnèrent l'affection de toute cette population turbulente et mêlée qui habitait la colonie. Les blancs, les riches créoles lui témoignaient un grand respect; les noirs et

tout le pauvre peuple l'appelaient *la petite reine*. Tandis que le général s'occupait de son gouvernement, elle donnait des fêtes au fort Saint-Pierre ; ou bien, retirée à son habitation des Mornes, elle s'y reposait dans les molles et somptueuses habitudes de la vie créole.

C'était un délicieux séjour que celui des Mornes. La maison, bâtie en pierres et flanquée de quatre grands pavillons, s'élevait entre deux massifs de canéficiers dont les hautes cimes dépassaient son toit d'ardoise. Bien qu'il n'y eût sous ses murailles ni palissades, ni fossés, elle n'était pas cependant sans quelques moyens de défense ; les fenêtres du rez-de-chaussée étaient garnies de solides contrevents, une espèce de herse pouvait au besoin s'abaisser derrière la grande porte, et le vestibule était précédé d'un passage voûté où quelques hommes déterminés auraient suffi pour arrêter une armée. Au-

tour de la maison, il y avait un jardin irrégulièrement planté, et clos de tous côtés par une haie de raquettes ou figuiers d'Inde. Cette plante, qui dans les régions tropicales atteint la hauteur d'un grand arbrisseau, formait un mur naturel plus inexpugnable que les meilleurs retranchements. Ses larges feuilles charnues et armées de longues épines opposaient une formidable barrière à quiconque eût osé tenter le passage, et son fruit même, tout hérissé de ces dards aigus dont la cruelle piqûre traverse les plus forts vêtements, semblait défier la main imprudente qui se fût avancée pour le cueillir. Cette redoutable muraille était coupée en un seul endroit par une grille qui faisait face à la porte principale et à travers laquelle on apercevait les allées sinueuses et ombragées du jardin.

Non loin de la maison et en descendant vers la plage, il y avait les cases à nègres, le

moulin à sucre et toutes les dépendances d'une vaste exploitation. De magnifiques cultures s'étendaient aux environs et jetaient leurs teintes variées sur ce paysage. Dans les bas-fonds, les cacaoyers croissaient à l'abri du vent qui flétrit leur feuillage délicat; les terrains secs étaient plantés de maïs dont les épis fuselés ont la couleur de l'or, et les champs de cannes à sucre formaient de longs sillons d'une verdure jeune et gaie entre lesquels se balançaient de sveltes bouquets de cocotiers. Mais au delà de ces riches cultures la terre avait encore tout le luxe sauvage de sa végétation primitive; on ne découvrait aucune trace du travail de l'homme dans les profondes vallées qui séparent les Mornes; partout des bois inextricables coupés par des savanes solitaires et dominés par des montagnes chauves, partout une nature vigoureuse et sombre sur laquelle rayonnait le ciel ardent des Antil-

les. Quelquefois une fumée blanche s'élevait en longues colonnes du milieu de ces épaisses forêts, ou bien un incendie resplendissait tout à coup au loin et dévorait l'herbe désséchée des savanes : à ces signes, on reconnaissait la présence des sauvages qui vivaient dans l'intérieur de l'île. Ces peuplades étaient remontées vers le haut pays à mesure que les Européens avaient envahi les côtes, mais ce n'était pas sans avoir d'abord essayé de défendre leur territoire. Les premiers colons avaient soutenu contre elles plusieurs combats, les habitations écartées avaient été souvent ravagées et brûlées par ces hordes qu'animait un féroce instinct de vengeance; mais maintenant elles étaient affaiblies et peu redoutées. Quelques relations commerciales s'étaient même établies entre les Caraïbes et les habitants du fort Saint-Pierre. Plus d'une fois de légères pirogues avaient paru sur la rade, et les sau-

vages qui les montaient avaient salué avec des cris d'étonnement et d'admiration les vaisseaux de haut bord ancrés au mouillage, les édifices élevés sur la côte, et surtout cette habitation des Mornes, la plus belle et la plus considérable de toute l'île. Ils contemplaient avec une sorte de stupéfaction la maison à trois étages, le large perron à double escalier et le toit d'ardoises qui reluisait au soleil comme le dos écailleux de quelque gigantesque poisson ; mais ils admiraient de loin toutes ces merveilles et ne se hasardaient pas à visiter ces parages, où ils avaient jadis un grand carbet ou village formé par l'agrégation de plusieurs familles. Ils abordaient pour faire leurs échanges et ne quittaient pas la plage. Vers la nuit ils regagnaient leurs pirogues et prenaient le large pour retourner à la côte orientale de l'île, dont ils occupaient encore quelques points.

Le jour de l'Assomption, en l'année 1657,

un homme déjà sur le retour de l'âge et une jeune dame étaient assis devant la porte de l'habitation des Mornes, sous un léger tendelet de toile des Indes : c'était le général d'Enambuc et sa femme. Un bel enfant de quatre à cinq ans jouait à leurs pieds avec un polichinelle aussi grand que lui, qu'il tâchait de faire tenir à cheval sur le dos d'un petit négrillon, et de temps en temps il laissait là ce rare joujou, récemment apporté de France, pour venir s'accouder sur les genoux de sa mère. Un peu plus loin, trois ou quatre négresses se tenaient debout et chuchotaient gaiement entre elles. Le soleil se couchait, et ses rayons, voilés d'une légère brume, jetaient sur la plage un doux crépuscule ; la mer, d'un bleu sombre, déferlait mollement sur le sable ; pas une voile ne se montrait dans cette immense étendue ; tout était solitaire et muet comme au jour où le navire de Christophe Colomb toucha

pour la première fois ces bords inconnus. Apparemment il y avait dans la grandeur mélancolique de cette scène quelque chose qui émut douloureusement la jeune femme, car elle se renfonça avec un geste mélancolique dans son fauteuil de bambou, et murmura en fermant les yeux pour retenir une larme qui tremblait sous ses longs cils : Mon Dieu ! je voudrais être à demain !

— Maman, dit tout à coup l'enfant, c'est votre fête aujourd'hui, pourquoi n'avez-vous point de bouquet ? Moi, j'avais un beau bouquet au côté le jour de saint Henri.

Puis, allant vivement vers son père, il ajouta avec l'insistance mutine de son âge : Maman n'a point de bouquet, elle n'en veut pas ; dites-lui donc d'en mettre un ; je vais lui en chercher un au jardin.

A ces mots, il jeta là son polichinelle, descendit en sautant le perron, et échappa avec des cris joyeux aux mains des négresses qui

accouraient pour veiller sur lui. Mme d'Enambuc se leva et suivit un moment l'enfant des yeux ; puis elle revint s'asseoir près de son mari, et resta là, le coude appuyé au bras du fauteuil où il était à demi étendu. Ces deux visages ainsi rapprochés formaient un étrange et triste contraste. Le général avait alors environ quarante ans ; une épaisse chevelure noire couvrait sa tête puissante ; sa figure était noble et régulière; mais la maladie avait éteint le chaud coloris de sa peau bronzée par le soleil des tropiques ; une pâleur livide commençait à s'étendre sur ses traits amaigris ; ses yeux ternes étaient retirés au fond de leurs orbites, et sa haute taille, enveloppée d'une robe de chambre de satin des Indes, ressemblait déjà à un squelette sous son linceul. Sa jeune femme, au contraire, avait ces fraîches couleurs si rares sous le climat ardent des Antilles, et le pur éclat de son teint illuminait

sa beauté sereine et douce. Ses yeux d'un bleu mourant, ses cheveux d'un blond pâle retombant en boucles abondantes autour de son visage, donnaient à sa physionomie quelque chose de séraphique. Quand elle croisait les bras sur sa poitrine et s'enveloppait des plis flottants de sa longue robe de mousseline blanche, elle ressemblait à un ange qui vient de replier ses ailes.

— Hélas ! dit-elle en se penchant affectueusement vers son mari, nous sommes tristes aujourd'hui ; mais j'espère que l'année prochaine nous pourrons célébrer plus gaiement cet anniversaire.

Et comme il ne répondait pas, elle reprit d'un air caressant et presque enfantin : N'est-ce pas que l'an prochain nous aurons ici beaucoup de monde ? Nous danserons, et je veux qu'on parle longtemps du bal que je donnerai aux Mornes. Certainement alors vous ne serez plus malade. Que je serai heu-

reuse quand je vous verrai bien rétabli! Je ne sais plus à quel saint m'adresser quand je vous vois souffrir ainsi; mais vous guérirez, vous guérirez promptement, j'en suis sûre : j'ai tant prié Dieu pour vous ! Il me semble que vous êtes mieux ce soir?

— Oui, ma chère Marie, répondit-il d'une voix faible, je suis mieux en effet; le vent frais de la mer m'a fait du bien.

Elle se rapprocha encore, et lui prit la main en souriant d'un air rassuré. Il y eut un moment de silence pendant lequel ils furent préoccupés tous deux de pensées bien différentes : elle, ranimée par l'espoir, oubliait ses inquiétudes passées; lui, frappé d'un pressentiment funeste, regardait l'avenir avec effroi, ou, pour mieux dire, il ne voyait plus d'avenir : il sentait que ses jours étaient comptés, et que leur terme était proche. Les fatigues, les soucis du pouvoir, l'influence d'un climat dévorant, avaient

ruiné sa puissante organisation, la mort allait l'arrêter au milieu de sa carrière, et il se détachait avec un morne désespoir des biens dont il avait espéré jouir encore longtemps.

— Je voudrais voir revenir le docteur, dit Mme d'Enambuc en tournant la tête vers le chemin de Saint-Pierre ; il m'avait promis d'être de retour avant la nuit.

— Je n'ai pas besoin de lui, je vous assure, mon enfant, dit le général avec un sourire triste ; ne vous inquiétez pas de ce retard ; allez, le remède le plus sûr à mon mal, c'est le repos absolu que nous avons ici, c'est la solitude où vous vous êtes enfermée avec moi. Là-bas, il y avait trop de monde autour de nous, trop de gens qui m'obsédaient de leurs soins intéressés. Quand on souffre on n'est bien que seul avec ceux qu'on aime.

A ces mots, il tourna son visage vers la

brise salée qui soufflait du large, et, respirant profondément, il reprit avec une espèce de frisson : Mon Dieu, Marie, qu'il fait bon ici ! c'est comme une soirée de printemps en France ; j'ai presque froid.

— Le printemps de France ! répéta la jeune femme avec un long soupir : voilà six ans passés que vous m'avez amenée ici, mais je ne l'ai pas oublié. N'est-ce pas qu'un jour, quand les affaires du pays seront tranquilles, nous ferons un voyage en France, et que j'irai encore cueillir des violettes dans le bois de Vincennes ?

— Enfant ! murmura le général en passant sa main pâle et amaigrie sur la belle tête blonde qui se penchait vers lui ; oui, un jour vous retournerez en France, bientôt peut-être, hélas !...

— Oh ! mon ami, que dites-vous ! s'écria-t-elle avec effroi ; mon Dieu, quelles pensées vous viennent aujourd'hui ! Vous êtes

mieux, vous êtes bien, le docteur l'a dit.

Les larmes qu'elle retenait avec effort lui coupèrent la parole, elle s'appuya en sanglotant sur l'épaule du malade et murmura : Mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi parlez-vous ainsi? vous êtes dans la force de l'âge, ce mal affreux passera ; vous avez encore longtemps, bien longtemps à vivre avec votre Marie.

— Oui, oui, mon enfant, dit le général d'une voix brisée, je le sais bien ; mais que voulez-vous ? il y a six mois que ce mal dure, ces longues souffrances m'ont abattu ; parfois je manque de patience et de courage, et puis les affaires du pays m'inquiètent ; Dieu sait comment elles vont depuis que je ne m'en occupe plus ! Qui sait comment Gorcelas gouverne à ma place !

— C'est un homme de tête ; vous l'avez choisi vous-même, et jusqu'ici il ne s'est élevé aucune plainte.

— Qu'en savez-vous, Marie? qui me dira sans crainte, sans prévention, sans arrière-pensée ce qui se passe? Gorcelas n'a pas ma confiance : j'ai cédé, en le nommant mon lieutenant général, à des considérations, à des influences; mais, si je venais à mourir, Marie, ce n'est pas lui que je chargerais de soutenir vos droits et ceux de mon fils, car ce n'est pas lui qui aurait assez d'habileté, de courage, de désintéressement pour maintenir ici votre autorité et conserver à Henri tout mon héritage. Que deviendriez-vous, grand Dieu! si je venais à vous manquer sans vous laisser un appui, un conseil, un protecteur? Allons, ne pleurez pas ainsi, Marie; tout ce que je dis là n'est qu'une prévision inutile peut-être; je suis mieux, je suis bien, vous le voyez.

— Rentrons, dit-elle en s'efforçant de retenir ses larmes et de chasser les inquiétudes qui venaient de pénétrer pour la pre-

mière fois jusqu'à son cœur ; je crains pour vous la fraîcheur humide du soir.

— Non, répondit-il, elle me ranime au contraire ; il y a longtemps que je ne m'étais trouvé aussi bien qu'en ce moment. Je veux me mettre à table avec vous pour souper.

— Décidément, nous faisons fête aujourd'hui, dit-elle avec joie ; voici tantôt six mois, mon ami, que vous n'avez soupé, et nous allons célébrer ainsi le premier jour de votre convalescence.

Elle passa sur ses yeux son mouchoir de linon pour effacer toutes les traces de ses larmes et se prit à sourire avec sa sérénité habituelle ; mais malgré elle il lui restait au cœur un triste pressentiment, les paroles de son mari l'avaient frappée d'une douleur inattendue et terrible ; car, pendant cette maladie lente qui le consumait sous ses yeux, jamais la pensée qu'il pourrait en

mourir ne lui était venue. Elle n'avait jamais aimé M. d'Enambuc de passion, elle ne s'était même pas décidée à l'épouser et à le suivre si loin de sa famille et de son pays sans une secrète douleur et de profonds regrets ; mais il l'avait tant aimée, il l'avait rendue si heureuse, qu'elle s'était attachée à lui avec une affection profonde, pleine de reconnaissance, de soumission et de respect. En l'entendant pour la première fois manifester ses sinistres prévisions, elle s'était réveillée au milieu de sa sécurité, et une fatale lumière lui montrait tout à coup le danger.

— Eh bien ! à quoi songez-vous donc, mon amour ? dit le général, inquiet à son tour de la voir pâle et consternée ; vous voilà toute rêveuse. Je vous ai affligée avec ma maussade humeur de malade. Allons, ne songeons plus à tout cela. Parlons un peu, je vous prie, des réjouissances qui ont lieu

aujourd'hui et auxquelles nous seuls ne prenons point part. Les illuminations et les danses doivent commencer maintenant à Saint-Pierre. On a distribué double ration dans tous les ateliers, et annoncé un pardon général pour les fautes passées. Aujourd'hui, aucun esclave n'a été mis aux quatre piquets, et tous ont eu du tafia pour boire à la santé de la petite reine.

— Oui, dit-elle en effeuillant le bouquet de jasmin et de roses de Perse que son fils venait de mettre sur ses genoux, grâce au ciel, tout le monde est content aujourd'hui dans l'île, tout le monde fait fête.

— Excepté vous, ma pauvre Marie ; point de bal, point de souper, point de musique, pas même une sérénade ; vous auriez dû permettre au moins que les violons vinssent ici ce soir.

— Je voulais vous en faire la surprise, répondit-elle en souriant, et ils doivent être

dans la petite salle, attendant que la nuit soit close pour venir jouer sous les fenêtres.

— Ah! c'est bien! dit le malade avec une toux sèche, je les entendrai avec plaisir.

En ce moment le trot de plusieurs chevaux retentit dans l'avenue qui séparait les cases à nègres de l'habitation, et la sentinelle qui montait la garde devant la grille du jardin cria : Qui vive?

— C'est le docteur, enfin! dit Mme d'Enambuc; il ne revient pas seul.

— Sans doute Loinvilliers l'accompagne, répondit le général; voilà près de huit jours que nous ne l'avons vu.

— Vous l'aimez fort, et je lui fais bon accueil par égard pour vous, dit doucement la jeune femme; mais, en vérité, je ne sais ce qui peut vous plaire en lui; c'est un homme froid, taciturne et ne sachant guère son monde. L'avez-vous remarqué l'autre

jour, quand je l'ai prié à dîner? Il n'a eu garde de me donner la main pour passer dans la salle; sous prétexte de quitter son épée, il s'est arrêté à la porte de la galerie, et je suis allée me mettre à table toute seule. Une autre fois, vous l'avez engagé à m'accompagner pour faire un tour de jardin, et il n'a pu s'en dispenser; mais pensez-vous qu'il ait seulement avancé son bras pour me l'offrir? Point du tout; il a marché un peu en arrière, sans faire autre cérémonie que de me donner le pas, et sans me dire une parole. Je crois, Dieu me pardonne! que pendant cette silencieuse promenade il récitait tout bas son chapelet!

— Voilà, certes, un jeune gentilhomme fort peu galant, répondit le général d'un air de douce ironie; mais, ma chère Marie, en le jugeant si sévèrement, vous n'avez pas assez considéré peut-être son origine et la vie qu'il a toujours menée. Ce n'est pas sa

faute s'il n'a point la politesse et les belles manières françaises ; car, en vérité, où les aurait-il apprises? Il a perdu fort jeune encore son père, le comte Thomas de Loinvilliers, et il a été élevé par sa mère, une Espagnole de Spiritu-Santo, qui lui a donné les habitudes graves et austères de sa nation. Quand il a eu douze ans, elle l'a envoyé à son oncle le commandeur Loinvilliers de Poincy, qui en a fait un honnête homme, un brave soldat, un intrépide marin comme lui, rien de plus.

— Vous avez raison, dit Mme d'Enambuc d'un air convaincu ; un homme qui n'a jamais été en France ne peut pas être un bel esprit, un raffiné, ni savoir son monde comme un habitué de la Place-Royale.

— Vous voilà donc revenue de vos préventions, ma chère Marie.

— Vraiment oui, monsieur, répondit-elle avec une charmante bonhomie ; voici M. de

Loinvilliers : pour réparer mon tort, vous allez voir quel bon accueil je vais lui faire.

La grille du jardin venait de s'ouvrir; deux cavaliers, après avoir mis pied à terre au bout de l'avenue, s'avancèrent suivis de quelques domestiques noirs. L'un était un petit homme grêle, assez laid de visage et déjà d'un âge mûr. Son pourpoint de ratine noire descendait jusqu'au genou sur une ample paire de chausses de la même étoffe et de la même couleur ; un rabat de linon, passablement chiffonné, retombait sur sa poitrine, et il était coiffé d'une espèce de chapeau à trois cornes, semblable à celui des pères de la Doctrine chrétienne. Il ne portait point de perruque, mais ses cheveux abondants et un peu longs simulaient assez bien cette partie essentielle du costume des membres de la Faculté ; c'était, avec son rabat, comme un insigne de sa profession, et personne ne s'y trompait; on ne l'abor-

dait jamais qu'en l'appelant monsieur le docteur. Il marchait appuyé sur une petite canne qui, dans sa course à cheval, lui avait servi de cravache, et dont il ne se séparait pas plus que de son tricorne. L'autre personnage était un homme d'environ trente ans, dont la peau avait un reflet si bronzé, qu'on aurait soupçonné en lui un mélange de sang africain, si ses cheveux, d'un noir brillant, son profil aquilin et ses lèvres finement découpées n'eussent clairement prouvé qu'il était de pure race européenne. Sa taille était peu élevée, mais sa démarche avait quelque chose de grave et de hardi tout à la fois. Sa physionomie était d'une sévérité calme, et l'on ne voyait guère sa bouche sourire sous ses moustaches retroussées.

— Monsieur le comte, soyez le bienvenu, dit M^me^ d'Enambuc en inclinant sa tête avec grâce, et vous aussi, mon cher docteur;

nous vous attendions avec impatience, comme doivent vous attendre tous vos malades.

— Mon cher Loinvilliers, dit le général en lui tendant la main avec effusion. Mais il ne put achever, une toux sèche et douloureuse lui coupa la parole.

— Voilà comme on suit mes ordonnances! s'écria brusquement le docteur; on se tient dehors après le coucher du soleil et par une nuit fraîche comme celle-ci encore! Allons, général, il faut rentrer.

Tout de suite, docteur, répondit le malade d'un air résigné.

— Loango! cria vivement Mme d'Enambuc en se tournant vers la porte.

Un grand nègre parut aussitôt, suivi de trois ou quatre autres esclaves qui l'aidèrent à enlever le fauteuil du général; Marie suivit, appuyée au bras du docteur, et M. Loinvilliers resta un peu en arrière.

— Monsieur, dit Mme d'Enambuc en s'arrêtant pour l'attendre, j'espère que vous êtes venu pour souper avec nous?

— J'aurai cet honneur, madame, répondit-il en s'inclinant d'un air grave et timide.

Un moment après, le maître d'hôtel vint annoncer que le souper était servi. Mme d'Enambuc se leva avec un demi-sourire et avança la main vers Loinvilliers en lui disant d'un ton d'autorité toute pleine de grâce : Allons, monsieur!

A ce geste, le comte resta un moment comme indécis; puis il avança aussi la main, et les doigts roses et effilés de Marie touchèrent ses gants de buffle; ce contact le fit frissonner, une légère pâleur couvrit son visage, et il devint tout tremblant. La jeune femme, le voyant ainsi interdit, se prit derechef à sourire et l'encouragea d'un regard bienveillant.

— Monsieur, dit-elle, c'est une bonne

œuvre de visiter ainsi les malades ; je vous sais un gré infini d'être venu ce soir au lieu de rester à Saint-Pierre, où, sans doute, vous vous seriez mieux diverti qu'ici.

Ces paroles retentirent jusqu'à l'âme de Loinvilliers et la troublèrent encore plus profondément ; pourtant, il n'y répondit que par quelques paroles froides et contraintes. Le docteur s'écria :

— Oui certainement, on s'amuse aujourd'hui à Saint-Pierre. Quand nous sommes partis, les danses commençaient sur la place du mouillage, où l'on a fait un arc de triomphe surmonté d'un transparent au milieu duquel est écrit le beau nom de Marie. Toutes les cases sont illuminées et pavoisées, c'est un fort beau coup d'œil ; aujourd'hui les milices ont manœuvré devant le fort, tambour battant, enseignes déployées. Les compagnies étaient au complet, et tous ces braves gens ont crié en ôtant leur cha-

peau devant l'arc de triomphe : Vive madame !

Ces derniers mots parurent causer une émotion de joie au général, et il dit en regardant sa femme avec attendrissement :

— Les habitants vous aiment, Marie ; je crois que vous pourrez compter sur leur dévouement et leur fidélité. D'ici à quelque temps, il faudra faire une tournée dans tous les quartiers de l'île.

— Oui, monsieur ; dès que vous serez un peu rétabli, nous la ferons ensemble, répondit-elle d'une voix altérée.

Un triste silence suivit ces paroles, chacun avait compris la pensée du général et ses prévisions. Marie baissait les yeux pour cacher les larmes qui roulaient sous ses paupières ; M. de Loinvilliers était absorbé dans quelque pensée intérieure, et le docteur observait avec une attention inquiète la physionomie du malade qui, la tête appuyée

au dossier de son fauteuil et les yeux à demi fermés, semblait près de s'endormir. Toutes les fenêtres de la galerie qui servait de salle à manger étaient ouvertes ; vingt bougies éclairaient cette vaste pièce meublée, comme toutes celles de l'habitation, avec un mélange singulier de luxe et de simplicité. Les murs et le plafond étaient blanchis à la chaux, sans aucune espèce de tenture ni d'ornement ; le parquet, carrelé en pierres de plusieurs couleurs, avait l'apparence d'une grossière mosaïque, et les gros meubles fabriqués dans le pays n'étaient pas d'une forme élégante ; mais une magnifique argenterie reluisait sur le buffet d'acajou massif, et un grand lustre de cristal était suspendu aux solives. La table, autour de laquelle venaient de s'asseoir Mme d'Enambuc et ses convives, était couverte du plus beau linge de Flandre et d'une profusion d'admirables porcelaines chinoises. Une

douzaine d'esclaves servaient, attentifs au moindre signe; leur livrée était un haut-de-chausse rayé et une veste sans manches qui laissait voir une chemise de nankin dont la couleur jaune-pâle faisait ressortir le noir mat de leur peau. Ils portaient au cou un carcan d'argent massif large de deux doigts, sur lequel étaient gravées les armes de M. d'Enambuc; des aiguillettes bleues, dont les ferrets étaient aussi d'argent, flottaient sur leur épaule; mais ils n'avaient point de chaussure, les pieds nus étant la marque essentielle et obligée de leur servitude.

Le souper s'achevait tristement et en silence, lorsque le qui-vive de la sentinelle annonça une nouvelle visite.

— Qui donc peut nous arriver si tard? dit Mme d'Énambuc étonnée et presque inquiète.

Quelques instants après, un esclave vint annoncer que quelqu'un qui arrivait de

France, le marquis Henri de Maubray, demandait à être introduit. A ce nom, les joues de Marie devinrent blanches comme le mouchoir qu'elle tenait à la main, et elle dit d'une voix distincte, mais dont l'accent avait quelque chose de sourd et de voilé : M. de Maubray ! qu'il entre !... Puis, contenant son émotion, elle s'approcha du général et lui dit doucement : Vous avez entendu, monsieur? on nous annonce quelqu'un qui vient de France, M. Henri de Maubray, gentilhomme breton dont la famille était attachée à la cour du feu roi d'Angleterre.

— Elle le connaissait déjà ! pensa Loinvilliers, qui avait observé avec une sourde inquiétude l'agitation de Marie et les efforts qu'elle faisait pour la dissimuler.

Le général releva la tête, et dit en regardant autour de lui comme un homme qui cherche à ressaisir ses souvenirs et ses idées après un pénible sommeil : M. de Mau-

bray ? je ne me rappelle pas ce nom-là ; ma mémoire s'affaiblit. Vous lui parlerez, Marie ; moi, je vais me retirer, je souffre...

— Monsieur, répondit-elle vivement, permettez-moi de vous suivre ; puisque vous souffrez, je ne vous quitte pas...

Au moment où elle achevait ces mots, M. de Maubray entra. Son regard parcourut rapidement la salle, et, après avoir salué Marie, il s'arrêta comme s'il eut hésité à reconnaître le général.

— C'est moi, c'est bien moi, monsieur, lui dit le malade avec une espèce de sourire ; approchez, je vous prie, car je ne puis pas me lever pour avoir l'honneur de vous recevoir.

M. de Maubray avait changé de visage à l'aspect de cet homme faible et moribond ; il tressaillit intérieurement en entendant cette voix lente, qui semblait près de s'éteindre avec le souffle de vie qui animait ce corps

débile; mais, surmontant aussitôt son étonnement et son trouble, il s'avança et salua le général avec cette bonne grâce un peu fière et cette politesse aisée qui révélait tout d'abord les gens du beau monde et de la cour : Monsieur, dit-il, j'arrive de France sur *le Saint-Malo*, qui a mouillé hier au Fort-Royal; nous allons sous peu remettre à la voile pour Saint-Domingue, et, avant de repartir, j'ai voulu apporter moi-même à madame d'Enambuc des nouvelles de sa famille.

En achevant ces mots, il présenta à Marie un paquet de lettres qu'elle reçut de ses mains sans lever les yeux sur lui, et sans le remercier autrement qu'en inclinant la tête.

— J'espère, monsieur, que *le Saint-Malo* tardera quelques jours à reprendre la mer, dit le général en faisant un effort pour se tourner vers le marquis; jusque-là, je vous prie de me faire l'honneur d'accepter

chez moi l'hospitalité, la bonne hospitalité créole...

A cette proposition qu'elle aurait dû pour tant prévoir, Marie regarda le marquis avec une sorte de frayeur, d'anxiété profonde. Il sourit faiblement comme pour la rassurer, et répondit en s'inclinant : Je vous remercie, général ; demain matin je dois être de retour au Fort-Royal, et à mon grand regret il me faut repartir dans une heure...

— Je n'insiste pas alors. Mais vous devez avoir un appétit de voyageur ; au moins vous vous mettrez à table, et vous souperez tout en nous donnant des nouvelles de France.

Le marquis s'inclina de nouveau avec un geste de remercîment et de refus. Bien que ses paroles et sa contenance ne manifestassent aucun trouble, la pâleur de son visage et le son de sa voix décelaient une certaine agitation intérieure qui n'échappa ni à ma-

dame d'Enambuc ni à M. de Loinvilliers. Marie aussi était troublée au fond de l'âme ; mais sa propre émotion la rendit maîtresse d'elle-même et lui donna la force de dissimuler tout ce que la présence du marquis avait réveillé en elle de saisissement, de souvenirs, de regrets, d'amère joie. Loinvilliers, morne et attentif, s'était retiré avec le docteur Janson dans l'embrasure d'une fenêtre. Mme d'Enambuc resta assise en face du marquis de Maubray, à quelques pas du général, qui était retombé dans son immobilité et sa somnolence. Marie osa lever alors les yeux sur M. de Maubray : six années d'absence l'avaient bien changé ; mais il lui sembla que ce visage bruni par le soleil, amaigri par de longues fatigues, était encore plus fier, plus noble et plus beau. Henri de Maubray avait alors environ trente ans ; il appartenait à une famille dont le nom se rattachait aux plus anciennes époques de

l'histoire de Bretagne, et tout en lui annonçait cette belle et forte race du Nord, dont le sang ne s'est jamais mêlé à celui des populations méridionales. Ses cheveux, d'un blond vif, retombaient autour de son large front en boucles légèrement frisées. Sa bouche étroite et vermeille avait une expression de froideur hautaine que modifiait singulièrement la douceur presque féminine de son regard. La blancheur animée de son teint s'était à peine altérée sous le climat brûlant de la zone torride, ses yeux étaient d'un bleu sombre comme ceux de ses aïeux, dont il avait aussi la stature élevée et les formes sveltes. Il y avait dans sa physionomie calme et fière, dans tous les traits de sa puissante organisation, quelque chose qui rappelait les hommes d'un autre âge ; on eût dit un de ces rois barbares dont les armées vainquirent les légions romaines, ou bien un de ces bardes que les peuples de

l'Armonique vénéraient comme les dieux du savoir et de la poésie. Mais le pauvre gentilhomme n'avait pas retiré d'autre avantage de son illustre origine; l'héritage de ses aïeux était perdu pour lui, et sa tenue annonçait une très-modeste fortune. Bien que son ton et ses manières rappelassent qu'il appartenait à la haute société de son temps, son costume n'était pas celui d'un raffiné de la cour d'Anne d'Autriche, et il avait plutôt l'air d'un reître que d'un grand seigneur, avec son pourpoint de rasette grise et son chapeau de feutre, dont le bord relevé portait, au lieu de plume, une cocarde noire.

Marie avait baissé les yeux devant le regard mélancolique et fixe que M. de Maubray arrêtait sur elle, et, comme il ne lui parlait pas, elle essaya de rompre la première ce silence embarrassant pour tous deux.

— Monsieur, dit-elle d'une voix dont le léger tremblement démentait le calme qu'elle essayait de montrer, vous passez sans doute la mer pour la première fois?

— Oui, madame, répondit-il, je viens aux Iles dans le dessein de m'y établir; c'est la ressource ordinaire des gens qui, comme moi, n'en ont plus d'autre.

Et comme elle le regardait avec une surprise pleine de tristesse, il ajouta simplement :

— J'ai perdu les débris de ma fortune au service du roi mon maître, et je suis condamné à mort en Angleterre.

— Vous y étiez retourné? s'écria Marie.

— J'y ai passé ces six dernières années, les armes à la main contre le tyran régicide Olivier Cromwell. J'ai été blessé et pris dans une rencontre; mais on ne m'a pas traité en prisonnier de guerre. Condamné comme rebelle à mourir de la main du bourreau,

j'allais être pendu lorsque j'ai trouvé moyen de m'échapper des prisons de Leith. Alors je suis revenu en France.

— Oh! mon Dieu! murmura Marie en joignant les mains.

— Je suis retourné à Paris après plus de six ans d'absence, reprit Maubray d'une voix triste, et je suis allé revoir des gens dont je m'étais séparé avec douleur dans le plus cruel moment de ma vie.

— Vous avez vu ma sœur, ma chère Louise! s'écria Marie; c'est elle-même qui vous a remis ces lettres!

A ces mots, sa voix s'altéra; le souvenir de son pays, de sa famille, se mêla dans son âme à tout ce qu'elle avait déjà de trouble et d'attendrissement; elle ne put retenir ses pleurs.

Maubray la regardait avec une sombre joie; il semblait recueillir dans son cœur ces larmes silencieuses.

— Marie! murmura-t-il, si bas qu'elle devina ce nom sur ses lèvres plutôt qu'elle ne l'entendit. Alors, saisie d'un secret remords, elle recula son siége de manière à toucher le fauteuil du général et appuya sa main froide et tremblante sur celle du malade.

— Madame, reprit Maubray, dans quelques moments je vais partir, et bientôt je serai à Saint-Domingue, d'où probablement je ne reviendrai plus, car vous savez la guerre que nous font là-bas les Espagnols.

En ce moment le général se réveilla comme en sursaut et dit en regardant autour de lui :

— Eh bien! Marie, ne devions-nous pas avoir des violons ce soir? Il me semble que vous m'aviez promis une sérénade. Cette musique pourra divertir un moment M. de Maubray, auquel je demande bien pardon d'être de si maussade compagnie.

Mme d'Enambuc fit signe à un esclave qui

se tenait à la porte de la salle ; un moment après, les violons commencèrent à jouer sous les fenêtres. Alors le docteur et Loinvilliers se rapprochèrent ; la musique servit de prétexte pour se dispenser de la conversation que personne, excepté le docteur, n'aurait soutenue sans efforts. Marie, immobile et debout à côté du général, écoutait sans entendre ; il lui semblait que le temps passait avec une effroyable rapidité, et pourtant chaque minute lui pesait pendant cette visite qu'elle désirait et tremblait de voir finir. A chaque mouvement de Maubray, elle tressaillait intérieurement, car elle sentait que l'heure s'écoulait et qu'il allait partir.

La musique continuait toujours ; après avoir exécuté plusieurs morceaux, les violons jouèrent un air de danse fort à la mode du temps où les frondeurs avaient chassé de Paris le cardinal Mazarin. Marie frissonna en entendant la première mesure de cette

joyeuse sarabande; elle lui rappelait une époque unique dans sa vie, son premier pas dans le monde, une fête où elle parut quelque temps avant son mariage. Sans doute ce souvenir frappa aussi M. de Maubray, car il mit une main sur sa poitrine comme un homme qui souffre de quelque émotion pénible et violente. Un moment après, il se leva pour prendre congé du général; puis, s'inclinant devant Marie, il lui fit ses adieux et sortit sans l'avoir regardée une dernière fois.

Chapitre deuxième.

II

Deux heures plus tard, un silence profond régnait dans l'habitation, les lumières s'étaient éteintes une à une derrière les jalousies de bambou, et, selon l'usage, l'esclave chargé de fermer la porte principale en avait mis les clefs au chevet du général. Il était près de minuit; tout dormait, pour

tant une faible clarté se montrait encore à la fenêtre de l'un des pavillons, et le rideau de gaze étendu devant le châssis se gonflait mollement au souffle de la brise : c'était la lampe de nuit allumée dans la chambre de Mme d'Enambuc qui répandait ces douteuses lueurs au milieu des plus profondes ténèbres qui eussent depuis longtemps voilé le ciel. La jeune femme venait de se faire déshabiller ; un ample peignoir flottait autour de sa taille déliée, et retombait sur ses petits pieds nus posés sur une natte de pite. Pensive et le front baissé, elle roulait machinalement les longues boucles de sa chevelure, et les emprisonnait sous le madras noué autour de sa tête comme un léger turban. Une esclave agenouillée devant elle tenait deux pantoufles de maroquin brodés, si étroites, si fines, qu'elles semblaient ne pouvoir chausser qu'un enfant. Ses autres femmes préparaient tout pour la coucher :

l'une déployait le vaste pavillon de gaze qui environnait le lit, l'autre cachait sous un globe de porcelaine la lampe qui devait veiller toute la nuit; une troisième rafraîchissait l'air en agitant un large éventail de feuilles de latanier emmanché d'un bambou. Un moment après, elles se retirèrent; il ne resta près de Marie que l'esclave qui passait la nuit près d'elle, et dormait au pied de son lit. C'était une jeune fille qui ne ressemblait point aux autres femmes esclaves de l'habitation. Ses cheveux d'un noir brillant, ses traits délicats et sa peau d'un bistre clair décelaient une autre origine; elle appartenait à ces tribus sauvages que les Européens avaient chassées, et dont les débris étaient dispersés dans les bois et le long des grèves de la côte orientale de l'île. L'Indienne avait la physionomie triste et le regard inquiet et vague, particulier aux races sauvages; mais son sourire etait plus doux, plus intelligent, et

il y avait dans toute sa personne une certaine grâce nonchalante qui n'appartient qu'aux femmes dont la vie s'écoule dans des occupations faciles et un certain bien-être matériel.— Palida, dit Mme d'Enambuc avec un long soupir, relève ce rideau, Jésus ! ou j'étouffe ici.

L'esclave tira la double gaze qui s'abaissait devant la fenêtre, et revint s'agenouiller aux pieds de Mme d'Enambuc.

— Maîtresse, dit-elle, le ciel est noir du côté de la mer; il y aura peut-être un orage cette nuit.

— Que Dieu garde du mauvais temps les pauvres voyageurs ! murmura Mme d'Enambuc en se penchant à la fenêtre.

Le ciel sans étoiles se confondait à l'horizon avec la mer noire et immobile ; une sorte de doux bruissement s'élevait du fond des bois et se mêlait au murmure lointain de quelque torrent caché sous des berceaux

de lianes. De rapides lueurs traversaient incessamment les ténèbres de cette sombre nuit ; c'étaient les fulgores ou mouches luisantes, qui se croisaient dans l'air comme de petits météores et s'allaient perdre à travers le feuillage touffu des canéficiers. Les ananas, les frangipaniers, les jasmins, toute cette moisson de fleurs qui s'épanouissait dans le jardin, exhalait une senteur ambrée à laquelle se mêlait l'humide haleine des bois. Il y avait, dans cette atmosphère tiède et pleine de parfums, quelque chose qui alanguissait l'âme et calmait ses agitations ; Marie l'éprouva. Les souvenirs réveillés dans son cœur s'apaisèrent ; elle éleva vers le ciel un regard plus calme, et murmura avec une religieuse confiance : Mon Dieu ! rendez heureux celui que je ne dois plus revoir, et faites que j'oublie le temps où il nous fut permis de nous aimer !

Mais cette prière même raviva le souvenir

qu'elle voulait étouffer; sa pensée retourna malgré elle au jour où son père lui annonça qu'il avait promis sa main au marquis de Maubray, à cette fête où elle avait paru comme sa fiancée, à leurs amours si promptement traversées par l'inexorable ambition de sa famille, à ce lien brisé avec de si cruels regrets. Ces six années, pendant lesquelles elle avait pourtant vécu consolée, calme et heureuse, s'effacèrent devant ce souvenir, qui revenait tout-puissant après avoir été si longtemps refoulé dans les plus secrets replis de son cœur.

— Oh! mon Dieu! répéta-t-elle épouvantée de sa douleur, éloignez de moi cette pensée!... Ayez pitié, pitié de ma folie, mon Dieu!

En ce moment, l'esclave penchée à la fenêtre se redressa brusquement et demeura immobile, le visage tourné vers le jardin.

— Qu'est-ce donc, Palida? demanda Mme d'Enambuc, tout à coup réveillée de sa rêverie.

— Maîtresse, répondit-elle, c'est étrange! On dirait qu'il y a par ici des peaux rouges...

— Des peaux rouges! s'écria la jeune femme en se levant avec un geste de frayeur; alors les chemins ne sont pas sûrs d'ici au Fort-Royal. Seigneur, mon Dieu!... Mais je suis folle!... Maubray doit être retourné par mer.

Puis, se remettant un peu, elle ajouta : Tu te trompes, Palida; il n'y a personne là-bas. Pourquoi les sauvages auraient-ils quitté leurs carbets? que viendraient-ils faire ici? Et d'ailleurs, comment peux-tu reconnaître leur présence par une nuit si sombre?

— Je ne les vois certainement pas, maîtresse, répondit Palida; mais ne savez-vous

pas qu'on sent une peau rouge plutôt encore qu'on ne l'aperçoit ?

En achevant ces mots, elle tourna son visage vers la brise et respira lentement comme pour chercher à reconnaître les émanations qui l'avaient frappée. Ainsi que tous les individus de race sauvage, elle avait des sens doués d'une grande finesse et une sagacité remarquable. Au bout d'un moment, elle dit en quittant la fenêtre :

— La brise est tombée ; je ne sens plus rien que l'odeur des ananas et des fleurs de frangipaniers. Si les peaux rouges rôdent par ici, on retrouvera demain la plante de leur pied marquée sur le sable le long de la plage, à moins qu'ils ne fassent comme la tortue quand elle retourne à la mer, et qu'ils n'effacent leurs traces en se retirant.

— Mais ces pauvres idolâtres n'ont pas naturellement la peau plus rouge que toi, Palida, et on ne les reconnaîtrait pas à

l'odeur comme les nègres d'Angola, s'ils allaient tout nus, tels que Dieu les a mis au monde.

— Non sans doute, maîtresse; c'est le vêtement qu'ils se font chaque jour qui leur donne cette couleur et cette odeur étrange. Figurez-vous que chaque matin, après s'être baigné à la mer ou dans quelque ruisseau, un Caraïbe ne passe pas moins d'une grande heure à sa toilette. D'abord sa femme lui tresse proprement les cheveux et lui orne la tête de plumes, de verroteries et d'autres brimborions; puis elle lui barbouille tout le corps d'un mélange de roucou et d'huile de palmiste; les plus glorieux se font faire sur cet habit une façon de broderie noire avec le jus de certaines lianes, et, après s'être ainsi accommodés, ils s'imaginent avoir aussi bon air que vous quand vous avez votre robe de satin garnie de dentelles d'argent et votre collier d'émeraudes.

— Et tous les jours ils recommencent cette belle toilette?

— Tous les jours, maîtresse; à la vérité le jus de liane laisse une couleur solide, mais elle disparaît sous les couches de roucou, et au bout de quelques jours il faut recommencer à broder le justaucorps.

— Et les femmes aussi portent cet étrange vêtement ?

— Elles n'en ont point d'autre.

— Dis-moi, Palida, est-ce que tu ne préfères pas ta jupe rayée, ton madras des Indes et tes anneaux d'argent à cette abominable parure?

— Oh! oui, maîtresse.

— Et si je te disais de t'en aller, retournerais-tu parmi les peaux rouges?

— Jamais, jamais! on ne peut plus demeurer dans leurs carbets quand on a appris à bien vivre et à prier Dieu.

— Mais tu serais libre.

— Libre, oh! non, non, maîtresse! chez les peaux rouges toutes les femmes sont esclaves et elles ont de mauvais maîtres.

A ces mots, prononcés avec une sombre énergie, Mme d'Enambuc, étonnée, regarda Palida et lui dit : Tu n'as donc plus de mère?

— Ma mère! répondit-elle d'une voix sourde; elle est morte, et c'est mon père qui l'a tuée!

— Jésus, mon Dieu!

— Oui, maîtresse, et le lendemain une autre prit sa place. C'est que, parmi les peaux rouges, la vie d'une femme ne compte pas plus que celle d'un chien : elles ne naissent que pour travailler et mourir.

— Pauvres créatures! elles seront plus heureuses quand les missionnaires auront converti ces hommes idolâtres.

En ce moment des aboiements furieux se

firent entendre au loin, dans la direction des cases.

— C'est Nankin qui jappe ainsi, dit Palida en retournant à la fenêtre. Jésus ! on dirait qu'il flaire des peaux rouges !

— Il les connaît donc ?

— Le pauvre animal appartenait à un colon qui demeurait là-bas sous le Morne-à-l'Islet et qui fut tué par les sauvages.

Il y eut un silence, puis Mme d'Enambuc reprit d'un air rassuré : La grille est fermée, il y a une douzaine d'hommes au corps de garde, et la sentinelle est à son poste, prête à lâcher son coup de mousqueton sur quiconque se présentera d'une façon suspecte. Nous pouvons dormir tranquilles...

— Maîtresse, il y a du monde dans le jardin, interrompit Palida ; entendez-vous. là-bas, vers le pavillon.

Une idée subite, folle, se présenta à l'esprit de Mme d'Enambuc; elle crut un moment que Maubray n'était point parti, qu'il avait voulu attendre le jour, caché près d'elle, et qu'avant de s'éloigner il espérait peut-être lui dire un dernier adieu.

— Baisse la jalousie, Palida, dit-elle brusquement; la nuit avance, tâchons de dormir.

L'esclave se pencha pour saisir les cordons qui pendaient en dehors de la fenêtre; au même instant une légère rafale souffla du large et secoua les branches des canéficiers, dont les longues siliques s'entrechoquèrent avec un bruit sec. Palida tourna de nouveau son visage au vent; une lente aspiration souleva sa poitrine; la bouche entr'ouverte, les narines dilatées, elle essaya de reconnaître les subtiles émanations que l'air emportait mêlées à l'arome des fruits et des fleurs. Au bout d'une minute,

elle abaissa la jalousie par un brusque mouvement, et dit d'une voix altérée : Sur mon salut, je ne m'étais pas trompée ! Maîtresse, il y a des peaux rouges là-bas !

— Jésus, mon Dieu ! il faut donner l'alarme, répondit Mme d'Enambuc en allant vers la fenêtre.

Palida se jeta devant elle.

— N'approchez pas de là, maîtresse ! n'approchez pas, s'écria-t-elle ; vous serviriez de but à quelque flèche ! Soyez sûre que les peaux rouges ont les yeux tournés de ce côté, où l'on doit apercevoir une clarté du dehors.

— Ces gens sont entrés ici par trahison, par surprise. Ils vont nous attaquer, dit Mme d'Enambuc avec terreur. Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Elle se précipita hors de sa chambre et traversa en courant la longue galerie qui séparait son appartement de celui du géné-

ral ; mais, avant d'entrer chez son mari, elle s'arrêta.

— Et mon fils ! Palida, dit-elle en se retournant ; va chercher mon fils, amène-le près de moi !

Le général avait renvoyé les deux esclaves qui veillaient ordinairement près de lui, mais il n'était pas seul. Loinvilliers, assis près de son lit, achevait de lire des papiers qu'il avait apportés de Saint-Pierre. Une seule bougie éclairait ce groupe immobile et projetait dans la chambre une faible lueur.

— Marie ! s'écria le général en la voyant entrer pâle et haletante ; c'est vous, Marie ! encore levée à cette heure ? Eh ! que se passe-t-il donc ?

— Nous sommes en danger, répondit-elle d'une voix à peine articulée ; une troupe de Caraïbes entoure l'habitation... Palida les a reconnus... ils sont là... sous ces fenêtres...

— Que dites-vous? interrompit le général en se relevant, voici les clefs de la grille, et il est aussi impossible de franchir la haie que d'escalader le fort Saint-Pierre.

En ce moment Palida entra suivie d'une négresse qui portait l'enfant endormi dans ses bras.

— Tu crois que les peaux rouges rôdent par ici? lui dit le général; parle, qu'as-tu vu?

Elle répéta ce qu'elle venait de dire à sa maîtresse. — Tout le monde dort dans l'habitation, ajouta-t-elle; il n'y a personne ni dans la galerie, ni dans les salles d'en bas; les fenêtres sont bien fermées et barricadées en dedans, ainsi que la grande porte.

— C'est bien, dit le général en laissant retomber sa tête pâle et fatiguée sur l'oreiller. Personne n'est sorti, et il n'y a pas à craindre qu'une trahison ait livré l'entrée

du jardin aux peaux rouges... Tu as eu une vision, Palida.

— Plût à Dieu ! maître, s'écria-t-elle ; mais ne vous rendormez pas ! Elle s'interrompit subitement ; une lueur blafarde venait d'apparaître entre les lames des jalousies.

— Maître, reprit-elle, il y a un orage du côté de la mer ; à la lueur des éclairs vous allez voir ce qui se passe là dehors, et si je me suis trompée.

Loinvilliers était déjà à la fenêtre. Un éclair plus resplendissant illumina les airs, et la foudre gronda dans l'éloignement. Au même instant le comte laissa retomber la jalousie qu'il avait relevée d'une main, et dit en montrant une flèche plantée dans la manche de son justaucorps : C'est vrai ! en voici la preuve ; ils sont une centaine sous ces fenêtres.

En achevant ces mots, il arracha la flèche

qui avait traversé son justaucorps au-dessus du poignet, et ajouta froidement, après en avoir examiné la pointe : Elle est empoisonnée; la blessure aurait été mortelle.

Palida se rapprocha de la fenêtre. Cachée derrière la jalousie, elle regarda encore dehors à la lueur incessante des éclairs. — Ils ont passé par-dessus la haie, dit-elle avec stupéfaction, voyez !...

En effet, les sauvages avaient franchi ce rempart redoutable par un singulier artifice. Il y avait en dehors du jardin un grand tamarinier dont les branches s'étendaient par-dessus la haie, et se joignaient à celles d'un canéficier qui déployait au fond de l'allée son feuillage d'un vert foncé. Les Caraïbes avaient passé un à un sur cette espèce de pont aérien, et pénétré sans bruit dans le jardin. Il n'y avait plus à délibérer, il fallait se défendre. Ce n'était pas

la première fois que les sauvages attaquaient ainsi par surprise les habitations isolées, et l'on savait de quelle vengeance ils étaient capables.

Le général s'était levé; il vint vers sa femme qui, assise à l'écart, tenait son fils dans ses bras, et semblait plongée dans une morne stupeur.

— Marie, lui dit-il, vous allez vous retirer dans la galerie avec votre fils... N'approchez pas des fenêtres... Gardez-vous d'essayer de voir ce qui se passera dehors... Marie, promettez-moi de rester là, d'attendre avec courage et résignation que le danger soit passé.

— Ah! monsieur, s'écria-t-elle, et vous?... Vous allez exposer votre vie!

— C'est mon devoir et mon métier.

— Mais mon devoir à moi est d'être près de vous, de ne pas vous quitter...

— Allez, Marie, interrompit le général

avec une sorte d'autorité et en lui montrant la porte de la galerie, allez m'attendre, et priez Dieu...

Elle prit la main qu'il lui tendait, la serra contre ses lèvres; puis, relevant la tête, elle lui dit avec un accent plein de soumission, de courage et de fierté : Oui, monsieur, je vais vous obéir, et soyez assuré que je n'aurai point peur. Je sais que vous sauverez votre femme et votre enfant... Si vous succombiez en nous défendant, soyez tranquille... Je ne tomberais pas vivante aux mains de ces misérables.

Comme elle achevait ces mots, un horrible hourra retentit au dehors, et un choc violent ébranla la grande porte.

— Au guichet! Loinvilliers, au guichet! cria le général.

En un moment tout le monde fut sur pied dans l'habitation. Le général envoya les femmes près de M^me^ d'Enambuc et fit ses dis-

positions pour le combat. Il arma ses nègres et les rangea dans des espèces de casemates d'où l'on pouvait défendre à couvert le passage qui précédait le vestibule ; puis il vint au guichet avec Loinvilliers.

C'était comme un miracle de voir cet homme miné par la fièvre, affaibli par de si longues souffrances, recouvrer tout à coup ses forces et son énergie en face du danger. En donnant ses ordres, en se préparant à ce terrible combat où il avait pour lui l'avantage de la position, celui des armes, mais où le nombre pouvait l'emporter sur la discipline, l'expérience du chef et la supériorité des moyens de défense, il avait l'accent aussi ferme, la voix aussi haute que jadis, quand il passait en revue ses milices sur la plage de Saint-Pierre.

La galerie où venaient de se réfugier M^me^ d'Enambuc et ses femmes était au premier étage, et les fenêtres, qui s'ou-

vraient sur une partie du jardin appelée le labyrinthe, étaient à trente pieds du sol. Leur élévation semblait rendre inutiles les énormes contrevents qui défendaient celles du rez-de-chaussée; elles n'étaient fermées que par de légères jalousies et par des rideaux de gaze dont le tissu transparent ondulait au souffle de la brise devant leurs immenses châssis. Un silence absolu régnait dans cette vaste pièce, à peine éclairée par le reflet de la lampe suspendue dans l'escalier, et où vingt femmes agenouillées priaient dans les angoisses du désespoir et de la terreur. Une clameur effroyable et incessante résonnait au dehors; c'était le cri de guerre des sauvages. Leurs massues frappaient comme en mesure la lourde porte, et ces coups retentissants avaient des échos dans toutes les parties de l'habitation; c'était un bruit plus menaçant, plus terrible que celui de l'artillerie.

Mme d'Enambuc tenait son fils dans ses bras et priait à voix basse ; quiconque l'eût vue si faible et si tremblante un moment auparavant aurait été frappé de ce qu'elle montrait tout à coup de courage et de sang-froid. Cette jeune femme qu'aucun danger n'avait jamais éprouvée, dont la douceur et la timidité allaient jusqu'à la faiblesse, était maintenant une femme forte ; le péril de cette situation venait de révéler tout ce qu'il y avait dans son âme d'énergie et de tranquille courage.

— Ma fille, dit-elle en se tournant vers Palida qui, pâle, immobile, et les genoux en terre, disait ses prières d'une voix précipitée, ma fille, notre vie est entre les mains de Dieu... Ayons bon courage... La porte peut tenir encore longtemps. Jésus, mon Dieu ! quels cris effroyables !... Ne dirait-on pas une légion de démons autour de nous !... Mais il ne faut pas avoir peur de ces hurle-

ments ; tout ce bruit ne renversera pas les murailles.

En ce moment le docteur Janson entra tout blême et tout effaré. — Eh bien ! eh bien ! s'écria-t-il, je viens d'être éveillé par une belle musique, et nous allons avoir une belle nuit, à ce qu'il me paraît !...

— Docteur, s'écria Mme d'Enambuc en se levant, nous allons avoir des blessés ! Vous êtes ici heureusement !...

— Heureusement ! grommela le docteur en levant les yeux et les mains au ciel d'un air consterné. Enfin ce ne sera pas la première fois que j'aurai fait mon métier sur le champ de bataille.... A la vérité, c'était chrétien contre chrétien, et je ne m'étais jamais trouvé en face de ces damnées peaux rouges !

Une décharge de mousqueterie coupa la parole au docteur Janson ; il courut à l'escalier et tâcha de voir ce qui se passait en bas.

— Bon ! s'écria-t-il après avoir pris position au fond du vestibule, derrière une porte dont le large panneau lui servait de bouclier ; bon ! nous avons tiré à bout portant... La moitié de ceux qui ont été touchés ne se relèveront pas.

— Voyez-vous mon mari, docteur ? s'écria Mme d'Enambuc penchée sur la rampe ; dites-moi si vous le voyez !...

— Il est à couvert ainsi que tous nos gens derrière la porte ; ils ont tiré par le vasistas et les meurtrières...

Une nouvelle décharge retentit comme un coup de tonnerre et fit trembler la maison jusque dans ses fondements ; des cris plus épouvantables s'élevèrent au dehors, puis il se fit tout à coup un grand silence.

— Cette fois nous avons balayé la place, s'écria le docteur en avançant la tête hors de sa cachette ; loué soit Dieu ! l'alarme est donnée au corps de garde... Nous devrions

entendre des coups de mousquet en dehors de la grille, à moins cependant que le poste n'ait été surpris et égorgé, ce qui est bien possible...

— Et les nègres, monsieur! les nègres! interrompit Mme d'Enambuc frappée d'une soudaine espérance; ils vont venir à notre secours!...

— Mais ils n'ont point d'armes; on n'oserait pas armer les nègres d'atelier, répondit le docteur. Sainte mère de Dieu! pourvu qu'il ne vienne pas à l'esprit des cinq cents esclaves qui sont là-bas de tuer leurs commandeurs et de venir se joindre à ces misérables!...

Une nouvelle clameur plus épouvantable couvrit la voix du docteur, et en même temps la porte fut attaquée avec des coups furieux et précipités, semblables à ceux de ces machines de guerre qui, aussi bien que le canon, faisaient brèche aux mu-

railles. Les ais doublés de fer craquèrent et se fendirent; les panneaux disjoints résistèrent encore un moment, puis la porte tomba sous l'effort puissant qui la brisait. Un cri de victoire retentit jusqu'au ciel, et, presque au même instant, un second cri de surprise et de rage : la herse venait de tomber derrière la porte et opposait aux assaillants ses larges barreaux de fer. Les sauvages attaquèrent ce nouvel obstacle avec furie; ils lancèrent dans le vestibule une grêle de flèches qui n'atteignit personne.

Le docteur avait promptement regagné le premier étage, et, arrêté sur le plus haut palier, il regardait en bas avec une anxiété pleine d'épouvante : — La herse tiendra plus longtemps que la porte!... s'écria-t-il; béni soit celui qui la fit si forte et si solide!... Voyez la bonne grille! elle ne bouge pas plus qu'un roc sous les mains de ces misérables! L'alarme est donnée; on aura en-

tendu le bruit de notre mousqueterie : le tambour bat maintenant du côté de la grande anse et jusqu'au fort Saint-Pierre; il va nous arriver du secours ! les milices vont mettre en pièces ces païens, ces cannibales !... nous serons sauvés !...

— Que Dieu et sa sainte mère vous entendent ! dit Mme d'Enambuc, debout à la porte de la galerie et tenant toujours son fils dans ses bras.

Il y eut dix minutes d'attente et d'angoisses inexprimables. Le bruit lointain de la foudre se mêlait aux cris sauvages des peaux rouges, qui attaquaient la herse avec des efforts désespérés; de pâles éclairs illuminaient soudainement le ciel et faisaient apparaître au milieu des ténèbres cette multitude d'hommes nus, hurlant, et hideux comme des damnés. Le feu des assiégés ne se ralentissait pas; mais il faisait moins de mal aux assaillants, parce que les coups

portaient dans une direction oblique. Deux fois pourtant M. de Loinvilliers s'avança et tira ses pistolets à bout portant sur ceux qui battaient la herse de leurs lourdes massues. La lampe suspendue dans le vestibule ne projetait qu'une demi-clarté dans le passage voûté qui allait devenir un champ de bataille, et à travers les barreaux de la herse on distinguait à peine une masse confuse et mouvante qui se heurtait contre cet obstacle avec une horrible furie. Une foule de morts et de blessés gisaient au bas du perron, et des plaintes lamentables se mêlaient au cri de guerre des sauvages.

— Nous leur avons tué beaucoup de monde, dit le général à M. de Loinvilliers qui, debout à l'entrée du passage, rechargeait ses armes; n'importe, il faut nous recommander à Dieu; car, s'il ne nous vient point de secours, c'en est fait de nous: la herse ne tiendra pas un quart d'heure deplus.

— Nous défendrons le passage, répondit froidement Loinvilliers.

Comme il disait ces mots, des cris perçants retentirent dans la galerie, et le docteur parut sur l'escalier les mains levées au ciel.

— Les peaux rouges! voilà les peaux rouges à l'escalade! cria-t-il; secours, miséricorde!

Le tumulte était si grand au dehors, qu'on s'entendait à peine; pourtant le général comprit ce geste et cet accent de terreur :

— Loinvilliers! s'écria-t-il, entendez-vous là-haut?

Le comte s'élança et franchit l'escalier, ses pistolets à la main. Un silence effrayant avait succédé à ces cris de détresse; le docteur Janson, adossé contre la rampe, montrait silencieusement de la main l'entrée de la galerie. Loinvilliers regarda autour de lui avec une sorte de frisson, et d'abord il

devina plutôt qu'il ne vit ce qui se passait dans cette demi-obscurité, où tout était immobile et muet. C'était une étrange et horrible scène : les esclaves avaient fui à l'autre extrémité de la galerie et se pressaient dans l'angle le plus sombre comme un troupeau surpris par quelque bête fauve; Mme d'Enambuc, seule et debout contre la muraille, couvrait son fils de tout son corps et murmurait des prières inarticulées. A deux pas d'elle, devant une des fenêtres dont la jalousie vacillait encore, un Caraïbe brandissait son redoutable couteau de guerre et jetait autour de lui un regard inquiet et farouche; aucun vêtement ne couvrait sa peau rougeâtre, ses cheveux étaient longs et mêlés comme une crinière; un ornement en forme de croissant reluisait sur sa large poitrine et annonçait sa dignité de chef. Presque au même instant, un autre sauvage parut à la fenêtre et sauta dans la galerie;

tous deux aperçurent alors Mme d'Enambuc, et s'élançant vers elle, ils la saisirent par sa longue chevelure; mais Loinvilliers était là.

— Marie! cria-t-il en parant le coup qui allait la frapper et qu'il reçut dans le bras, Marie, me voici!... Le pistolet qu'il tenait de la main droite lui échappa; mais il fit feu de l'autre à bout portant et l'un des sauvages tomba. Alors commença un combat corps à corps où chaque coup portait et qui ne dura pas deux minutes. Loinvilliers n'avait plus que son poignard, et tout son sang s'écoulait par une horrible blessure; mais il voyait Mme d'Enambuc étendue devant lui comme privée de vie, et il combattait avec le courage aveugle d'un homme au désespoir. Il atteignit son ennemi et le renversa blessé à mort; puis, faisant un dernier effort, il releva les deux cadavres et les jeta par la fenêtre, sur la tête des sauvages qui escaladaient la muraille.

Cependant le docteur était accouru près de Mme d'Enambuc, et il retrouvait, pour la secourir, la présence d'esprit, le sang-froid admirable de sa profession. Vingt sauvages auraient maintenant envahi la galerie, il aurait vu leurs redoutables massues levées sur lui, leurs flèches empoisonnées voler autour de sa tête, qu'il n'aurait pas changé de place. Penché sur Marie, l'œil fixe et attentif, le visage immobile, il écoutait le souffle irrégulier qui soulevait la poitrine découverte et ensanglantée de la jeune femme.

— Elle est morte! s'écria le comte en se jetant à genoux près de Marie, elle est morte!

— Non, grâce au ciel! dit le docteur, je ne lui trouve d'autre blessure qu'une égratignure à l'épaule; c'est le saisissement qui lui a fait perdre connaissance; mais la voilà qui soupire et revient...

— Jésus, mon Dieu ! soyez béni ! j'ai donc paré le coup ! murmura Loinvilliers d'une voix affaiblie, c'est moi qui vais mourir... Une belle fin... j'ai donné ma vie pour elle... Dites-le-lui quelque jour, monsieur.

En achevant ces mots, il tomba sur le parquet, roide et comme mort.

Tandis que ceci se passait dans la galerie, la herse avait été brisée, et les peaux rouges tentaient de franchir le passage ; mais on tirait sur eux par les meurtrières. Ils tombaient dès qu'ils étaient entrés, et pas un ne se relevait. On les aurait tous tués ainsi jusqu'au dernier, si l'on avait pu continuer le feu ; mais les munitions allaient manquer, il n'y avait plus ni poudre ni balles.

Cependant le tambour battait dans les mornes, et une troupe d'habitants venait du côté de Saint-Pierre. Quand ils furent sur la

hauteur qui domine la plage, ils firent une décharge dont le bruit, répété par les échos des mornes, fut entendu même de ceux qui étaient dans les casemates. Les Caraïbes, épouvantés, cherchèrent alors à s'enfuir, mais la haie et les énormes barreaux de la grille leur opposaient de tous côtés d'insurmontables obstacles. Ils essayèrent de regagner la rase campagne par l'espèce de pont aérien sur lequel ils avaient passé pour descendre dans le jardin : quelques-uns à peine parvinrent à s'échapper ainsi. Quand les milices arrivèrent, elles massacrèrent le reste de ces malheureux sous les murs de l'habitation.

Une heure plus tard le jour se levait enfin, et l'on commençait à se reconnaître au milieu de ces horribles débris. Les miliciens bivaquaient dans le jardin, et les esclaves du grand atelier, leur commandeur en tête, creusaient des fossés le long de la plage et

enterraient les morts. Une scène encore plus lugubre se passait dans l'intérieur de l'habitation : le général était étendu sur son lit; les forces et l'animation qu'il avait retrouvées au moment du danger s'éteignaient rapidement en lui; il avait consumé dans cette nuit d'angoisses les restes de sa vie; pâle, immobile, affaissé sur lui-même, il dormait d'un sommeil qui ressemblait à la mort. Marie était assise près de lui, et de temps en temps elle portait machinalement la main à sa poitrine légèrement blessée. Son regard fixe, sans larmes, presque sans expression, décelait cette morne fatigue qui succède aux émotions violentes et douloureuses. Le docteur Janson, debout au chevet du malade, observait d'un regard sombre et attentif les progrès de cette agonie que son art ne pouvait même prolonger. Les gens de la maison se tenaient à distance, silencieux et consternés.

Tout à coup le général se souleva par un brusque mouvement.

— Marie ! cria-t-il d'une voix brève et haletante.

— Me voici ! répondit la jeune femme en se dressant épouvantée ; me voici !

Le général tourna vers elle son regard terne et vitreux en répétant :

— Marie ! ma chère Marie, venez là, que je vous voie, et mon fils ?

Palida lui présenta l'enfant dont il toucha la tête blonde comme pour le bénir, puis il reprit : Où est Loinvilliers ?

— Il est là, dans la galerie, répondit le docteur.

— Vous répondez de sa vie ? dit le malade avec effort.

— J'en réponds sur la mienne.

— Qu'il vienne alors, qu'il vienne sur-le-champ, murmura le général en retombant affaissé.

Un moment après Loinvilliers s'avança soutenu par deux esclaves ; il était d'une pâleur livide, mais son regard animé, vivant, annonçait que la mort s'était déjà retirée de lui. Le général lui fit signe d'avancer sa main, et, la serrant dans la sienne, il dit d'une voix entrecoupée, mais distincte : Je n'ai plus le temps de vous parler, Loinvilliers... Le père du Tertre va venir : il faut donner à Dieu seul ces derniers moments...

Marie cacha son visage sur l'oreiller avec un cri sourd ; puis, se tournant vers le médecin, elle lui dit : Cela n'est pas possible! on ne meurt pas ainsi ! Il a encore plusieurs jours de vie ! vous m'en avez répondu hier, docteur !

Le médecin se retira un peu en arrière du malade et baissa tristement la tête. M^me^ d'Enambuc se rassit ; elle ne croyait pas que son mari fût près de mourir, et elle se mit à prier Dieu pour lui.

— Loinvilliers, reprit le général d'une voix haletante et si basse, que le comte, penché sur lui, put à peine l'entendre; Loinvilliers, vous savez ce que je vous ai dit hier soir... Je me fie à votre loyauté, à votre courage... Je vous laisse à ma place... Vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils, conjointement avec sa mère... Vous lui conserverez mon héritage.

Il se tut, et, faisant un dernier effort, il tourna les yeux vers Marie en ajoutant : Et quelque jour, Loinvilliers, vous épouserez ma veuve...

Le visage du comte devint encore plus pâle; il se pencha sur le lit avec une faible exclamation. Le général était retombé la tête renversée en arrière; sa main n'avait pas laissé aller celle du comte; ses souffrances semblaient s'apaiser : un souffle plus lent soulevait sa poitrine; ses traits avaient repris leur sérénité; on eût dit qu'il dormait.

Marie n'avait rien entendu; la fatigue émoussait toutes ses facultés; elle ne voyait plus que confusément ce qui se passait autour d'elle; ses inquiétudes affreuses, sa douleur même, s'éteignaient dans cet anéantissement complet du corps et de l'âme. Loinvilliers, debout en face d'elle, de l'autre côté du lit, la regardait d'un œil fixe, éperdu, et serrait dans ses deux mains la main du mourant avec une effroyable expression de joie.

Au bout de quelques minutes, le docteur, qui s'était retiré un peu à l'écart pour laisser toute liberté à ce dernier entretien, se rapprocha d'un air inquiet et écarta le rideau; dès qu'il eut jeté les yeux sur le général, il s'écria en prenant vivement le bras de Loinvilliers : Monsieur, il faut emmener Mme d'Enambuc! Relevez-vous! retirez-vous! ne voyez-vous pas que tout est fini?

Chapitre troisième.

III

Le soleil venait de disparaître derrière une barre de nuages noirs et déchirés, dont les fantastiques découpures s'allongeaient comme des ombres de géants dans l'azur assombri du ciel. La limite extrême de l'horizon était marquée par une ligne d'un rouge enflammé, présage certain d'un oura-

gan. Bien que l'air fût très-calme, la mer brisait avec violence contre les murailles du fort Saint-Pierre ; on eût dit que quelque tempête sous-marine grondait dans les abîmes et soulevait les flots. La plage était déserte, on n'entendait plus le chant monotone des esclaves employés aux travaux de la rade, ni la voix rauque des matelots, ni les cris joyeux des enfants qui, lorsque le temps était beau, venaient nager le soir dans les eaux tièdes et profondes, sans souci des requins dont les bandes voraces s'approchent parfois de ces parages. Quelques lumières brillaient au loin le long de la côte, semblables à des étoiles rouges au-dessus desquelles se levaient les étoiles plus pâles du ciel ; tout était calme et muet, hors la mer, dont les vagues irritées battaient le rivage avec un bruit sinistre.

Mme d'Enambuc était accoudée à l'une des fenêtres du fort, et son regard errait avec

une morne distraction sur l'horizon immense, éclairé par les mourantes lueurs du jour. Le docteur Janson, debout derrière elle, avait l'air absorbé d'un homme qui songe à la solution de quelque problème.

Les appartements du fort Saint-Pierre étaient meublés, comme l'habitation des Mornes, avec un luxe splendide et plein de contrastes. La salle d'audience, où était en ce moment Mme d'Enambuc, n'offrait nulle recherche élégante dans sa décoration : tout y était d'un style simple, riche et sévère; aucune tenture ne cachait les murs, et il n'y avait point de vitres aux fenêtres devant lesquelles s'abaissaient des stores en satin blanc bariolés de peintures chinoises; un tapis des Indes couvrait la table surchargée de lettres et de papiers comme celle d'un secrétaire d'État. Le portrait en pied du général, suspendu en face de la porte, était surmonté d'une espèce de dais; il avait pour

pendant un trophée d'armes formé avec le casque, les gantelets et l'épée du défunt, et au-dessus duquel était déployé le drapeau fleurdelisé que son guidon portait devant lui les jours de combat. Les fenêtres de cette vaste salle s'ouvraient sur des fortifications dont la mer baignait le pied ; même par un temps calme, on y entendait le bruit sourd et incessant des vagues, et la vue attristée ne rencontrait d'autre horizon que l'espace infini où se confondaient le ciel et les flots.

Mme d'Enambuc quitta lentement la fenêtre, et s'assit devant le portrait du général. Le docteur vint près d'elle, et, lui prenant le bras, il appuya ses deux doigts sur le pouls, qui vibrait avec une violence inégale. Au bout d'un moment, Marie retira sa main en secouant faiblement la tête ; le docteur réfléchit un peu, puis il dit tout à coup :

— Vous êtes malade, je le vois bien, madame ; mais qu'avez-vous ? je n'en sais rien.

— Ce que j'ai, docteur? répondit-elle d'une voix brève; je souffre, je me consume, je me meurs!

— Je le vois bien, répéta le médecin en la regardant en face; mais pourquoi?

— Parce que j'ai subi des épreuves au-dessus des forces humaines, parce que j'ai tout perdu, parce que je suis ici loin de tous les miens, sans conseil, sans appui, et qu'une responsabilité terrible pèse sur moi.

Le docteur hocha la tête, et, après un moment de silence, il dit avec une sorte d'hésitation :

— Le comte de Loinvilliers a votre confiance.

— Non, docteur, non, répondit froidement Mme d'Enambuc, et sans le souvenir du général, sans ses dernières volontés, que je respecte comme celles de Dieu même, le comte n'aurait jamais pris ici tant d'autorité; c'est un homme hautain, vindicatif,

plein de sourdes passions ; je me méfie de lui.

— Il vous est dévoué pourtant, dit le docteur en regardant fixement Mme d'Enambuc ; il vous est dévoué à la vie et à la mort : n'en avez-vous pas eu la preuve ?

— Il m'a sauvé la vie au péril de la sienne, répondit-elle sourdement ; je m'en souviens.

— Il y a eu hier un an que le général a passé de ce monde à une meilleure vie, reprit le docteur, et, depuis ce jour, le comte de Loinvilliers vous sert avec beaucoup de zèle et de dévouement ; je ne puis comprendre, madame, ce qui vous porte à douter de sa loyauté. Que craignez-vous donc de lui ?

— Son amour, répondit Mme d'Enambuc.

— Ah ! murmura le docteur étonné, il vous en a parlé déjà !

— Non, répondit Marie en passant la main sur sa robe de taffetas noir, il n'a pas encore osé.

— Mais votre deuil finit aujourd'hui, madame, et, selon l'usage, toute votre maison l'a déjà quitté.

—Je le porterai là encore longtemps, murmura Mme d'Enambuc en serrant ses mains jointes contre son cœur, et en jetant un mélancolique regard sur le portrait du général. Hélas! si celui que nous avons perdu existait encore, je n'éprouverais pas tant de troubles et ne tourments! Je vivais calme et heureuse près de lui; l'affection sainte et dévouée que je lui portais avait éloigné de moi toute peine; et maintenant, mon Dieu, que je souffre!

Le docteur ne comprit rien à cette espèce de confidence qui s'échappait d'une âme dévorée par ses souvenirs et ses regrets; il pensa tout simplement que Mme d'Enambuc était épouvantée de l'influence que le comte avait su prendre dans les affaires, et des prétentions qu'il concevait peut-être. La po-

sition ne lui sembait pourtant ni fort embarrassante, ni fort périlleuse.

— Eh bien! madame, dit-il après réflexion, quand même le comte aurait conçu des espérances, quand même il oserait les manifester, pourquoi cette déclaration vous mettrait-elle dans un si grand souci?

— Parce qu'alors il faudra lutter contre cet homme et choisir entre son amour ou sa haine. Allez, docteur, je le connais bien, il ne pardonnera pas un refus.

— Vous êtes donc décidée à refuser? interrompit le médecin avec inquiétude. Ah! madame, comprenez-vous bien toutes les conséquences?...

— Oui, car je sais tout ce qui se passe, répondit froidement Mme d'Enambuc; je sais que mon autorité a des ennemis qui l'attaquent sourdement et qui tâchent d'amener une révolte; je sais que M. de Loinvilliers se croit nécessaire pour contenir ces turbu-

lences. C'est par ce motif qu'il s'est peu à peu entouré d'une milice à lui, de ce qu'on appelle sa garde espagnole; une poignée d'aventuriers! Il y a longtemps que je vois toutes ces menées.

— Et pourtant vous n'avez pas pu les empêcher. A qui vous fier pour combattre l'influence du comte?

— Quelqu'un viendra peut-être! dit Mme d'Enambuc en jetant un long regard du côté de la mer.

— Ah! quelqu'un que vous attendez? dit le docteur étonné.

— Quelqu'un que j'attends depuis longtemps, répondit Marie. Oui, docteur, il y a au monde un homme dont la loyauté, le dévouement me sont bien connus, un homme dont toute la vie a été le plus noble exemple de courage et de fidélité. Je lui ai fait connaître ma position; et, s'il n'est pas mort, il viendra.

— Dieu veuille que ce soit bientôt, s'écria le docteur de plus en plus étonné.

— Oui, il viendra, dit Marie avec confiance. Puis, retombant tout à coup dans les craintes, les affreuses perplexités de cette longue attente, elle murmura avec un sombre abattement : Mais s'il était mort?

Il y eut un silence; puis le docteur reprit :

— Depuis longtemps j'avais deviné les sentiments de M. de Loinvilliers; il vous aime, madame, il vous aime d'un amour emporté, jaloux.

— Je l'ai compris à l'espèce de haine qu'il a pour mon fils, dit amèrement Mme d'Enambuc; pauvre enfant! ma tendresse pour lui irrite M. de Loinvilliers. Cet amour de mère, pur et saint comme celui que nous portons à Dieu, inspire à cet homme une sourde jalousie. Il se réjouit quand il songe à la douleur qui va me frapper. Hélas! le jour appro-

che où il faudra me séparer de mon fils et l'envoyer en France.

— L'expresse volonté du général fut qu'il serait élevé par les révérends pères oratoriens de Paris.

— Cette volonté sera accomplie, docteur, dit Mme d'Enambuc avec une douloureuse résignation. C'est la plus grande preuve que je puisse donner de ma soumission à celui à qui durant sa vie je n'ai jamais désobéi. Cher enfant ! bientôt il traversera cette mer immense, je verrai d'ici disparaître la voile du vaisseau qui l'emmènera !

A ces mots, sa voix se brisa, et elle tourna son visage couvert de larmes vers la fenêtre au-dessous de laquelle on entendait battre les vagues.

— Ma science ne peut rien contre un mal causé par de telles peines, murmura le docteur découragé. Madame, tant que vous serez sous l'influence de toutes ces pensées, la

fièvre ne vous quittera pas. Il faudrait pourtant tâcher de guérir. Je suis convaincu que le mouvement d'un voyage, l'air frais des montagnes, vous seraient salutaires. Vous seriez distraite d'ailleurs par l'aspect d'objets nouveaux, et vous laisseriez ici une partie de vos soucis. Il serait vraiment temps d'entreprendre la tournée que vous aviez projetée dans les différents quartiers de l'île.

— J'y songe, répondit Marie; vous m'accompagnerez, docteur. Je veux aller visiter nos nouvelles possessions à la pointe de Vauclain.

—Ce voyage ne présente plus maintenant aucun danger, reprit le docteur après un moment de silence; pas un seul Caraïbe ne se montrera sur votre chemin; M. de Loinvilliers vous a délivrée à tout jamais de ces terribles ennemis.

— Il est vrai, dit M^me^ d'Enambuc d'une voix altérée, le comte a exercé contre ces

malheureux de terribles représailles, il les a exterminés ! Que de sang répandu, mon Dieu ! Tous les jours, dans mes prières, je me souviens de ces pauvres idolâtres que j'avais espéré voir un jour convertis à notre foi.

— Ainsi vous partirez pour le Vauclain ; vous partirez bientôt, madame.

— Oui, bientôt, docteur, répondit-elle pensive, en retournant s'accouder à la fenêtre.

La nuit était venue, et le ciel, sombre comme la mer, se couvrait de nuages qui laissaient à peine entrevoir quelques étoiles. Les candélabres allumés dans les appartements du fort répandaient de vives clartés au milieu des ténèbres de cette nuit orageuse, et chaque fenêtre formait comme un grand cadre lumineux dont les reflets étincelaient dans l'écume blanche des vagues. Il n'y avait dans la vaste pièce qui

précédait la salle d'audience qu'un esclave faisant fonction d'huissier ; mais quelques dames et les officiers de la maison de Mme d'Enambuc jouaient aux cartes dans le premier salon en attendant le souper.

— Madame, dit respectueusement le médecin en se rapprochant de Marie, sans doute on vous attend.

— Encore un moment de solitude et de liberté, interrompit-elle d'une voix plaintive ; depuis mon lever je suis entourée, obsédée... Hélas ! on a raison de m'appeler la petite reine ; je subis l'esclavage du trône.

— Votre santé, madame, peut servir quelquefois d'excuse pour vous dispenser de ces devoirs fatigants.

— Oui, c'est vrai, docteur ; je suis fatiguée, je souffre : d'ici à l'heure du souper je ne verrai personne et ne m'occuperai d'aucune affaire ; c'est votre ordonnance, n'est-ce pas ?

— M. le comte de Loinvilliers ! cria l'esclave en poussant les deux battants de la porte.

— Il est mon lieutenant général, et il a le droit d'entrer ici à toute heure, dit amèrement Mme d'Enambuc ; il faut le recevoir et l'écouter. Allez, docteur ; dans un quart d'heure, je serai au salon.

Le bougeoir couvert d'un abat-jour que Palida venait de poser sur la table ne répandait qu'une faible clarté qui se projetait tout entière sur les brillantes rosaces du tapis, et laissait dans une demi-obscurité le reste de la salle. Mme d'Enambuc s'était rassise ; d'une main, elle fouillait avec distraction les papiers amoncelés sur la table ; son autre main, serrée contre la poitrine, semblait chercher à étouffer quelque pénible émotion. Son visage était calme pourtant, et elle répondit au salut de M. de Loinvilliers avec un sang-froid qui ne laissait deviner

ni mécontentement, ni crainte, ni embarras. Le comte s'approcha avec cet air grave et impassible que l'habitude de contenir toutes ses impressions avait donné à sa physionomie. Au premier abord, Mme d'Enambuc put croire que cette fois encore elle éviterait l'explication qu'elle avait prévue, et que son lieutenant général n'avait à lui parler que des affaires de son gouvernement. Alors elle osa lever les yeux sur cet homme dont elle redoutait également l'amour et la haine, et elle lui dit d'une voix faible :

— Et bien ! monsieur, que se passe-t-il aujourd'hui ? Avez-vous des nouvelles de France ? Signale-t-on quelque navire ?

— Rien, madame, répondit M. de Loinvilliers ; la mer est grosse, tout annonce un mauvais temps, et aucun vaisseau n'oserait s'approcher de la côte. Ceux qui étaient au mouillage sont allés se mettre à l'abri dans la baie du Fort-Royal.

— C'est bien, monsieur. J'espère que nous n'aurons cette nuit aucun sinistre ni sur mer, ni sur terre. Les habitants doivent avoir, comme les marins, pris leurs précautions contre l'ouragan.

— Les colons sont en général d'une si grande insouciance, qu'il faut prendre pour eux les mesures de sûreté. Il y a le long de la côte quelques maisons exposées à la violence des eaux, où je pense qu'il ne serait pas prudent de dormir cette nuit; j'ai envoyé l'ordre d'en faire sortir tous les habitants et de leur annoncer qu'ils trouveraient ici un asile jusqu'à demain.

— Et les nègres, monsieur?

— Les nègres? Je ne me suis pas occupé d'eux; leurs maîtres en feront ce qu'ils voudront. J'ai dû songer à la sûreté des habitants, et non à la conservation de leurs propriétés. Votre sollicitude, madame, ne doit pas s'étendre jusque-là; c'est à eux de

mettre à couvert leurs marchandises et leurs esclaves, et de faire en sorte que la mer ne les balaye pas cette nuit dans les magasins.

— Mais, monsieur, où voulez-vous qu'ils envoient leurs nègres? interrompit Mme d'Enambuc; en rase campagne sans doute? C'est la dernière marchandise qu'on songera à mettre à couvert parce qu'elle n'a pas à redouter les mêmes avaries qu'une couffe de sucre ou une caisse d'indigo. Après avoir travaillé par le mauvais temps, les nègres iront dormir sous les murailles du fort, sans abri contre le vent et la pluie? Je ne le veux pas. Le sort de ces malheureux devient plus rude de jour en jour. Je regarde comme un des devoirs de ma position de les protéger, de les secourir. Cette nuit, monsieur, eux aussi trouveront ici un asile.

Cette commisération et cette humanité

envers la race noire n'étaient point du tout dans les idées de M. de Loinvilliers. Né et élevé en Amérique, il avait les inflexibles préjugés des créoles, et un nègre était pour lui un animal domestique; il le voyait du même œil que son chien ou son cheval. Cette fois pourtant il n'essaya pas de combattre les généreuses dispositions de Mme d'Enambuc; et, prenant la plume pour écrire l'ordre qu'elle venait de donner, il lui dit seulement avec un sang-froid où perçait quelque ironie :

— Votre charité, madame, s'étendra-t-elle jusqu'aux engagés?

— Sans doute, répondit-elle vivement; les malheureux! ils sont encore plus à plaindre que les esclaves, bien qu'ils soient de race blanche comme nous!

Ceci était littéralement vrai. Ceux qu'aux Antilles on appelait engagés étaient de pauvres aventuriers qui, n'ayant aucune res-

source, payaient leur passage aux îles en aliénant trois années de leur liberté. La compagnie des Indes occidentales faisait activement ce monstrueux trafic, et les vaisseaux transportaient incessamment aux colonies des centaines de malheureux, attirés dans l'espoir de faire fortune après qu'ils seraient sortis de cet esclavage temporaire. Tant que durait leur engagement, ils étaient plus à plaindre que les noirs ; le maître qui avait acheté trois années de leur vie les ménageait moins que ses esclaves ; car il lui importait peu qu'au jour de leur émancipation leur santé fût entièrement ruinée, et qu'ils mourussent des suites de leurs souffrances. Le colon propriétaire n'avait nul compte à rendre des moyens qu'il employait pour contraindre ses engagés au travail et à l'obéissance ; il leur infligeait les mêmes châtiments qu'à ses nègres ; les paresseux et les rebelles passaient aux qua-

tre piquets, et on ne leur épargnait pas le cachot ; aussi la mortalité était-elle effrayante sur les habitations cultivées par les individus placés dans cette condition mixte, plus dure et plus misérable que la servitude absolue. Cependant le préjugé mettait l'engagé bien au-dessus de l'esclave. Celui qui survivait aux effroyables épreuves de ses premières années faisait souvent une fortune rapide et parvenait à une bonne position sociale, tandis que le nègre affranchi ne pouvait jamais effacer son origine ni racheter la bassesse de sa première condition. Du reste, le sort des gens qui passaient aux îles était généralement à la merci du pouvoir le plus arbitraire. Tout homme qui en débarquant ne pouvait justifier de certains moyens d'existence était considéré comme engagé de droit et livré immédiatement à un maître. Cet état de choses enfantait une foule d'iniquités épouvantables,

auxquelles une législation spéciale ne porta remède qu'environ cinquante ans après l'établissement des premiers colons aux Antilles françaises.

Le comte de Loinvilliers écrivit deux lignes, et agita d'une main impatiente la sonnette posée sur la table. Aussitôt la figure noire et muette d'un esclave parut à la porte. Le comte lui remit la lettre ; puis, revenant vers Marie, il lui dit avec une espèce de sourire :

— Maintenant, madame, vous voilà tranquille sur le sort de ceux que votre bonté protége ; le sort de ces misérables vous a un moment inquiétée ; c'est, en vérité, plus d'honneur et de bonheur qu'ils ne méritent. Les engagés sont en général des gens de sac et de corde, des bandits chargés de méfaits qui, ne pouvant plus vivre en France sous peine de la hart, viennent s'abattre sur nos colonies. La plupart du temps on ne sait ce

qu'ils sont ni d'où ils viennent, ils ont toujours mille contes à débiter sur leur origine, et pas un bon papier pour prouver ce qu'ils avancent. Heureusement on fait ici justice de ces vagabonds, et le fouet d'un commandeur les range mieux à l'ordre que le bâton d'un garde-chiourme.

— Oui, monsieur, répondit Mme d'Enambuc avec une gravité triste, il faut que justice se fasse, mais justice pour tous. Dans certains cas, les engagés et même les esclaves peuvent recourir à mon autorité; je dois les défendre s'ils sont trop durement opprimés par leurs maîtres, et je ne dénierai à aucun d'entre eux ma protection.

— Jusqu'ici, madame, pas un n'y a eu recours, dit froidement le comte.

Mme d'Enambuc le regarda en face et répondit :

— Qui sait? je suis certaine que tous

ceux qui ont recours à ma justice n'arrivent pas jusqu'à moi.

Le sourire qui errait sur les lèvres du comte s'effaça ; d'un coup d'œil inquiet et rapide, il observa Marie : elle était sérieuse et triste ; mais rien dans sa physionomie ne décelait une arrière-pensée, ni un ressentiment caché. L'espèce de crainte qui avait frappé Loinvilliers s'évanouit, et il répondit avec tranquillité :

— Toutes les demandes et réclamations écrites vous sont remises, madame ; vous dictez les réponses et les signez de votre main : en vérité vous ne pouvez faire davantage, à moins toutefois d'aller, comme le roi saint Louis, vous asseoir en plein champ sous un arbre pour écouter les plaintes de vos sujets, et rendre la justice.

— Je le devrais peut-être, pour empêcher les inquités qui se commettent en mon

nom, répliqua-t-elle d'un ton bref et en se levant.

Loinvilliers tressaillit intérieurement, et, pour la seconde fois, il interrogea la physionomie de Mme d'Enambuc avec une sorte d'anxiété.

— Monsieur le comte, reprit-elle avec l'air de calme tristesse qui lui était habituel, les affaires sont finies pour aujourd'hui; je vais passer au salon.

— Un moment encore, je vous en supplie, madame, répondit Loinvilliers d'une voix grave et avec une émotion qu'il ne put entièrement contenir; c'est pour moi personnellement que je réclame cette audience.

Mme d'Enambuc avait pâli légèrement en entendant ces paroles, mais le courage lui revint promptement, et elle attendit de sang-froid cette explication qu'elle prévoyait et qu'elle redoutait depuis si longtemps.

— Achevez, monsieur, répondit-elle d'une voix assurée et en se rasseyant en face du comte; je suis prête à vous attendre.

M. de Loinvilliers ne se faisait pas illusion sur les sentiments de Marie à son égard : il savait que cette femme pour laquelle il avait un amour violent, capable de tout, le voyait avec une sourde aversion; il savait qu'elle le redoutait, et que, pour se soustraire à son influence, elle avait appelé à son secours un autre homme qu'elle aimait peut-être; mais il savait aussi comment il s'était délivré de ce rival, et il comptait sur l'ascendant de sa position, pour vaincre la résistance inexorable qu'il prévoyait.

— Madame, reprit-il en s'asseyant à côté de Marie, qui froide, immobile et le regard baissé, semblait recueillie dans une morne attention, je suis venu ici ce soir pour vous

déclarer des choses que de rigoureuses convenances me défendaient de vous dire un jour plus tôt. Dans la situation où se trouve mon âme, Dieu sait ce que m'a coûté cette année de silence ! mais le moment est enfin venu où je puis réclamer les droits que m'a légués celui dont toutes les volontés ont été sacrées pour vous.

— Quels droits, monsieur, et que voulez-vous dire ? interrompit Marie avec un étonnement plein d'effroi et un geste de doute ; Dieu m'est témoin que je n'ai fait aucune promesse.

— Je le sais, madame ; aussi n'est-ce pas une parole donnée par vous que je viens réclamer : je viens vous dire ce qui s'est passé il y a un an, lorsque le général me fit venir près de son lit de mort. Vous rappelez-vous, madame, cette chambre où l'on n'entendait que des pleurs et des sanglots, cette place où vous étiez assise, et où il me

semble vous voir encore pâle, défaillante, les yeux fermés, immobile comme une morte?... Moi aussi, j'étais là; le général touchait à son dernier moment; il me tendit la main, et il me dit : Loinvilliers, vous gouvernerez pendant la minorité de mon fils, vous lui conserverez son héritage, et quelque jour vous épouserez ma veuve.

— Monsieur le comte! s'écria Mme d'Enambuc en se dressant et en se tournant avec véhémence vers le portrait du général; monsieur le comte, Dieu vous entend!

— Dieu et celui dont voici l'image vénérée, répondit Loinvilliers en se tournant aussi vers le portrait, qui semblait abaisser sur eux son regard immobile. Aucun témoin n'a entendu ce que je viens de vous dire; mais, sur ma foi de chrétien, sur mon honneur de gentilhomme, je jure que c'est la vérité : n'est-ce point assez pour que vous n'en doutiez plus, madame?

— Je vous crois, monsieur, murmura-t-elle d'une voix éteinte et sans détourner du portrait de M. d'Enambuc son regard fixe et sans larmes; je vous crois. Seigneur mon Dieu, celui qui fut juste et sage entre tous s'est donc une fois trompé!

Loinvilliers devina ces derniers mots plutôt qu'il ne les entendit; un sourire amer plissa ses lèvres, et son œil étincela sous ses larges sourcils; pourtant il sut se contenir encore, et il dit avec calme :

— Tant que votre deuil a duré, madame, j'ai dû me taire et ne vous faire connaître mes sentiments et mes espérances que par mes actions. Vous avez pu cependant me comprendre, et voir le but auquel j'aspirais.

— Oui, monsieur, interrompit-elle sourdement; j'avais prévu que bientôt il faudrait choisir et voir en vous mon second mari ou mon ennemi mortel.

Loinvilliers fit un mouvement, puis il reprit avec le même sang-froid : Vous savez ma naissance et ma fortune, madame ; ni l'une ni l'autre ne sont au-dessous de l'honneur que j'ambitionne, et dont celui qui fut votre époux m'a jugé digne ; vous savez maintenant sa dernière volonté, et les droits qu'il m'a légués : j'attends votre réponse.

— Avant de vous la faire connaître, j'ai besoin de me recueillir et de prier Dieu, dit Marie en se levant ; demain, monsieur, oui, demain, vous saurez ma résolution.

Ces derniers mots furent prononcés avec un accent qui devait laisser peu d'espoir à Loinvilliers ; pourtant il ne témoigna ni dépit ni découragement, et ce fut d'un air de tranquille satisfaction qu'il offrit la main à Mme d'Enambuc pour passer au salon où l'attendait sa petite cour.

Chapitre quatrième.

IV

Deux heures plus tard, Marie rentrait dans sa chambre à coucher, appuyée au bras du docteur Janson, et suivie d'une douzaine d'esclaves qu'elle congédia aussitôt. Palida seule resta assise sur le seuil de la porte.

— Mon Dieu, que je souffre ! dit Mme d'Enambuc en se laissant aller sur le vaste fau-

teuil de bambou placé au pied de son lit ; il y a dans l'air comme une humidité brûlante qui me pénètre et me donne la fièvre.

— Une fièvre d'inquiétude et de chagrin, murmura le docteur en posant ses longs doigts osseux sur le bras de la jeune femme, qui renversa sa tête pâle sur le dossier du fauteuil.

Tout était silencieux dans les vastes appartements du fort ; mais, au dehors, l'orage grondait avec une horrible furie, la mer brisait avec un bruit rauque et profond contre les murailles, et ses vagues écumeuses formaient comme une nappe immense qui déroulait incessamment ses plis d'un blanc argenté au milieu des ténèbres de cette lugubre nuit.

Mme d'Enambuc prêta un moment l'oreille à ce tumulte des éléments, et dit avec un long soupir : Heureusement, aucune créature humaine n'est en péril sur cette mer

terrible ; les pauvres gens qui ont leurs habitations sur la côte sont en sûreté ici. Quand le beau temps reviendra, nous n'aurons aucun malheur irréparable à déplorer ; mais que cette nuit va me paraître longue, Jésus mon Dieu ! je ne dormirai pas.

— Essayez quelques gouttes de ceci, dit le bon docteur en offrant à Mme d'Enambuc une tasse posée près d'elle sur un plateau d'argent ; vous savez que cette potion calmante vous a procuré parfois un peu de sommeil.

Elle but quelques gorgées avec docilité ; puis repoussant la tasse, elle murmura :

— Je ne sais ce qui se passe en moi ; j'ai comme le pressentiment de quelque malheur, mon esprit est troublé de mille chimères, le cœur me bat comme si j'étais près d'un grand danger... J'ai peur, docteur ; je vous en supplie, restez près de moi.

— Je ne vous quitte pas, répondit-il avec

une affectueuse sollicitude ; allons, madame, reprenez courage, rappelez la fermeté de votre âme, vous en aurez besoin dans les circonstances difficiles où vous vous trouvez ; c'est aux dangers réels et présents qui vous menacent, qu'il faut songer. J'ai pris sur moi de faire avertir le père du Tertre ; il va venir ; vous avez toute confiance en lui.

— Oui, c'est un homme pieux et plein de lumières ; ses exhortations m'ont souvent consolée ; il connaît les peines secrètes et profondes de mon âme ; il m'aidera à sortir de ces perplexités, de ces anxiétés cruelles. Ses paroles rassureront ma conscience et me donneront la force et l'espoir en Dieu qui sont près de me manquer ; soyez tous deux mes conseillers. Montrez-moi la justice, la vérité, mon devoir, car ma tête se perd, et je doute de moi-même.

Le docteur serra silencieusement la main

que lui tendait Mme d'Enambuc. La jeune femme se souleva lentement, et fit le tour de la chambre d'un pas faible et inégal. L'agitation de son esprit lui donnait ce besoin de mouvement auquel ses forces suffisaient à peine. En passant devant un miroir, elle s'arrêta et dit avec un faible sourire : Jésus ! j'ai l'air d'une morte.

En effet, elle n'était plus cette belle Marie si brillante naguère de vie et de fraîcheur. L'expression radieuse et sereine de sa physionomie était effacée par une sombre langueur ; une blancheur uniforme avait éteint ses joues où remontait par moment un fugitif incarnat ; son regard seul avait encore toute sa puissance, il éclatait encore plus doux, plus fier, plus pénétrant sous ses longues paupières brunes. Tout à coup Marie tourna la tête vers la fenêtre avec une sorte de tressaillement.

— Docteur, avez-vous entendu ? dit-elle,

la sentinelle a crié qui vive dans la grande cour.

— C'est sans doute en voyant venir le père du Tertre qui se rend ici, répondit le médecin.

— Comment le père du Tertre n'a-t-il pas préféré passer par les salles basses? objecta Mme d'Enambuc; il fait mauvais traverser la cour avec un temps pareil.

A ces mots, elle s'approcha de la fenêtre et regarda dehors. La pluie tombait à torrents d'un ciel sombre et déchiré par de rares éclairs; une lanterne accrochée devant la porte projetait sa lueur sur la sentinelle qui parcourait d'un pas égal l'espace assigné à sa faction. Une obscurité complète régnait dans la vaste cour qui séparait la chapelle des appartements du fort; mais, au fond de ces ténèbres, brillait une lueur rougeâtre dont le reflet éclairait en plein une porte cintrée.

— Il y a du monde dans la chapelle, dit Mme d'Enambuc avec étonnement; on vient d'en ouvrir la porte, et j'y vois de la lumière.

Elle regarda encore, le front appuyé à la fenêtre dont le châssis était garni de larges plaques d'écaille transparente.

— Il est minuit, dit le médecin; c'est l'heure à laquelle le père du Tertre se lève pour dire les matines; peut-être a-t-il voulu cette nuit faire ses dévotions dans la chapelle.

Comme il achevait ces mots, la porte s'ouvrit tout à fait, et un homme s'arrêta sur le seuil; sa haute taille se découpa comme une noire silhouette sur un fond lumineux, et il resta là une minute, le bras appuyé contre le chambranle de pierre, dans l'attitude d'une pénible fatigue.

— Oh! mon Dieu, murmura Marie en frissonnant, cette ombre ressemble à quel-

qu'un ! je reconnais sa taille, sa chevelure... Est-ce Maubray, mon Dieu ?

En ce moment, la porte de la chapelle se referma, tout disparut, et le regard éperdu de Marie resta plongé dans les ténèbres.

— Voici sa révérence, dit le médecin en prenant doucement le bras de Mme d'Enambuc pour la ramener à sa place.

Le père du Tertre entra. C'était un vieux moine jacobin d'un esprit droit, ferme et plein d'expérience. Depuis dix ans, il était missionnaire dans les colonies, et il avait acquis, dans ces difficiles fonctions, une haute réputation et beaucoup d'influence.

— Mon père, dit Mme d'Enambuc d'une voix fort émue et en allant au-devant de lui, savez-vous qu'il y a du monde dans la chapelle ?

— Je le sais, madame, répondit-il en souriant ; vous avez donné, pour cette nuit,

l'hospitalité à tant de gens, qu'on ne savait plus où les loger. Les magasins, les salles basses étaient encombrés, car on a apporté ici beaucoup de marchandises. Quand les colons et leurs denrées ont été à l'abri, il ne s'est plus trouvé de place pour les esclaves ni pour les engagés. Alors j'ai pris sur moi de conseiller à votre capitaine des gardes d'envoyer les noirs coucher à l'écurie avec les chevaux, et j'ai emmené les blancs dans la chapelle, d'où j'ai retiré le très-saint sacrement; elle sera leur dortoir pour cette nuit : n'est-il pas juste que ceux qui sont sans abri aillent dormir dans la maison de Dieu?

— Ce sont les engagés qui passent la nuit là-bas? murmura Mme d'Enambuc, dont le visage redevint calme et qui sentit subitement s'apaiser les battements de son cœur; c'était une vision. Hélas! cette image est sans cesse devant mes yeux!

Il y eut un moment de silence; puis Mme d'Enambuc reprit :

— Mon père, j'ai besoin de vos conseils; vous m'avez soutenue et guidée dans les moments les plus pénibles de ma vie : aidez-moi dans cette nouvelle épreuve. Mon père, ce que j'avais craint est arrivé.

Alors elle raconta son entrevue avec le comte de Loinvilliers, et les propositions de mariage auxquelles, le lendemain, elle était déterminée à répondre par un refus.

— Mon père, dit-elle en finissant, je suis convaincue que M. de Loinvilliers a dit la vérité; mais ma conscience ne me fait pas un devoir d'obéir à cette dernière et terrible volonté... Celui qui est au ciel et qui voit le fond de mon âme ne me condamnera pas.

— Ma fille, répondit le père du Tertre d'une voix grave et triste, ceci n'est point un cas de conscience; devant Dieu, vous êtes libre; mais le comte de Loinvil-

liers soumettra votre volonté par la loi du plus fort. Il sait bien comment vous contraindre à ce mariage. Vous ne connaissez pas entièrement ce qui se passe ici et le péril où vous êtes. Il y a un parti contre vous dans la colonie, un parti redoutable, composé des petites gens, qui partout sont les plus nombreux et les plus remuants. Qu'importe que les capitaines de paroisse vous soient dévoués si leurs milices sont prêtes à se révolter contre votre autorité? Tous ces mutins redoutent le comte de Loinvilliers et ceux qu'ils appellent sa garde espagnole. Ils redoutent aussi beaucoup le baron Loinvilliers de Poincy, gouverneur de Saint-Christophe, qui pourrait, au besoin, envoyer à son neveu une ou deux barques armées en guerre pour les réduire. C'est ce qui a arrêté jusqu'ici toute tentative de sédition; on se souvient de la manière dont le comte vous a vengée des peaux rouges, et l'on est

convaincu qu'il ne pardonnerait pas plus à des chrétiens qu'à des idolâtres. Mais le jour où il cesserait d'être votre lieutenant général, le jour où il se retirerait de votre service, ce jour-là, madame, vous verriez votre autorité méconnue, attaquée ouvertement, et peut-être seriez-vous forcée de résigner vos pouvoirs...

— Jamais, mon père, jamais, interrompit-elle avec véhémence; nulle force humaine ne saurait me contraindre à abandonner les droits de mon fils. Je ne quitterai pas ma place, tant que le roi laissera entre mes mains ce pouvoir dont les soucis me tuent.

— Madame, dit le médecin, vous m'avez manifesté tantôt un espoir : si vous pouviez opposer quelqu'un à M. de Loinvilliers, si vous vous aidiez d'un homme ferme, courageux, habile comme lui, il y aurait moyen de le réduire.

— Oui, si Maubray venait! murmura Mme d'Enambuc avec un accent indicible de découragement, de douleur, d'ardente impatience; mais il n'arrive pas.

Apparemment le père du Tertre savait tout ce que l'âme de Marie renfermait d'incertitudes, de frayeurs, d'inutiles espérances, car il lui répondit en secouant tristement la tête :

— Il n'y a plus d'espoir maintenant. Depuis six mois, parti de Saint-Domingue pour venir ici sur un bâtiment dont on n'a plus eu de nouvelles, il faut prier Dieu pour le repos de son âme.

Mme d'Enambuc frissonna, ce mot la frappait subitement d'une affreuse certitude.

— Oui, dit-elle en baissant la tête comme pour se soumettre à la volonté de Dieu, tout est fini.

Le moine recommença alors à lui représenter le péril de sa situation et les avanta-

ges immenses de son mariage avec le comte de Loinvilliers. Le médecin se joignit au confesseur, et tous deux, pénétrés des mêmes craintes, donnèrent les mêmes conseils. La malheureuse femme résista longtemps; enfin, épouvantée, vaincue, elle promit de ne pas éloigner le comte par un refus définitif, et même de lui laisser des espérances. Ses conseillers ne la quittèrent que bien avant dans la nuit. En sortant, le moine dit au docteur Janson :

— Béni soit Dieu, qui nous a inspiré les paroles qui pouvaient convaincre madame ! La détermination qu'elle vient de prendre sauve l'héritage de son fils et assure la tranquillité de la colonie.

— Oui, mon père; mais peut-être lui coûtera-t-elle la vie, répondit le médecin.

Vers le matin, le vent tomba subitement, les nuages amoncelés se déchirèrent et laissèrent voir la face radieuse du soleil levant.

Bientôt le ciel ontra son azur limpide, nul souffle ne troubla les airs ; mais la mer sombre et irritée brisait encore ses montagnes d'eau contre la grève. Les habitations avaient peu souffert dans l'intérieur des terres : les champs de cannes verdoyaient encore, les bouquets de bananiers dressaient toujours leurs longues feuilles d'un vert glauque sur le toit de paille des cases à nègres ; mais la violence des eaux avait couvert la côte de débris.

Dès que le jour parut, un certain tumulte annonça le départ de ceux qui avaient trouvé un abri dans le fort. Mme d'Enambuc sommeillait accablée, pourtant elle entendit ce bruit confus de pas et de voix.

— Palida, dit-elle en se soulevant, Palida!

L'esclave se dressa au pied du lit.

— Écoute, reprit Mme d'Enambuc, voilà les nègres et les engagés qui s'en vont ; je

veux faire une aumône à ces pauvres gens; donne-moi ma bourse.

Palida apporta un petit sac en velours noir dans lequel il y avait une poignée d'écus.

— Donne-leur tout, dit Mme d'Enambuc; ils se le partageront; je ne veux pas compter l'argent des pauvres.

Palida entr'ouvrit la fenêtre, et, avançant sa tête brune, elle cria en jetant la bourse dans la cour : — Voici de la part de madame pour les esclaves et les engagés; partage égal. — Et se retirant aussitôt elle referma la fenêtre sans prendre garde à ceux qui ramassaient cette grosse aumône.

— Vive la petite reine ! crièrent plusieurs voix dans la cour. Puis quelques coups de fouet claquèrent en l'air, et tout rentra dans l'ordre et le silence.

A l'heure de la messe, Mme d'Enambuc se leva pour se rendre à la chapelle. Selon l'usage, elle était accompagnée de la plupart

des gens de sa maison. En entrant, elle trouva près de la porte M. de Loinvilliers, qui la salua silencieusement, lui présenta l'eau bénite et la conduisit à sa place. La chapelle du fort Saint-Pierre était décorée avec une simplicité digne des premiers temps du christianisme. On n'y voyait ni tableau, ni dorures, ni sculptures précieuses, mais on y mettait chaque jour en profusion des fleurs et du feuillage, les plus beaux dons de la terre. Des branches d'orangers, de vertes palmes, ornaient l'autel à la droite duquel était le prie-Dieu de Mme d'Enambuc. La fenêtre, étroite et recouverte d'un ample rideau de mousseline, ne laissait pénétrer qu'un rayon de soleil dont le reflet, en tombant sur les murs d'une blancheur vive, répandait une douce et tranquille lumière. Cette humble église était merveilleusement disposée pour la prière et la méditation. Séparée des autres construc-

tions par une vaste cour, elle s'élevait isolée sur le rempart et dominait la mer, dont le murmure éternel retentissait sous sa voûte.

Mme d'Enambuc s'agenouilla, le front baissé, sur l'appui du prie-Dieu. Le comte de Loinvilliers, debout derrière elle, la contemplait avec un avide bonheur. Elle cachait son visage sur son livre d'heures; il ne voyait que son cou frêle et blanc, et sa longue chevelure, dont les boucles dorées s'échappaient d'un réseau de soie noire. Mais il devinait les larmes qu'elle répandait, et son cœur tressaillait d'une cruelle joie, car il comprenait qu'elle s'était soumise et qu'elle pleurait sur elle-même. Son inflexible amour, son implacable jalousie, triomphaient, et il songeait sans remords à l'espèce de violence qui allait lui livrer cette femme dont le cœur, fermé pour lui, appartenait peut-être à un autre.

Mme d'Enambuc s'était soumise en effet, car le secret et dernier espoir qui l'avait jusque-là soutenue s'était évanoui. La veille encore elle attendait, il y avait dans son âme une lueur de confiance et de courage; mais tout à coup cette lueur s'était éteinte. Maintenant tout était fini; elle pleurait la mort de Maubray, et elle écoutait en frissonnant le bruit rauque de la mer, dont les profonds abîmes l'avaient sans doute englouti. Le père du Tertre était à l'autel; les assistants suivaient la messe avec un silencieux recueillement; le docteur Janson lui-même, les deux genoux en terre, priait sans distraction. Marie resta prosternée pendant toute la messe; au dernier évangile, elle se releva, et, dans ce mouvement, son regard se tourna machinalement vers la muraille blanche sur laquelle ressortaient de grandes lettres récemment tracées avec du charbon. Ces lettres formaient un mot presque illisi-

ble, mais que Marie devina; car son livre d'heures s'échappa de ses mains, et elle retomba à genoux, tremblante, éperdue, le cœur saisi d'étonnement, de doute et presque d'effroi : c'était le nom de Maubray qu'elle venait de lire sur la muraille. Ses regards demeurèrent fixés sur ces lettres inégales et qu'une main mal assurée semblait avoir écrites dans l'obscurité. Comment ce nom, ignoré de tous ceux qui vivaient autour d'elle, se trouvait-il écrit là? Pourquoi l'avait-on mis sous ses yeux en un pareil moment? Était-ce un avertissement, un reproche? Son esprit se perdait en conjectures. Elle eut sur-le-champ la pensée qu'un des engagés pouvait seul avoir écrit ce mot dont la vue remplissait son âme de perplexité, de soudaines espérances et de mortelles craintes. Mais pourquoi ce mystère? Pourquoi, si le sort de Maubray était connu de l'un de ces malheureux, n'en avait-elle

pas été instruite? Comment n'avait-on pas essayé de pénétrer jusqu'à elle pour le lui apprendre?

Tandis que Marie, immobile et perdue dans ses émotions et ses pensées, demeurait à genoux, le visage tourné vers la muraille, M. de Loinvilliers, pâle et agité, regardait du même côté avec une singulière expression d'étonnement et de rage. Lui aussi avait lu ce nom. Un moment après, il sortit; la messe était finie. Mme d'Enambuc resta encore un quart d'heure dans la chapelle pour se recueillir et songer aux moyens d'apprendre la vérité, de savoir par quel inconcevable hasard ce nom, toujours présent à sa pensée, s'était tout à coup trouvé sous ses yeux. Quand elle se retira avec sa suite, elle trouva dehors M. de Loinvilliers; il était entouré d'une partie de ses gens et leur parlait de ce ton bref et impérieux qui faisait trembler tout le monde.

— Ricio, dit-il en s'adressant à une espèce de géant asturien que ses camarades avaient surnommé saint Christophe, va-t'en sur-le-champ chez tous les habitants dont les engagés ont passé la nuit dans la chapelle, et commande-leur de ma part d'envoyer ici tous ces drôles. Il faut que je sache quel est celui qui a osé charbonner son nom de païen sur le mur d'un lieu consacré. Par mon baptême! je promets de lui faire faire amende honorable.

— Monsieur, dit Mme d'Enambuc en s'avançant, je veux interroger moi-même ces malheureux.

— On va les amener en votre présence, répondit tranquillement le comte; n'avez-vous point, madame, d'autres ordres à me donner?

— Dans un moment, monsieur; suivez-moi, dit-elle préoccupée d'une vague défiance, et craignant que Loinvilliers

ne pût interroger avant elle les engagés.

Il lui offrit la main et la reconduisit dans ses appartements sans témoigner le moindre embarras, ni la moindre inquiétude ; pourtant ses yeux se tournaient souvent vers la porte, et deux ou trois fois il alla se mettre à la fenêtre qui donnait sur la grande cour. Mme d'Enambuc, faible, oppressée, le front appuyé sur sa main, était assise dans la salle d'audience ; elle attendait dans une cruelle anxiété l'espèce de révélation qui allait sans doute l'éclairer sur le sort de Maubray. Sa préoccupation était si profonde, qu'elle oubliait jusqu'à la présence du comte qui, sombre et agité, se promenait lentement dans la salle sans dire une parole.

Au bout d'une heure environ, les engagés arrivèrent conduits par Ricio. En entrant, l'Asturien échangea un rapide regard avec son maître et hocha la tête d'un air si-

gnificatif. A ce signe, le comte sourit légèrement, le sang reflua vers ses joues, il sembla respirer plus librement, et son regard fauve tomba sur Mme d'Enambuc avec l'expression d'une sourde joie. Les engagés étaient restés interdits et tremblants près de la porte. Ces pauvres gens étaient hâves, brûlés par le soleil, à peine vêtus. Leur aspect avait quelque chose de plus triste et de plus misérable que celui des nègres; on lisait sur leur physionomie des souffrances morales plus profondes que celles des esclaves. Mme d'Enambuc jeta sur eux un coup d'œil prompt et troublé; tous ces visages lui étaient inconnus. Alors elle revint subitement de l'espèce de doute et d'espérance qui faisait battre son cœur avec violence, et elle murmura : Quelle folle pensée!... c'était impossible!...

— Approchez tous, dit rudement le comte.

Les engagés s'avancèrent intimidés et tremblants. Leurs regards se tournaient vers Mme d'Enambuc avec une expression craintive et suppliante. Ils avaient peur, car ils ignoraient de quoi on les accusait, et ils savaient de quels châtiments on punissait les plus légères fautes. La première parole de la petite reine les rassura.

— Mes amis, dit-elle d'une voix douce, l'un d'entre vous a péché contre Dieu en écrivant un nom profane dans un endroit consacré. Je vous ai fait venir pour que vous me déclariez quel est le coupable. Je promets d'avance de lui pardonner : il ne subira d'autre châtiment que la pénitence imposée par sa révérence le père du Tertre. Voyons, que celui qui est en faute se dénonce lui-même pour me donner une preuve de son repentir.

Les engagés se regardèrent entre eux d'un air surpris, personne ne répondit.

— Eh bien ! reprit Mme d'Enambuc avec la même douceur, vous vous taisez ? j'ai pourtant promis un entier pardon. Allons, que le coupable se déclare.

Tous gardaient le silence et s'excusaient par des gestes négatifs. Enfin l'un d'eux s'avança, et, se jetant aux genoux de Mme d'Enambuc, il lui dit d'un accent humble et contrit : — Pardonnez-nous, madame, pardonnez-nous ; mais, en vérité, il est impossible que nous soyons en faute cette fois : pas un d'entre nous ne sait lire son nom, et encore moins l'écrire...

— Personne d'entre vous n'a donc écrit le nom de Maubray sur le mur de la chapelle ? interrompit Mme d'Enambuc d'une voix altérée.

— Personne, sur mon baptême et sur mon salut !

A cette déclaration simple et précise, Marie baissa la tête d'un air découragé et fit

signe aux engagés de se retirer. Au moment où ils sortaient, celui qui avait pris la parole se ravisa et dit à l'un de ses compagnons :

— Dieu me pardonne! j'ai peut-être trompé sans le vouloir la petite reine. Il y avait cette nuit avec nous un compagnon dont nous ne pouvons pas répondre : c'est ce grand matelot que le capitaine Baillardet a amené de Saint-Christophe, un sournois qui n'a pas ouvert la bouche. Avant l'aube, il était à se promener dans la grande cour, comme s'il avait fait le plus beau temps du monde...

— Marche! cria Ricio en poussant l'engagé avec le bois de sa pique, marche! ou, par le sang de Dieu! je te laisse en chemin avec un pouce de lame sous la peau.

Loinvilliers était resté près de Mme d'Enambuc; elle réfléchit un moment, puis elle dit avec la tenace obstination d'une espérance déçue et d'une ardente perplexité :

— La chapelle est ouverte dès le matin; sans doute quelque étranger y sera entré et aura écrit ce nom; nous le découvrirons; je saurai enfin la vérité.

— Il y a des hasards inexplicables, répliqua froidement le comte.

Marie secoua la tête et ne répondit pas.

— En vérité, madame, reprit Loinvilliers, un fait aussi insignifiant ne devrait pas vous préoccuper ainsi. Que vous importe ce nom? C'est sans doute celui de quelque pauvre diable qui l'aura mis sur le mur de la chapelle en manière d'*ex-voto*. Puisque vous ne voulez pas le faire châtier, il est inutile, ce me semble, de chercher à le découvrir.

Marie regarda le comte avec inquiétude; il lui semblait qu'une cruelle ironie perçait dans ses paroles, dans sa physionomie surtout; mais il ajouta aussitôt d'un ton calme et dégagé qui la rassura :

— En ceci pourtant, comme en toutes choses, vous serez obéie, madame ; si vous le voulez, nous ferons comparaître ici tous les gens capables de signer leur nom. Le nombre n'en sera pas bien considérable, vos sujets étant en général fort peu lettrés.

— Vous raillez, monsieur, interrompit-elle avec une fierté pleine d'amertume.

— A Dieu ne plaise, madame ! répondit-il d'un ton plus grave ; au fond de l'âme, je suis préoccupé comme vous, mais c'est pour de plus grands intérêts : après notre entretien d'hier soir, il vous reste quelque chose à me dire.

— Monsieur le comte, dit Marie en mettant la main à son front pâle et brûlant, j'y ai songé toute la nuit, j'ai prié Dieu, et pourtant... Non, je ne puis rien vous dire. Il me faut encore un peu de temps.

— J'attendrai, madame, dit Loinvilliers

d'un air plein de confiance et de tranquillité.

A ces mots, il la salua et sortit. Mme d'Enambuc passa le reste du jour dans de cruelles alternatives; toutes les investigations qu'elle ordonna n'aboutirent à rien, et elle finit par dire comme M. de Loinvilliers qu'il y a des hasards inexplicables. Le même soir, la nouvelle se répandit qu'un engagé avait donné deux coups de couteau à son maître; l'événement était arrivé au quartier du Prêcheur. Ce fut le comte qui l'annonça à Mme d'Enambuc.

— Ce matin, dit-il, un brave marin, appelé Baillardet, a été blessé par un de ses hommes, un engagé qu'il avait amené de Saint-Christophe. Ce crime ne peut pas rester impuni, il faudra faire un exemple.

— Une condamnation à mort! interrompit Marie consternée; ce sera la première fois depuis que je commande ici...

— Il faut que justice se fasse : celui qui tue doit être tué...

— Ce malheureux n'a pas accompli le crime ; vous parlez de blessures...

— Oui ; mais il s'agit d'un engagé qui a levé la main contre son maître. N'eût-il fait que le toucher, c'est assez pour qu'il soit pendu. Cet exemple est nécessaire au maintien de l'ordre sur les habitations, à la tranquillité de la colonie, à notre propre sûreté. Les esclaves et les engagés tremblent devant les blancs libres auxquels ils appartiennent ; mais ils sont cinquante contre un. Que deviendrions-nous, madame, si quelque jour ils n'étaient plus retenus par la terreur des châtiments ?

— Oui, je sais qu'il ne doit y avoir ni miséricorde ni pardon pour le coupable, répondit Mme d'Enambuc avec une triste conviction ; mais je ne mettrai pas mon nom au bas de sa sentence de mort : c'est vous,

monsieur, qui la signerez comme mon lieutenant général. Dès demain je pars pour le Vauclain. Que justice se fasse ! je reviendrai quand tout sera fini.

Chapitre cinquième.

V

A cette époque, l'intérieur de l'île n'était peuplé que de quelques colons dont les habitations, séparées les unes des autres par des bois inextricables, par de profondes vallées, formaient de rares stations à travers ce pays perdu. A mesure qu'on s'éloignait de la côte occidentale, ces solitudes prenaient

un aspect plus âpre ; on n'y retrouvait aucune trace du passage des hommes, aucun vestige de travail humain ; c'était la pompe stérile et magnifique des déserts dans toute sa sauvage beauté.

Mme d'Enambuc partit avec une suite nombreuse pour la pointe du Vauclain. Elle allait en litière, portée par douze vigoureux nègres qui se relayaient d'heure en heure. Le docteur Janson et Sa Révérence le père du Tertre chevauchaient à ses côtés sur de pacifiques mules ; ses femmes suivaient à cheval, et, après ces noires amazones, venaient à pied une trentaine d'esclaves chargés de bagages. Une compagnie des gardes escortait la caravane le mousquet au bras, et deux guides couraient en avant. Marie, à demi couchée sous les rideaux de sa litière avec son bel enfant sur ses genoux, ressemblait véritablement à une de ces indolentes souveraines que les peuples de l'Inde voient

passer de loin prosternés dans la poussière ; elle était triste, languissante et belle comme les esclaves couronnées des sultans. Les noirs, accourus sur son passage, criaient : Vive la petite reine ! Partout les milices des paroisses étaient sous les armes. Les colons dont elle traversait les possessions venaient lui offrir des présents et la complimenter. Mais, le second jour de son voyage, elle se trouva dans les solitudes jadis habitées par les peaux rouges et que nul visage blanc n'avait jamais traversées. La caravane défila lentement au milieu de ces vastes savanes, de ces bois où il n'y avait d'autre chemin que le lit desséché des torrents. La nuit, il fallut dresser un ajoupa, et Mme d'Enambuc dormit avec son fils sous un toit de feuilles de balisier, planté sur quatre piquets. Ainsi que l'avait prévu le docteur, le mouvement du voyage la ranima, et l'aspect de cette nature calme et riante reposa son âme. La

morne douleur, l'abattement profond où elle était tombée, se changèrent en une tranquille mélancolie. Elle oublia les soucis du présent, les inquiétudes mortelles de l'avenir; un vague espoir la releva, elle se sentit un moment revivre.

Le soleil couchant ne jetait plus que d'incertaines lueurs derrière les mornes, lorsque la caravane arriva sur les éminences qui dominent la pointe du Vauclain. Nulle parole ne peut décrire les admirables beautés du paysage qui s'offrit alors aux regards de Mme d'Enambuc. A travers le doux crépuscule qui voilait la terre et le ciel, elle vit à ses pieds des savanes dont la fraîche verdure lui rappela les prairies de notre France, de grands arcs de feuillage formés par une forêt de palmiers; puis, au delà, l'Océan, l'Océan immense, qui brisait sur les récifs ses vagues sombres et frangées d'écume. Des parfums ravissants s'exhalaient

de cette terre féconde ; un air plus frais et plus vif agitait les profondes ramées où gazouillaient encore les oiseaux.

— Nous voici dans la terre promise ! s'écria le père du Tertre saisi d'une réminiscence biblique, nous voici dans la vallée d'Hébron !

— Il n'y manque rien que les troupeaux et les patriarches, murmura le médecin, et les nègres qui travaillent là-bas ne ressemblent guère à un peuple pasteur.

En effet, une cinquantaine d'esclaves courbés au milieu d'un champ de cannes et frappant la terre en mesure, sous les ordres de leur commandeur, ne rappelaient nullement les paisibles bergers de Jacob. Sur la lisière du terrain qu'ils exploitaient, s'élevait une grande case couverte de feuilles de latanier et ombragée par un bouquet d'orangers. C'était la nouvelle habitation élevée sur l'em-

placement où se trouvait naguère le carbet des peaux rouges.

Une espèce de village commençait à se former alentour, et l'on allait y bâtir une petite église. Mme d'Enambuc fut reçue par le géreur, qui ne put lui présenter les clefs de son habitation, attendu qu'il n'y avait pas même de serrures. Il y eut un moment de tumulte et de confusion; les travaux cessèrent; tout le monde accourut pour voir la petite reine. Les misérables noirs se pressaient à la porte d'un air timide et curieux, en frappant des mains avec des exclamations de joie. Ces témoignages touchèrent Marie jusqu'au fond de l'âme; pour la première fois depuis longtemps, elle ressentit un mouvement de douce satisfaction : le sort de ces malheureux dépendait d'elle seule, elle pouvait les soulager. Sur-le-champ elle donna des ordres qui furent proclamés par le géreur et qui jetèrent les esclaves dans des

transports de joie. Deux heures plus tard, Marie était dans la galerie qui devait lui servir de chambre à coucher. Ses femmes venaient de se retirer ; Palida seule veillait debout près d'une fenêtre. La lune se levait brillante et sereine sur les savanes ; la brise frémissait dans le feuillage sonore des palmiers, et, par moments, on entendait au loin un bruit sourd et cadencé ; c'était celui du tam-tam : les esclaves dansaient sur le sable du rivage, aux paisibles clartés de la lune.

— Palida, dit Mme d'Enambuc en se soulevant sur son hamac, que regardes-tu ?

— L'arbre sous lequel était l'ajoupa de ma mère, répondit l'esclave ; nous sommes à l'endroit même où les peaux rouges avaient leur grand carbet.

— Tu t'en souviens ? Tu reconnais ces lieux ?

— J'y suis née et j'y ai vu mourir ma

mère, répondit Palida d'une voix altérée.

— Pauvre fille! murmura Mme d'Enambuc.

L'esclave revint se coucher sur la natte devant le hamac.

— Tu pleures, Palida, reprit doucement Mme d'Enambuc; tu m'as dit pourtant que les femmes étaient esclaves chez les peaux rouges, et que, si tu étais libre, tu ne voudrais pas retourner parmi les tiens.

— Jamais, jamais je n'aurais pu vivre comme eux, dit-elle vivement; mais je les plains... Quand je songe à cet horrible massacre... c'est ici... les femmes, les enfants, les vieillards, on a tout tué... Il ne reste plus trace du grand carbet; le feu a passé partout... Maîtresse, il y a des hommes impitoyables parmi les blancs comme parmi les peaux rouges, parmi les chrétiens comme parmi les idolâtres.

— Le comte de Loinvilliers! murmura

Mme d'Enambuc ; oh ! Palida, que je crains cet homme !

Elle se mit à faire sa prière ; puis elle dit avec un élan de confiance et de courage : J'ai le cœur plus tranquille ; je me sens bien ici. Palida, pour la première fois depuis longtemps, il me semble que je vais avoir un sommeil calme, et que Dieu me garde pour demain quelque bonheur.

A ces mots elle passa un de ses bras sous sa tête fatiguée, et ferma les yeux. Palida imprima un léger mouvement d'oscillation au hamac et berça doucement sa maîtresse, qui bientôt s'endormit d'un tranquille sommeil. Vers le matin, Mme d'Enambuc fut réveillée par les aboiements furieux des chiens de garde.

— Qu'est-ce donc, Palida ? qu'arrive-t-il ? dit-elle en se réveillant presque effrayée.

L'esclave alla regarder au dehors.

— Je ne vois rien, maîtresse, répondit-

elle, rien qu'un pauvre noir arrêté là-bas; sainte mère de Dieu ! on dirait que les chiens veulent le dévorer; sans doute il n'est pas de l'habitation.

— Quelque esclave marron qui vient demander sa grâce; il l'aura, dit Mme d'Enambuc en refermant les yeux.

Le même jour après déjeuner, Marie sortit pour faire une promenade en litière. Le docteur et le père du Tertre l'accompagnaient, et elle était environnée d'une partie de ses gardes. Au moment où elle traversait l'allée de l'habitation, un nègre sortit tout à coup d'un massif d'arbres sous lequel il s'était blotti, et se jeta au-devant de la litière. Les gardes essayèrent de le repousser; mais il s'avança résolûment jusqu'à la petite reine, et dit en jetant à ses pieds une bourse de velours noir :

— Maîtresse, un pauvre blanc vous envoie ceci.

Palida releva la bourse et la remit à Mme d'Enambuc, qui la reçut avec un geste de surprise.

— Que signifie ce présent? dit-elle. C'est la bourse qui a été donnée l'autre jour aux engagés avec une aumône.

A ces mots, elle l'ouvrit. Il y avait dedans un écu dont l'empreinte était effacée et sur lequel on avait écrit avec une pointe très-affilée des caractères bien visibles. Marie les eut à peine regardés, qu'elle se dressa avec un cri sourd : elle venait de lire pour la seconde fois le nom de Maubray.

— Qui t'a remis ceci? dit-elle au nègre prosterné devant elle.

— Un pauvre blanc engagé qui doit être pendu pour avoir levé la main contre son maître.

— Un engagé! l'engagé du capitaine Baillardet? s'écria-t-elle.

— Lui-même; il a été pris au quartier du

Prêcheur après avoir fait ce mauvais coup, le bon garçon!

— Tu étais là? tu as tout vu? tu connais Maubray? interrompit-elle d'une voix à peine articulée.

— Je le connais, c'est un bon petit blanc. Nous avons ramé ensemble. Quand il a été pris, je l'ai suivi. En arrivant à Saint-Pierre, il a demandé à parler à la petite reine, et quand on lui a dit qu'elle était partie, il m'a remis ceci, et j'ai promis de l'apporter.

— Et il y a deux jours, déjà deux jours! s'écria Mme d'Enambuc avec un profond gémissement; puis, se tournant vers sa suite stupéfaite, elle ajouta d'un ton bref: A cheval, à cheval sur-le-champ! Nous serons ce soir au Fort-Royal. Là, je m'embarquerai, et, si le vent est favorable, je puis être cette nuit à Saint-Pierre. J'arriverai, mon Dieu, j'arriverai à temps.

— Madame, dit le docteur épouvanté,

pouvez-vous voyager ainsi, faible et malade comme vous l'êtes? Vous voulez donc vous tuer?...

— C'est lui qui va mourir, c'est lui qui est mort peut-être! répondit-elle en pleurant : pourvu que j'arrive à temps... A cheval! Faites venir les guides... qu'ils me mènent par le chemin le plus court; peu importent la fatigue, le danger... je passerai partout... mais il faut que j'arrive; il le faut, entendez-vous? sinon, Maubray est perdu!

— Nous ne vous quitterons pas, madame, dit le moine; sur l'heure, nous partons avec vous.

Elle était déjà descendue de sa litière, et elle hâtait avec une morne impatience les apprêts du départ. Le docteur se rapprocha du père du Tertre, et lui dit consterné :

— Dans l'état où est madame, elle ne peut voyager ainsi qu'entre son médecin et

son confesseur ; elle pourrait mourir en chemin, mon père.

— Ce ne sont pas les fatigues ou les souffrances du corps qui la tueront, répondit le moine en secouant la tête.

Quelques moments après, Mme d'Enambuc était à cheval ; cette violente secousse avait relevé ses forces. Une animation fiévreuse ramenait un léger incarnat sur ses joues, et donnait à son regard plus d'éclat et de vie.

— Allons ! dit-elle redevenue tout à coup forte et courageuse, allons ! il faut, Dieu aidant, que j'arrive cette nuit même à Saint-Pierre. Au galop, et toujours par le plus court chemin !

Elle partit, suivie seulement du médecin, du père du Tertre, de Palida et de deux de ses gardes. Les guides couraient en avant. La troupe passa à travers les bois et les précipices, sans s'écarter de la ligne droite qui

du pied de la montagne de Vauclain conduit au fond de la baie de Fort-Royal. Mme d'Enambuc leva les mains au ciel en apercevant la mer : le vent était favorable, et dans trois heures on pouvait arriver à Saint-Pierre.

Il était environ six heures du soir, le soleil se couchait, et une forte brise soufflait du sud-est. Mme d'Enambuc, assise au fond de la barque et le front dans ses mains, calculait avec d'horribles angoisses le temps qu'il avait fallu pour condamner Maubray. Les formes judiciaires étaient expéditives, un procès criminel pouvait être terminé en vingt-quatre heures; mais, quand l'arrêt était prononcé, il était d'usage de laisser au condamné une dernière nuit pour songer au salut de son âme : Mme d'Enambuc pouvait arriver à temps. La barque voguait vent arrière et laissait un long sillage. Bientôt la lune se leva et inonda le ciel de sa blanche

lumière; un jour transparent remplaça le sombre crépuscule où la nature avait un moment disparu. Les sinuosités du rivage se découpèrent en vives arêtes sur le bleu foncé de la mer; tous les détails du paysage devinrent visibles, mais avec des teintes affaiblies, semblables à celles des peintures en grisailles. On n'entendait que le bruit du vent dans la voile, et parfois le grincement de la barre du gouvernail. Le docteur Janson et le père du Tertre s'entretenaient à voix basse. Mme d'Enambuc, les bras croisés, la tête baissée, se tenait immobile à l'arrière de la barque. Au bout de trois heures environ, quelques lumières apparurent dans l'éloignement; on arrivait sur la rade de Saint-Pierre.

La lune répandait une lumière si vive, qu'il était aisé de distinguer les objets le long de la côte. Bientôt Mme d'Enambuc reconnut à l'entrée du mouillage l'endroit qu'on ap-

pelait la Grosse-Roche. Alors elle se détourna défaillante, et dit d'une voix éteinte en serrant les bras de l'esclave assise à ses genoux :

— Palida, regarde ; que vois-tu sur la plage, au-dessous de la Grosse-Roche ?

— Jésus ! s'écria la jeune fille, je vois la potence.

Mme d'Enambuc fit un mouvement violent et essaya de regarder ; mais sa vue troublée ne distingua rien ; alors elle tomba à genoux et dit d'un air égaré :

— Regarde encore... Que vois-tu là-bas ?... un homme ?...

— Rien, rien que le bras de la potence, répondit Palida.

— Ah ! il est vivant ! il est vivant, mon Dieu ! s'écria Mme d'Enambuc. Puis, s'appuyant sur l'épaule de Palida, elle poussa un long soupir et perdit connaissance.

Quelques moments après, la barque

mouilla devant le fort Saint-Pierre. Il était alors environ dix heures du soir. Mme d'Enambuc, à peine revenue de son évanouissement, descendit à terre, et, prenant le bras de son esclave, elle dit avec résolution, les yeux levés vers les fenêtres du fort :

— On ne m'attend pas là-haut ; mais me voici.

Le médecin et le moine, inquiets de ce qui allait arriver, essayèrent de la retenir et de lui persuader que l'un d'eux devait d'abord annoncer son retour.

— Non, mon père, répondit-elle au moine, il faut que je me présente devant M. de Loinvilliers sans qu'il ait un seul moment pour se reconnaître. Vous ne savez pas tout... non, vous ne savez rien... et moi-même j'ignore le secret de cette effroyable iniquité... mais je le soupçonne à présent, et bientôt je vais tout apprendre... Venez, ve-

nez... justice sera faite... je le jure par le salut de mon âme!

A ces mots, elle marcha seule et la première vers le fort. Tout dormait déjà; un silence profond régnait le long de la plage où ne se montrait personne. La sentinelle en faction à l'entrée de la grande cour cria : Qui vive ?

— Madame et sa suite, répondit le moine, qui marchait le premier. Tous entrèrent dans la cour; en la traversant, Mme d'Enambuc aperçut une clarté dans la chapelle au seuil de laquelle étaient arrêtés quelques hommes.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle, il est là! Et tremblante, éperdue, les mains levées au ciel, elle alla vers la chapelle; mais les hommes qui étaient sur le seuil lui barrèrent le passage : aucun ne l'avait reconnue, car son visage était caché sous le capuchon de sa mante.

— Holà! ma mie, que venez-vous faire

ici? dit l'Asturien Ricio; ne savez-vous pas qu'il y a là dedans un homme qui ne peut plus avoir affaire qu'au prêtre et au bourreau? Nul autre ne le verra cette nuit, la dernière de sa vie; retirez-vous.

Mme d'Enambuc rejeta en arrière son capuchon, regarda l'Espagnol, qui demeura comme pétrifié, et passa outre. Le condamné était seul dans la chapelle, et agenouillé à côté du prie-Dieu de Marie; ses poignets étaient serrés dans des menottes, et ses pieds étroitement enchaînés, de manière qu'il ne pouvait faire un pas ni seulement joindre les mains. Une casaque d'esclave lui couvrait les épaules, et ses longs cheveux d'un blond vif retombaient par derrière sur ce grossier vêtement; la lampe allumée devant l'autel éclairait en plein son visage; il avait l'air calme et recueilli. Au bruit que fit Marie en entrant, il ne tourna pas la tête, et elle put s'avancer sans qu'il la vît. Quand

elle se trouva près de lui, elle le considéra un moment avec une ardente émotion ; elle reconnut lentement, et le cœur plein d'une compassion profonde, d'une immense joie, ces traits amaigris, cette belle chevelure, ce noble port de tête que tant de misères, de souffrances et d'ignominies n'avaient point changé ; puis elle vint s'agenouiller à son prie-Dieu.

— Maubray ! dit-elle doucement et en se tournant vers lui.

A cette voix il tressaillit, ses lèvres devinrent pâles, et il s'écria en essayant de joindre les mains :

— Marie, chère Marie ! Dieu du ciel, est-ce une vision ?

— C'est moi, dit-elle d'une voix brisée par l'excès de son émotion, c'est moi, Henri, je viens vous sauver. Oh ! béni soit Dieu, qui permet que j'arrive à temps ! rendons-lui grâce, Henri.

Elle se recueillit et pria un moment les yeux levés au ciel; puis elle reprit en tendant la main au prisonnier : — Levez-vous, Maubray, levez-vous et venez avec moi.

Il se souleva avec effort, et elle s'aperçut qu'il pouvait à peine marcher, tant il était affaibli et étroitement lié; alors elle le soutint, et, le regardant avec des yeux pleins de larmes, elle ajouta : Appuyez-vous sur moi, Henri... Oh! comme vous avez souffert, hélas! et moi aussi!

— Oh! Marie, Marie! c'est vous, dit-il en serrant contre la poitrine la main qui le soutenait; puis, succombant à cette violente émotion de joie, il s'arrêta et fixa sur Marie un regard éteint.

— Henri! s'écria-t-elle, Henri, vous pâlissez!

— Un moment de faiblesse, répondit-il; pourtant, j'étais calme tout à l'heure en face de la mort; mon cœur ne battait pas plus

vite... je ne tremblais pas... mais à présent je me sens défaillir... Oh! Marie, ce bonheur si inespéré, si grand, est au-dessus de mes forces, j'y succombe... Marie, je suis faible... j'aurais peur de mourir à présent, je veux vivre... Mais savez-vous que je suis condamné, condamné à un supplice infâme, que la potence est dressée, que je n'ai plus que cette nuit?

— Oui! s'écria-t-elle, mais je suis ici.

La suite de Mme d'Enambuc s'était arrêtée au seuil de la chapelle; chacun attendait dans une sorte de stupéfaction ce qui allait se passer; les hommes qui veillaient sur le condamné et qui tous appartenaient à la garde espagnole du comte, s'étaient rangés des deux côtés de la porte. Mme d'Enambuc s'avança vers eux le regard fier, irrité, la tête haute, car peut-être prévoyait-elle déjà quelque résistance à ses ordres; d'une main, elle soutenait la chaîne passée dans

le carcan qui serrait le cou de Maubray.

— Retirez-vous, dit-elle aux Espagnols, il n'y a plus personne à garder ici.

— Madame, répondit l'un de ces hommes avec quelque hésitation, nous répondons à M. le comte du prisonnier.

— Je prends tout sur moi, interrompit-elle, et vous n'aurez pas à en rendre compte à mon lieutenant général ; allez.

Ils obéirent. Mme d'Enambuc ordonna à ses gens de détacher les fers du prisonnier ; puis elle lui dit : Votre main, monsieur, et venez avec moi.

Il avança son bras meurtri, et elle y appuya légèrement sa main recouverte d'un gant de soie ; quiconque ne l'eût pas vu de ses yeux n'aurait pu croire que la petite reine marchait conduite par ce pauvre engagé à peine vêtu d'une grosse toile de Guinée, et dont les pieds nus portaient encore la marque d'un anneau de fer longtemps rivé à la

cheville. Ils traversèrent ainsi la grande cour; au moment où ils entraient, M. de Loinvilliers parut en haut de l'escalier. Ricio venait de lui apprendre ce qui se passait : Jésus mon Sauveur ! murmura le père du Tertre à l'oreille du médecin, que va-t-il arriver ! On monta silencieusement à la salle d'audience. Mme d'Enambuc avait une contenance calme, mais une énergie concentrée animait son regard, et le comte se fut à peine trouvé en face d'elle, qu'il comprit que non-seulement elle sauverait Maubray, mais encore qu'elle essayerait de le venger. Elle s'assit en entrant, et montra de sa main les siéges rangés autour de la table, comme pour inviter ceux qui la suivaient à prendre place; mais tout le monde resta debout. M. de Loinvilliers se rapprocha; sa physionomie, un moment troublée, était redevenue froide et audacieuse. Il regarda un moment le prisonnier, puis il détourna la

tête, et eut l'air d'attendre l'explication de ce qui se passait. Le père du Tertre et le médecin s'étaient mis à côté de Mme d'Enambuc; Maubray resta devant elle, immobile, dans l'attitude d'un homme à peine revenu d'une de ces violentes émotions qui paralysent toutes les forces physiques.

— Monsieur le marquis, dit lentement Marie en se tournant vers lui, il s'est passé des choses que j'ai ignorées et dont vous seul pouvez me rendre compte. Parlez; comment se fait-il que je retrouve dans une si épouvantable situation un bon gentilhomme, un des plus braves et des plus fidèles serviteurs du feu roi d'Angleterre? Comment se fait-il que dans son malheur il ne se soit point adressé à moi qui commande ici?

— Parce qu'il n'a pu vous approcher, madame, répondit Maubray, parce qu'il a été victime de la plus affreuse iniquité.

— Achevez, dit Mme d'Enambuc en regardant le comte.

— Le récit de tant de misères et de souffrances vous paraîtra, madame, à peine croyable, reprit Maubray avec une sombre amertume. Il y a six mois environ, je partis de Saint-Domingue sur une caravelle qui portait le pavillon espagnol. Des motifs puissants, l'impatience où j'étais d'arriver ici, ne me permettaient pas de choisir une autre embarcation. Au bout de huit jours de navigation, le mauvais temps nous jeta sur la côte de Saint-Christophe. L'équipage put gagner la terre ; mais la caravelle périt à une encablure du rivage, et nous ne sauvâmes que notre vie. De pauvres colons qui habitent les bords de la rivière de Pentecôte, nous secoururent, nous donnèrent des vivres et leurs propres vêtements, car nous manquions de tout. Dans cette cruelle situation, je crus devoir m'adresser d'abord

au gouverneur de Saint-Christophe, au baron Loinvilliers de Poincy...

— A votre oncle, monsieur le comte ? dit Marie en regardant Loinvilliers, qui ne répondit à cette espèce d'interpellation que par un mouvement de tête.

— Je déclarai mon nom au gouverneur, reprit Maubray, et j'osai, madame, me mettre sous votre protection. Je joignis une lettre à celle que vous écrivit le baron de Loinvilliers...

— Cette lettre, je ne l'ai pas reçue, interrompit Marie; mais achevez, monsieur, achevez.

— J'espérais une réponse, continua Maubray; j'attendais dans une mortelle impatience les moyens de passer à la Martinique; mais pas un navire, pas une barque... Tout à coup je reçus un ordre du gouverneur. Il me faisait sommer, par un de ses agents, de fournir les preuves de ce que j'avais

avancé et de déclarer mes ressources pour vivre libre sur la colonie. Mes effets, mes papiers, tout était perdu; je ne pouvais donner les preuves qu'on me demandait, mais j'affirmai sur ma foi de chrétien et sur ma parole d'honnête homme que j'avais dit la vérité. On ne me crut pas, madame... je fus arrêté, condamné sans appel... comme les malfaiteurs, les vagabonds qui abordent aux Iles... et l'on m'acheta... oui, madame, j'ai été vendu... mon maître m'emmena sur son habitation, à la pointe des Palmistes...

— Et vous n'avez pas protesté contre cette horrible violence? interrompit encore Marie, et vous ne vous êtes pas adressé à moi!... Pas une lettre, pas un seul mot!...

— Pouvais-je écrire? répondit douloureusement Maubray; une lettre! comment l'aurais-je tracée? avec mon sang, sur une feuille, sur une écorce d'arbre? mais elle ne vous serait pas parvenue. Non, non, je vou-

lais, j'espérais plutôt m'évader et aborder à la nage quelque barque qui m'eût jeté ici... Mais j'étais attentivement surveillé... Deux fois je fus pris au bord de la mer et ramené à l'habitation. Voyez ces marques, ce sont celles des fers, des coups de fouet d'un commandeur.

A ces mots, il montra ses bras nus que sillonnaient de pâles cicatrices. Mme d'Enambuc frissonna et regarda encore Loinvilliers, dont la bouche dédaigneuse sembla un moment s'animer d'un léger sourire.

— Je n'espérais plus ma délivrance, continua Maubray; j'étais résigné à mourir bientôt dans ces tortures; mais mon maître me revendit au patron Baillardet. Alors je repris un peu d'espoir et de courage : les esclaves de maître Baillardet étaient parfois employés comme matelots sur une grosse barque avec laquelle il faisait le cabotage d'une île à l'autre. Mon tour arriva enfin;

la barque toucha d'abord à la Guadeloupe, puis elle fit voile pour la Martinique, et, il y a huit jours, nous mouillâmes dans la rade de Saint-Pierre. Je vins à terre avec le patron; j'étais plein de joie et d'espoir : tandis qu'on débarquait les marchandises, je m'échappai, je vins sous les murailles du fort, je voulus essayer de pénétrer jusqu'à vous; mais vous étiez enfermée dans les appartements intérieurs, dont je ne pus approcher. Cependant le temps devint mauvais, tout présageait un ouragan terrible, et les habitants, dont les magasins sont sur la côte, reçurent l'ordre de venir se mettre à l'abri dans le fort. Le patron Baillardet y apporta ses marchandises, et, comme la place manquait, on nous mit la nuit dans la chapelle. Dès le matin, j'avais quitté le fort. Au moment où, obligé de suivre les autres engagés, je passais sous vos fenêtres, votre bonté, madame, voulut venir à notre se-

cours et soulager notre misère : vous nous fîtes l'aumône... j'en eus ma part, deux écus ; avec l'un je rachetai votre bourse.

— La voici, dit Marie en la tirant de sa poche ; ah ! le doigt de la Providence est visible en tout ceci !...

— Le même jour, dans la matinée, je fus envoyé par le patron Baillardet à la pointe du Prêcheur. Cet ordre ressemblait à un caprice brutal ; je m'y soumis pourtant, car j'espérais revenir bientôt, et je croyais être au moment de ma délivrance. J'avais touché la terre où vous commandez, il me semblait que tous mes malheurs étaient finis : j'avais de l'espoir, du courage, de la patience. Baillardet arriva une heure après moi au Prêcheur. Il était à cheval et suivi de quelques noirs. La marée montante commençait à remettre à flot quelques canots échoués sur le sable, le long de la plage. Le patron sauta dans celui qui lui appartenait,

et me dit de le suivre. Les noirs se regardaient avec épouvante et hésitaient à s'embarquer; alors Baillardet leur commanda de prendre les rames. Il voulait, malgré la grosse mer, aller au Fort-Royal; car, s'écria-t-il avec une effroyable malédiction, il faut gagner le large avec la barque, sinon ce qui reste de marchandises à bord sera saisi et confisqué!... Je compris alors que les chances de salut sur lesquelles je comptais m'échappaient. Tout était fini, si je quittais la Martinique; je résolus de mourir plutôt que de me rembarquer. — Allons! me cria Baillardet, à la rame! Au lieu d'obéir, je me jetai à l'eau et gagnai la plage. Le patron furieux fit feu sur moi de ses deux pistolets, puis il s'élança à ma poursuite. J'avais peu d'avance sur lui, il m'atteignit : alors commença une lutte corps à corps. Baillardet voulait me tuer, j'en suis convaincu; je défendais ma vie, plus que ma

vie, ma liberté : c'est ainsi que je l'ai blessé. Les coups de pistolet avaient donné l'alarme ; on accourut d'une habitation voisine ; tout l'atelier se mit à ma poursuite. Peu m'importait d'être pris ; je venais ici moi-même me constituer prisonnier. Mais l'espérance que j'avais de paraître enfin devant vous, madame, s'évanouit bientôt : en entrant dans la prison du fort, j'appris que vous étiez partie le matin même. Je demandai à comparaître devant votre lieutenant général, pour expliquer ma position, pour me défendre ; j'espérais en cette dernière chance de salut ; je l'attendis sans pouvoir compter les jours ni les nuits dans l'horrible fosse où l'on m'avait jeté, car il n'y pénétrait aucune clarté. La porte de ce cachot se rouvrit enfin ; le greffier se présenta, assisté de deux soldats ; il venait me lire ma sentence : j'étais condamné à mort... Depuis il ne s'est passé que quelques heures ; c'est

aujourd'hui même que j'ai entendu mon arrêt, et il ne me restait plus que cette nuit... c'étaient les prières des agonisants que je disais dans la chapelle... voilà la vérité. Au mépris de tout droit et de toute justice, on m'a ôté ma liberté, on m'a couvert d'ignominie, on m'a traîné en face du gibet, et si la Providence ne vous eût ramenée ici, madame, demain je serais mort de la main du bourreau!

Un moment de silence suivit ces paroles véhémentes; puis Mme d'Enambuc se tourna vers le comte et lui dit avec une expression profonde : Eh bien! monsieur? Loinvilliers redressa la tête, il était d'une extrême pâleur; mais nul autre signe ne trahissait la sombre rage qui l'animait. Il fit un pas en avant comme pour répondre en face à cette interpellation, et, sans nulle violence dans le geste, sans aucune émotion dans la voix, il dit lentement : Le patron Baillardet

est mort aujourd'hui de ses blessures.

— Que Dieu sauve son âme! s'écria Mme d'Enambuc avec un geste de surprise et de consternation. Le prisonnier leva les mains au ciel avec un mouvement d'horreur. Sans doute il avait plus d'une fois frappé un ennemi à mort sur le champ de bataille; mais il ne lui était jamais arrivé de tuer un homme en luttant ainsi avec lui corps à corps.

— Oui, le patron Baillardet est mort, reprit Loinvilliers en se tournant vers Maubray; il est mort frappé par un de ses engagés, et c'est vous qui êtes son meurtrier. Peu importent vos antécédents et votre titre; le juge n'a dû voir que votre crime et la condition où vous étiez quand vous l'avez commis : l'arrêt qui vous condamne est juste. A qui en appellerez-vous d'ailleurs ? Quel tribunal a le droit de casser la sentence qui vous condamne? La juridiction des magis-

trats de cette colonie est indépendante et souveraine. C'est un de nos plus beaux priviléges ; tous les habitants se lèveront, s'il le faut, pour le défendre et faire exécuter la loi.

— Mais vous oubliez mon droit, interrompit Mme d'Enambuc en se levant avec fierté et en étendant la main vers le prisonnier, comme pour le protéger et le défendre ; vous oubliez mon plus beau droit, celui de faire grâce quand la justice humaine a condamné.

— En effet, madame, vous pouvez sauver cet homme du gibet, répondit le comte.

— Monsieur le marquis, reprit-elle en se tournant vers Maubray, demain vous aurez vos lettres de grâce.

Maubray fléchit les genoux et baisa la main qu'elle lui tendait ; mais l'émotion l'empêchait de parler. Il avait vu la mort d'un œil calme, et son bonheur l'accablait.

Son âme, ordinairement si ferme, était comme abattue par l'excès de sa joie. Il tressaillait, et des larmes troublaient son regard, car c'était plus que la vie qu'il venait de ressaisir; c'était l'espoir, la certitude d'être aimé de Marie. Loinvilliers subit d'un air impassible son humiliation et le triomphe de son rival; mais personne ne fut trompé par cette apparente tranquillité. Le père du Tertre et le médecin échangèrent des regards inquiets quand le comte sortit après avoir salué Mme d'Enambuc sans dire une parole. Un moment plus tard, Maubray se retira, accompagné du docteur; comme ils descendaient l'escalier, ils se trouvèrent en face de Loinvilliers, qui s'arrêta sur la dernière marche pour leur barrer le passage. Son chapeau enfoncé sur ses yeux ne laissait voir que le bas de son visage; mais l'expression de sa bouche blême et serrée et son attitude annonçaient une provocation.

Maubray le regarda avec étonnement : il ignorait les motifs du déni de justice dont il avait été victime, et il voyait dans le comte un juge inique et non un ennemi personnel.

— Monsieur, lui dit Loinvilliers d'une voix brève et haute, l'autorité souveraine de Mme d'Enambuc a cassé la sentence qui vous condamne, elle vous a sauvé de la potence; mais son pouvoir ne va pas jusqu'à vous réhabiliter dans l'opinion, et aux yeux de tous vous êtes un assassin.

A cette insulte, Maubray recula d'un pas et fit un mouvement comme pour saisir une épée. — Vous n'avez point d'armes, reprit Loinvilliers avec un dédain ironique; je n'y avais pas songé en vous provoquant. Vous êtes gentilhomme, monsieur, je puis me battre contre vous, et je ne vous refuse pas satisfaction. Maubray le regarda avec plus d'étonnement que de colère, et lui répondit avec une fierté calme qui, malgré sa casa-

que d'esclave et les traces que tant de misères avaient laissées sur sa personne, montrait bien de quel sang il était :

— Demain, au point du jour, sous les murailles du fort.

— A l'épée ?

— A l'épée, monsieur.

— Un duel ! s'écria le médecin effrayé ; vous n'y pensez pas, messieurs ! Madame ne souffrira pas que deux bons gentilshommes s'égorgent ainsi.

— Oui, docteur, vous avez raison ; je n'y songeais pas, répliqua Loinvilliers. Madame pourrait être avertie et nous mettre aux arrêts pour empêcher ce combat ; mais il y a un moyen. Monsieur, ajouta-t-il en se tournant vers Maubray, voulez-vous à l'heure même vous battre avec moi ?

— Je suis à vos ordres, monsieur, répondit-il froidement.

— Arrêtez, messieurs ! s'écria le médecin

en se jetant entre eux ; vous ne pouvez pas vous battre sans témoins ; si l'un de vous était tué, l'autre serait considéré comme un meurtrier.

— Nous trouverons des témoins, interrompit Loinvilliers : vous, d'abord, docteur. Ne songez pas à retourner là-haut pour donner l'alarme ; vous allez venir avec nous, sinon je vous fais arrêter par les hommes de ma garde.

Le docteur suivit tout éperdu les deux adversaires. Ils trouvèrent dans la cour Ricio et quelques hommes de la garde espagnole qui semblaient les attendre. En sortant du fort, Maubray dit à demi-voix au docteur :

— Je ne comprends rien à ce qui se passe ; une telle insulte... un duel, où peut-être l'un de nous deux succombera !... Cet homme est en démence.

— Non, non, répondit le médecin, mais

il est votre ennemi mortel, car il aime Madame.

— Ah! je comprends tout à présent! s'écria Maubray; et, se tournant vers Loinvilliers, il ajouta violemment : Hâtons-nous, monsieur; on pourrait venir. Il faut que nous ayons le temps de nous battre...

— Mais, monsieur, les chances sont contre vous, dit le docteur en saisissant le bras de Maubray; vous pouvez à peine vous soutenir. Si ce diable d'homme me laissait au moins le temps de vous donner quelque bon cordial! Mais dans l'état où vous êtes, vous n'aurez pas seulement la force de manier une épée.

— Soyez tranquille, monsieur, répondit Maubray en serrant la main du docteur; il y a maintenant en moi quelque chose qui me rend fort.

Ils firent encore quelques pas pour se mettre à couvert sous le rempart. Ricio te-

nait deux épées qu'il présenta à Maubray.

— Vous avez le choix, monsieur, dit Loinvilliers en ôtant son pourpoint et en détachant sa cravate de dentelle. Maubray leva les yeux vers le fort et regarda un moment les fenêtres de la salle où il avait laissé Marie; puis, avant de se mettre en garde, il se rapprocha du médecin, et lui dit d'une voix triste : Monsieur, si je succombe, dites à Mme d'Enambuc que ma dernière pensée a été pour elle.

Un quart d'heure plus tard, Mme d'Enambuc entendit un tumulte sourd et des pas précipités sous ses fenêtres. — Quelque malheur encore! murmura-t-elle frappée d'un vague pressentiment.

— Que font tous ces gens-là dehors? dit le père du Tertre en regardant par la fenêtre.

— Ah! ne le voyez-vous pas, mon père? s'écria Mme d'Enambuc en se rejetant en ar-

rière et en se couvrant le visage de ses mains... un homme blessé... mort peut-être... On l'apporte ici...

En ce moment Ricio entra tout en désordre.

— Mon père, dit-il, hâtez-vous de venir, monsieur le comte est blessé... D'un moment à l'autre, il peut rendre son âme à Dieu... Venez le confesser.

— Il va mourir ! s'écria Mme d'Enambuc saisie d'horreur ; il va mourir ? Qui donc l'a tué ?

— C'est l'engagé, le prisonnier, celui qui devait être pendu demain, répondit Ricio.

Un peu après, le docteur arriva ; il trouva Mme d'Enambuc agenouillée et priant Dieu.

— Loinvilliers est mort ? s'écria-t-elle.

— Pas encore, madame, répondit le médecin ; il a un coup d'épée dans la poitrine, mais on revient parfois de ces blessures-là.

Chapitre sixième.

VI

En effet, le docteur ne s'était point trompé dans ses prévisions ; le comte guérit de cette blessure qui, au premier aspect, avait semblé mortelle. Aussitôt après son duel avec Maubray, on l'avait, selon son expresse volonté et au risque de le voir expirer pendant le trajet, transporté dans son habitation. Le

lendemain même de l'événement, il envoya sa démission à Mme d'Enambuc, qui l'accepta. Ceci eut un grand retentissement dans la colonie. Des gens qui étaient hostiles à Loinvilliers, qui le haïssaient même pour la hauteur inflexible de son caractère, se rapprochèrent de lui ; les colons lui savaient gré d'avoir défendu leurs droits, et, sans examiner le fond de la question, ils blâmaient hautement Mme d'Enambuc d'avoir sauvé du dernier supplice un engagé qui avait tué son maître en défendant sa propre vie. Une sourde fermentation régnait dans l'île ; tout était à craindre. Pourtant Marie était tranquille. Que lui importaient maintenant la vengeance du comte de Loinvilliers, les complots qui se tramaient peut-être, et les dangers imminents dont elle était environnée ? Maubray était là, elle ne craignait plus rien. Quand elle le voyait si fier, si courageux, si calme, si dévoué, elle retrouvait la sécurité

qu'elle avait eue autrefois, lorsqu'elle vivait puissante et respectée à l'abri de la souveraine autorité du général.

Il était écrit que la destinée de Marie ressemblerait en tout à celle d'une souveraine : libre et maîtresse de sa main, elle ne put s'unir publiquement à l'homme de son choix. Une nuit, le marquis de Maubray la conduisit à la chapelle, où le père du Tertre les attendait. Leur mariage n'eut pas d'autres témoins que le docteur Janson et un gentilhomme de la maison de Mme d'Enambuc. Les mesures étaient si bien prises, que personne n'eut le moindre soupçon, pas même les esclaves qui servaient la petite reine; Palida seule veillait et attendait dans la chambre à coucher de sa maîtresse. La même nuit, d'autres faits s'accomplissaient non moins mystérieusement, et, tandis que le père du Tertre disait la messe de mariage, il y avait une assemblée secrète chez le comte de Loinvil-

liers, qui, toujours souffrant de sa blessure, n'avait pas reparu au fort Saint-Pierre.

Il y avait sous les remparts une petite terrasse qui communiquait avec les appartements intérieurs ; Marie s'y arrêta un moment en sortant de la chapelle. D'une main, elle s'appuyait au bras de Maubray, de l'autre elle retenait le voile de dentelle dont les plis flottaient autour de sa taille. Jamais, même dans la fraîcheur éclatante de sa première beauté, elle n'avait été si ravissante. Sa langueur lui donnait un nouveau charme, et la douce pâleur répandue sur ses traits semblait éclairer leur pureté divine. Elle leva vers Maubray ses yeux pleins de joie et de mélancolie ; une même pensée les occupait ; ils songeaient à un autre temps, déjà bien éloigné, au temps de leurs premières amours.

— Henri, dit-elle, ne vous semble-t-il pas que le passé n'a point existé, que je suis

sortie hier du couvent de l'Annonciation, et que nous venons de nous marier à l'église de Saint-Louis?

— Oh! ma chère âme, répondit-il avec une tendre émotion, il est vrai... J'ai tout oublié... je suis heureux!

—Heureux!...ensemble pour toujours!... murmura-t-elle en appuyant son front à l'épaule de Maubray.

La nuit était sombre, et la brise qui soufflait de l'est apportait de l'intérieur des terres les chauds parfums des girofliers en fleurs. Tout à coup un canéficier, le seul arbre dont la verdure tapissât les murailles du fort, frémit, agité par une légère rafale, et ses longues siliques s'entre-choquèrent avec un bruit sec. Marie frémit.

— Comme le ciel est noir là-bas! comme l'air est lourd! murmura-t-elle; cette nuit ressemble à une autre nuit bien fatale et qui eut un affreux lendemain!...

— Cette nuit est belle, la plus belle de ma vie ! répondit Maubray en serrant contre sa poitrine les mains jointes de Marie; éloigne ces terreurs, ces funestes souvenirs... Soyons heureux enfin...

Le lendemain était un dimanche, et dès le point du jour le père du Tertre s'était rendu à l'église paroissiale du Mouillage, pour confesser les gens qui devaient faire leurs dévotions. Mais, contre son habitude, il retourna au fort avant de dire la grand'-messe. Marie venait de passer dans la salle, où elle avait trouvé le docteur Janson.

— Mon père, est-ce qu'il y a quelque mauvaise nouvelle? s'écria-t-elle en voyant entrer le moine, dont le visage annonçait une certaine agitation.

Il s'arrêta au seuil de la porte, pour s'assurer que personne ne pouvait écouter ; puis il fit signe à Palida de se mettre là en sentinelle.

— Madame ; dit-il en se rapprochant de Marie, un complot va éclater aujourd'hui même, dans deux heures, à l'issue de la messe... La Providence a permis que je fusse averti. On veut se défaire du marquis, on veut le tuer...

— Et qui s'est chargé de cet assassinat ? interrompit Marie en pâlissant.

— Un parent de Baillardet l'insultera au sortir de l'église, où l'on s'attend à le voir paraître à votre suite. On ne lui laissera pas le temps de mettre l'épée à la main, on se jettera sur lui, et vingt bras le frapperont à la fois.

— C'est le comte qui a préparé ce guet-apens, s'écria Marie, c'est lui ! n'est-ce pas, mon père ? Oh ! je le croyais incapable d'une telle lâcheté !...

— Oui, c'est lui, mais il n'est pas seul... Les colons croient se faire ainsi justice de leurs propres mains. Ils ont vu avec une

indignation furieuse ce qui s'est passé... Vous êtes sur un abîme, madame ! tout ce que je prévoyais est près d'arriver.

— Mais Maubray est un homme de tête, un homme de cœur... Il nous défendra, il nous sauvera.

— C'est pour cela qu'on veut d'abord se défaire de lui. D'ailleurs, madame, il ne faut pas vous le dissimuler, le marquis ne peut rien que par son courage personnel, son dévouement. Les circonstances qui ont entouré son arrivée ici empêcheront toujours qu'il ait une influence puissante... Le comte de Loinvilliers le sait bien... il triomphe...

— Mais que faire alors, que faire ? s'écria Marie avec épouvante. Mon père, je ne puis même dire à Maubray le péril où nous sommes ; il le braverait.

— Nous l'empêcherons aisément d'aller ce matin à l'église du Mouillage, dit le docteur, mais on attendra une autre occasion.

— J'entourerai Maubray de ma garde, et d'ailleurs il y a une justice ici, je puis encore faire arrêter et punir ceux qui trament la rébellion et l'assassinat.

— Non, vous ne le pourrez pas, madame! s'écria le moine; il ne faut plus songer à un coup d'autorité; vous perdriez tout peut-être, et même la vie, sans sauver M. de Maubray. On m'a révélé tout le complot... Des gens de votre propre maison y ont trempé... Vous ne pouvez plus vous fier aux capitaines de paroisse; ceux du Prêcheur, du Carbet et du Lamantin étaient cette nuit chez M. de Loinvilliers, et ils ont répondu des autres. Toute cette trame a été conduite avec tant de prudence et de secret, qu'il a fallu une faveur de la Providence pour la découvrir... C'est un des Espagnols qui m'a tout révélé en confession. Pour vous convaincre de l'imminence et de la grandeur du péril, je n'ai qu'un mot à ajouter : c'est

le comte qui est l'âme du complot, il dirige tout; vous le connaissez, et vous savez s'il est homme à différer longtemps et à manquer sa vengeance.

Tandis que le moine parlait, Marie marchait avec agitation, le regard fixe, les mains croisées; de temps en temps elle s'arrêtait devant la fenêtre et regardait la mer.

— Il faut sauver Maubray, dit-elle, et pour le sauver il n'y a qu'un moyen... *le Saint-Malo* met à la voile demain au point du jour.

— Vous voulez partir, madame? vous voulez retourner en France? interrompit le moine.

— Non, non, pas moi, mon père, répondit-elle, mais Maubray... Je lui confierai mon fils; et vous-même, vous l'accompagnerez, chargé d'une mission près du roi. Je resterai ici, j'y resterai seule, sans crain-

dre le comte ni aucun de mes ennemis : mon espoir est que la bonté du roi abrégera cette situation.

— Je ne vous comprends pas, madame, dit le moine avec un profond étonnement.

— Les dépêches que je vous remettrai vous expliqueront tout, répondit-elle avec calme. Maintenant, mon père, retournez à l'église du Mouillage : j'y serai dans une heure.

Quand le père du Tertre fut sorti, Marie se rapprocha du médecin.

— Docteur, dit-elle, je ne veux pas faire mes adieux à Maubray.

En prononçant ces mots, sa fermeté l'abandonna tout à coup, et elle fondit en larmes.

— Non, reprit-elle, non, je ne le reverrai pas, je ne le pourrais sans mourir. D'ailleurs, je ne saurais le tromper ; il devinerait la vérité, il voudrait rester... Non, non, qu'il parte, qu'il parte ! il y va de sa vie !...

Aveugle que j'étais ! j'avais pu croire que Loinvilliers ne se vengerait pas... Oh ! certainement il tuerait Henri... Seule ici, je ne le craindrai plus. N'ai-je pas déjà lutté contre son influence, contre son ambition, contre son amour?... Puis viendra enfin le jour de ma délivrance... Mais à présent, c'est à Maubray qu'il faut songer... Allez le trouver, docteur ; dites-lui de se rendre sans délai à bord du *Saint-Malo,* et d'y attendre une lettre de moi. Dites-lui que je lui ai fait mystère d'un dessein qui m'occupait depuis son arrivée ici, et que je vais le lui faire connaître. Dites-lui que je vais exiger de son amour le plus grand sacrifice ; dites-lui qu'il y va de ma vie, de notre bonheur. Oh ! il me croira, il partira... Je vais envoyer mes ordres au capitaine... Docteur, vous ne quitterez pas Maubray, vous l'empêcherez de revenir à terre. Allez, mon vieil ami, je me fie à vous.

En ce moment, une voix se fit entendre dans le premier salon; la maison de Mme d'Enambuc se réunissait pour la suivre à l'église.

— C'est lui! murmura Marie en fuyant dans sa chambre. Oh! mon Dieu, donnez-moi la force et le courage!

— Je vais vous obéir, madame, dit vivement le docteur; soyez tranquille : j'ai tout compris.

Un peu après, Mme d'Enambuc monta en litière pour se rendre à l'église du Mouillage. Elle tenait son fils sur ses genoux. Toute sa maison la suivait, et la compagnie des gardes précédait sa litière. Cet apparat n'était d'usage qu'aux jours de grande fête et l'on remarqua avec un certain étonnement l'espèce de solennité dont s'était entourée la petite reine. L'église était déjà pleine de monde, son étroite enceinte contenait à peine les privilégiés, les gens de pure race blanche;

les peaux noires, les esclaves, se tenaient dehors, et assistaient de loin aux offices, comme autrefois en Europe les excommuniés. Marie aperçut en entrant le comte de Loinvilliers au milieu d'un groupe nombreux. Il était encore tout malade et affaibli; mais son regard noir et brillant avait toujours la même expression de vivante énergie. Au moment où Marie parut, tous les regards se tournèrent vers elle, et le plus profond silence régna dans la nef. Loinvilliers avait cherché Maubray d'un rapide coup d'œil.

— Par le corps du Christ! murmura-t-il en serrant le bras de Ricio, je ne le vois pas! il n'est pas venu!

Marie traversa la nef d'un pas lent, et vint s'agenouiller avec son fils au prie-Dieu préparé pour elle devant la sainte table. Déjà le père du Tertre avait reçu ses instructions; avant de commencer la messe, il s'arrêta au

pied de l'autel, et se retournant vers l'assemblée, il dit à haute voix :

— Mes frères, joignez-vous d'intention au saint sacrifice que je vais offrir, et demandez à Dieu de répandre ses bénédictions sur ce jeune enfant et sur sa mère. C'est aujourd'hui que madame se sépare de son fils pour l'envoyer en France, où il doit être élevé selon l'expresse volonté de son défunt père, autrefois seigneur de cette île. Prions, mes frères, pour que Dieu garde et protége la veuve et l'héritier du général d'Enambuc !

A ces mots, l'assemblée entière s'émut, et tous les yeux se tournèrent vers Marie avec étonnement : elle s'était levée.

— Oui, dit-elle, mon fils vient vous faire ses adieux, il ne reviendra ici que dans bien des années, quand il sera un homme. Alors, il ne démentira pas le sang dont il sort, il se souviendra des exemples que lui a légués son père ; maintenant je le confie

à des mains sûres : c'est Sa Révérence le père du Tertre et M. le marquis de Maubray qui l'emmènent en France.

A cette déclaration si inattendue, il y eut un mouvement dans le groupe qui environnait Loinvilliers ; tous ces visages sombres et attentifs se tournèrent vers le comte. Il sourit d'un air calme et se mit tranquillement à genoux pour entendre la messe qui commençait. La triste Marie priait et pleurait prosternée devant l'autel ; ses mains froides et tremblantes serraient les mains de son fils, elle lui parlait tout bas comme pour soulager son cœur.

— Ah ! mon cher enfant, disait-elle, je reste seule ici, seule et désolée ! Tu me chercheras demain, tu m'appelleras..., mais celui auquel je te confie t'aimera aussi... Si quelque danger te menace, il te défendra, il te sauvera ; bientôt tu seras avec lui dans ce beau pays que j'ai tant aimé et regretté ; prie

Dieu alors, pauvre enfant innocent ! prie-le pour que ta mère puisse aller te rejoindre !

Quand la messe fut finie, et que Marie sortit tenant son fils par la main, on se pressa autour d'elle, les femmes pleuraient en regardant ce bel enfant qui les saluait en souriant d'un air de petit prince. La nouvelle du départ de Maubray avait tout à coup calmé les esprits, et la petite reine recueillit sur son passage des marques de sympathie qu'on ne lui eût pas accordées quelques heures auparavant.

La malheureuse femme accomplit courageusement son sacrifice ; en rentrant au fort, elle écrivit à Maubray ; sa lettre ne contenait que ces mots : « Il faut nous quitter, Henri ! vous vous résignerez à cet affreux malheur, car il y va de ma sûreté, de ma vie peut-être ; le père du Tertre vous expliquera tout... Au nom du ciel, au nom de notre amour, partez ! c'est votre femme

qui vous en prie à genoux. Je vous confie ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils... Un devoir sacré me retient, je ne puis abandonner pour vous suivre les grands intérêts remis à ma garde. Je dois compte au roi et à l'héritier du général d'Enambuc de ma conduite ici ; mais j'espère, j'attends le moment qui me délivrera de cette responsabilité terrible. Le père du Tertre va porter mes supplications au roi. Henri, j'irai te retrouver ; j'en fais la promesse devant Dieu, je te serai rendue ! »

Le Saint-Malo était mouillé à quelques encablures du rivage, sous les fenêtres du fort ; des embarcations allaient et venaient incessamment pour les préparatifs de ce départ précipité. Maubray était à bord depuis deux heures quand il reçut la lettre de sa femme ; déjà le docteur Janson lui avait fait pressentir son malheur, il était comme un homme hors de sens quand le père du

Tertre arriva. Le moine avait une longue expérience des souffrances humaines, il connaissait l'art de les calmer, et il sut inspirer à Maubray le courage de se soumettre à cette séparation. Marie passa le reste de la journée et toute la nuit assise près de la fenêtre, et les yeux tournés vers le navire qui allait emporter tout ce qui lui était cher au monde. Un peu avant l'aube, le père du Tertre vint avec une suite nombreuse chercher le jeune d'Enambuc. La malheureuse mère tenait son enfant endormi sur ses genoux ; elle l'embrassa silencieusement, et le remit au moine en disant avec cette sombre tranquillité qui est la plus haute expression des douleurs violentes :

— Priez Dieu pour moi, mon père, et dites à Maubray que nous nous reverrons.

Plusieurs heures après, Marie était encore devant la fenêtre, agenouillée, immobile et les yeux fixés sur la mer. Son regard suivait une

voile qui s'effaçait de moment en moment et qui disparut enfin dans la ligne indécise où les eaux bleues se confondaient avec le tranquille azur des cieux. Lorsqu'elle n'aperçut plus rien que l'espace immense et vide, elle étendit les bras en s'écriant, l'âme saisie d'un pressentiment funeste : Les reverrai-je, mon Dieu? Puis elle se releva brusquement et murmura en regardant autour d'elle avec une sorte de terreur : A présent, je suis seule!

Le docteur et Palida étaient près d'elle, ils l'emmenèrent; comme elle traversait la salle d'audience, Loinvilliers entra. En revoyant dans un pareil moment celui dont la fatale influence avait rempli sa vie de trouble et de douleur, Marie ne put réprimer un mouvement d'effroi, ses genoux fléchirent; elle dit d'une voix à peine articulée et avec une morne froideur : Excusez-moi, monsieur, je ne puis avoir l'honneur de vous recevoir aujourd'hui.

— Je venais seulement, madame, pour vous assurer de mon dévouement, répondit-il d'un air grave ; en toute circonstance, je serai prêt à vous en donner des preuves.

Elle ne répondit à ces protestations qu'en inclinant la tête, et sortit lentement. Le comte la suivit du regard.

— Ah ! murmura-t-il avec une profonde expression de joie, elle ne l'aimait donc pas puisqu'il est parti ? C'est son fils qu'elle pleure... Oh ! Marie, Marie ! cet homme serait mort s'il fût resté. Mais non, tu ne l'aimais pas... j'étais fou de le croire.

A dater de ce jour, le comte revint souvent au fort Saint-Pierre ; il n'avait pas cependant repris l'autorité qu'il avait longtemps exercée, et la petite reine ne lui rendit pas sa charge de lieutenant général, qui demeura vacante. Le départ de Maubray avait produit une certaine sensation dans la colonie, et apaisé les ressentiments fu-

rieux dont il avait failli être victime ; mais tout n'était pas fini pourtant, et le comte de Loinvilliers qui, pour perdre Maubray, avait fomenté tous ces complots, était allé plus loin à son insu. Maubray n'était qu'un prétexte pour les gens, depuis longtemps hostiles à la petite reine, qui avaient en vue autre chose que de venger la mort du patron Baillardet. Tout ces mécontents voulaient se soustraire à l'autorité seigneuriale, dont ils dépendaient immédiatement, et faire de la colonie un petit État gouverné par des magistrats élus entre les notables habitants, comme les capitaines de paroisse. Toutes ces menées restèrent longtemps secrètes : le comte de Loinvilliers n'y était point mêlé ; on avait cessé de le craindre, pourtant on se méfiait de lui. Marie n'ignorait pas entièrement ce qui se passait ; mais elle était dans cette espèce de sécurité que donne l'habitude d'une position difficile. Elle se

soutenait avec une admirable grandeur d'âme au milieu des peines amères qui la rongeaient. Tous lui obéissaient encore, nul n'avait manqué au serment de fidélité qu'il avait prêté entre ses mains ; toutefois les mêmes acclamations n'accueillaient plus sa présence, et les pauvres noirs criaient seuls encore sur son passage : Vive la petite reine !

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Le comte de Loinvilliers voyait avec une sombre inquiétude, une sourde impatience, l'espèce de défense que Marie lui opposait. Il y avait dans ses refus une sorte d'inertie contre laquelle les violences du comte se brisaient. Il était loin cependant de perdre toute espérance ; il comptait sur le temps, sur la persévérance de ses soins, et surtout sur l'isolement où était Marie : il ne savait pas quel espoir la faisait vivre. Un matin, c'était au commencement de l'hivernage, dix mois

environ après le départ de Maubray, la petite reine se promenait sur la plage, appuyée au bras du docteur Janson ; Palida portait le vaste parasol bariolé de peintures chinoises et l'éventail de sa maîtresse ; quelques négresses suivaient à distance ; le vieux médecin avait l'air soucieux.

— Pourvu que toute cette canaille paye les rôles sans tuer les collecteurs ! murmura-t-il. Cinquante livres par tête de cette plante nauséabonde qu'on appelle ici *pétun* et tabac à Paris : il n'y a pas de pays au monde où la taille soit moins lourde.

— Je ne suis pas tranquille, dit Marie, depuis ce matin on entend dans les mornes le son des buccins ; ce sont des gens qui s'avertissent d'une habitation à l'autre, comme quand on voyait venir les peaux rouges.

— Ne serait-il pas à propos que le capitaine de la paroisse fût mandé ?... En cas

d'émotion populaire, je crois qu'on peut compter sur lui et sur ses gens.

— Qui sait? dit Marie en secouant la tête; dans un moment d'effervescence, les rebelles entraîneront les gens paisibles. Dieu me garde d'ailleurs de voir les habitants armés les uns contre les autres!

En ce moment, le bruit éloigné des tambours se fit entendre, et bientôt on aperçut le long de la plage, du côté du Carbet, une foule d'hommes qui s'avançaient; la plupart avaient des fusils et des piques, dont le fer aigu reluisait au soleil.

— Ils ont fourbi leurs armes! s'écria le docteur. Toutes ces piques étaient rouillées et attachées au râtelier depuis la guerre des peaux rouges... Madame, ils en veulent peut-être à votre personne; venez, rentrez dans le fort, faites fermer les portes.

— Pourquoi? répondit Marie avec calme. S'ils viennent nous attaquer, qui pourra

nous défendre? La compagnie des gardes, soixante hommes contre cette multitude prête à nous assiéger?... Rentrons au fort; mais la porte restera ouverte, et c'est dans la grande cour que j'attendrai.

Cependant la troupe arrivait au pas de charge; elle fit halte devant le fort. On put reconnaître alors qu'elle était composée d'une foule de colons des quartiers du Prêcheur et du Carbet; la plupart avaient aussi armé leurs engagés. L'exact et véridique auteur de l'*Histoire des Antilles* nous a conservé les noms des meneurs de cette rébellion : c'était un neveu du patron Baillardet et deux riches colons, Vigeon et Sigaliz. Ils amenaient chacun environ deux cents hommes bien armés et fort résolus. A l'approche de cette troupe, M. de la Fontaine-Héron, commandant de la place de Saint-Pierre, avait promptement réuni tout son monde, et la garde de la petite reine était rangée au fond

de la cour. Marie ordonna à M. de la Fontaine-Héron de faire mettre bas les armes à ses gens, puis elle s'avança seule au-devant des révoltés jusque sur la porte de la grande cour; là, elle s'arrêta et dit avec calme :

— Que voulez-vous, messieurs, et par quel motif vous présentez-vous ainsi devant moi?

Une clameur inintelligible s'éleva, il y eut un moment de confusion et de désordre, tous répondaient à la fois; puis Sigaliz s'avança et porta la parole :

— Madame, dit-il, les notables habitants sont réunis en ce moment dans les magasins du Mouillage pour aviser aux intérêts de la colonie; nous venons en leur nom vous sommer de vous rendre à cette assemblée.

— Nulle assemblée ne peut se former si elle n'a été convoquée par moi, répondit Marie avec fermeté; je ne reconnais aucun des actes émanés de ce nouveau pouvoir.

Retirez-vous, et dites à ceux qui vous envoient que je suis prête à les entendre, s'ils veulent venir ici me soumettre leurs réclamations.

— Ce n'est pas entre les murailles du fort, sous les mousquets de la garnison qu'ils pourraient parler librement, s'écria Sigaliz; il faut nous suivre, madame.

A ces mots, il fit un mouvement comme pour mettre la main sur la petite reine. Ce geste fut le signal de l'attaque. Les révoltés tentèrent d'envahir la cour, tandis que les gardes, serrés autour de Marie et la pique en avant, tâchaient de protéger sa rentrée dans les appartements du fort; mais Vigeon et ses hommes s'emparèrent bientôt de la porte. Au milieu de ce tumulte, on entendait une voix qui criait : Sauvez, sauvez madame!... C'était celle de Palida; l'esclave s'était jetée devant sa maîtresse et la couvrait de son corps. Au bout de quelques

minutes, Sigaliz se fit jour jusqu'à la petite reine, et, la saisissant d'un bras vigoureux, il l'emporta tout échevelée et couverte de sang.

— Elle est prisonnière! elle est prisonnière! cria-t-on de tous côtés, et la troupe entière abandonna la place pour suivre Sigaliz, qui emmenait la petite reine aux magasins du Mouillage.

Chapitre septième.

VII

Deux jours plus tard, vers minuit, Marie veillait encore dans la chambre qui lui servait de prison. Elle était assise devant une petite table sur laquelle était ouvert son livre d'heures ; en face d'elle, Palida, debout et le dos appuyé à la muraille, semblait écouter si quelque bruit ne se faisait pas

entendre au dehors; mais tout se taisait, hors le vent qui murmurait au châssis grillé de la fenêtre. Une lampe de terre éclairait à peine cette triste cellule, située sous le toit d'un des magasins du Mouillage, et qu'on avait arrangée à la hâte pour servir de prison à Marie; au milieu de ces vagues ténèbres, ressortait comme une lumineuse apparition la figure blanche et immobile de la petite reine : elle lisait le front baissé, les mains jointes, et par moments elle jetait les yeux sur un papier placé devant elle, à côté d'une écritoire en fer-blanc, semblable à celle que les scribes de profession portaient alors suspendue à la ceinture.

— Maîtresse, dit Palida en relevant la tête, il me semble que j'entends quelque chose en bas, comme des gens qui viennent.

— C'est la sentinelle qui marche devant la porte; va, tout le monde dort ici, répondit Marie.

— Non, non, on a parlé, dit l'esclave en montant sur le banc de bois placé devant la fenêtre et en essayant de voir ce qui se passait dehors ; mais elle n'aperçut qu'une lumière qui brillait non loin de là, au couvent des pères jacobins. Tout était muet et désert aux environs, car alors le quartier du Mouillage n'existait pas encore, et la ville de Saint-Pierre n'était qu'une grosse bourgade bâtie sous le fort. Tout à coup un léger bruit se fit entendre derrière la porte même de la prison et la clef tourna doucement dans la serrure.

— Maîtresse ! s'écria Palida, on ouvre !

Le cœur de Marie battit violemment.

— À cette heure ! murmura-t-elle ; que Dieu ait pitié de nous !... Qui donc vient ici ?

La porte s'entr'ouvrit et se referma doucement, le porte-clefs resta dehors et Loinvilliers entra. Marie s'était levée ; en reconnais-

sant le comte, elle recula jusqu'au fond de la chambre et resta là, tremblante et appuyée des deux mains à l'épaule de Palida. Loinvilliers parcourut la prison du regard ; puis ses yeux s'arrêtèrent sur Marie avec une amère joie. Combien de fois, dans l'égoïsme cruel de son amour, il avait souhaité la voir ainsi seule, abaissée, abandonnée de tout secours humain ! Il crut réduire enfin, sinon le cœur, du moins la fierté de cette femme, dont le salut dépendait en ce moment de lui, et dit en se rapprochant de Marie :

— Je viens à votre secours, madame...

— Vous ! interrompit-elle avec un geste de doute et presque d'effroi.

— Savez-vous ce qui se passe ? reprit-il ; les rebelles sont maîtres du fort et de la ville ; ils ont nommé des magistrats, des officiers nouveaux... ils ont rédigé un acte par lequel vous renoncez à vos droits et à ceux de votre fils...

— Cet acte, le voilà, répondit-elle en montrant le papier placé sur la table.

— Ils l'ont apporté pour vous le faire signer, ils l'ont laissé... Eh bien?

— Eh bien! dussé-je mourir ici, je ne rachèterai pas ainsi ma liberté, ma vie.

— Mais vous pouvez échapper autrement à ces misérables, s'écria Loinvilliers; j'ai gagné vos gardes, mes Espagnols nous attendent au bord de la rivière des Pères. Au point du jour, nous serons en sûreté dans les Mornes, et alors, savez-vous ce que je ferai, Marie? J'enrôlerai tous les flibustiers de ces îles; mon oncle le baron de Poincy m'enverra des troupes de Saint-Christophe. Avec toutes ces forces réunies, j'attaquerai les rebelles, je les traiterai comme j'ai traité les peaux-rouges. Vous serez vengée, Marie! le voulez-vous? Alors il faut vous fier à moi, il faut me suivre.

— Non, répondit-elle, non; car qui sait

quel prix vous mettriez à votre dévouement?

— Le plus haut prix, je l'avoue, s'écria Loinvilliers; j'exigerais une promesse, un serment que vous accompliriez quand vous seriez revenue ici victorieuse et vengée.

— Je n'ai donc plus d'espoir qu'en Dieu, dit-elle en baissant la tête; je ne vous suivrai pas, monsieur.

— Marie, au nom du ciel, par pitié pour vous-même, s'écria Loinvilliers, venez, le temps presse; mais vous me haïssez donc plus que la mort? Ces misérables vous tueront; qui peut vous sauver si ce n'est moi? Quel secours pouvez-vous attendre dans cette île séparée du reste du monde par les abîmes immenses de la mer?

Marie s'était assise; elle détourna la tête et fit signe à Loinvilliers de sortir. Alors il se mit à ses genoux, il lui parla encore longtemps avec des transports d'amour, de fureur, avec menace, avec prière; mais elle

fut inébranlable. Le comte la quitta enfin, irrité, désespéré de ses refus et résolu pourtant à la sauver.

La situation de la petite reine était affreuse; les auteurs de cette rébellion s'étaient trop compromis pour ne pas aller jusqu'aux dernières extrémités, si Marie ne signait l'acte qui les investissait légalement du pouvoir. Mais Loinvilliers les surveillait, et il leur suscita des embarras qui ne leur laissèrent pas le temps d'arriver à leurs fins; il agit sourdement auprès des capitaines de paroisse qui déjà voyaient avec inquiétude les embarras du nouveau gouvernement; il se servit de l'influence toute-puissante du clergé pour ramener les petites gens; il réclama enfin hautement la liberté de Marie. Cependant la petite reine était toujours étroitement gardée. Aucune nouvelle de ce qui se passait au dehors ne lui était transmise, et Loinvilliers lui-même ne put par-

venir une seconde fois jusqu'à elle. Un jour enfin la porte de sa prison s'ouvrit, et elle vit entrer le docteur Janson; le pauvre homme était blême et défait.

— Oh! mon vieil ami, s'écria-t-elle tout en larmes, c'est vous! que vous ont-ils donc fait, grand Dieu!

— Ils m'ont enfermé là-bas dans une chambre noire, répondit-il piteusement, depuis un mois; et vous, madame? Oh! les infâmes, vous traiter ainsi! mais ils ont peur à présent. Sigaliz et les autres se sont enfermés dans le fort; il y a une assemblée au quartier du Prêcheur, le comte de Loinvilliers s'y est rendu; d'un moment à l'autre, les choses peuvent changer de face.

— D'un moment à l'autre il peut arriver un navire de France! s'écria Marie avec un accent indicible de confiance et d'espoir. Docteur, il y a aujourd'hui onze mois que Maubray est parti.

En parlant ainsi, elle était pâle, animée, et ses prunelles brillantes semblaient se dilater. Le médecin lui prit le bras et se mit à compter les pulsations de l'artère avec une attention inquiète. Elle sourit et dit en étendant la main du côté de la mer : Maubray m'attend là-bas, j'irai. Vous m'y conduirez, docteur. En ce moment, un grand tumulte s'éleva du côté du fort; on entendait le roulement des tambours et un bruit confus. Sainte mère de Dieu! on va se battre! s'écria Marie. Il y eut un moment d'angoisse et de cruelle attente : le bruit approchait.

— On vient vous délivrer, madame! s'écria le docteur.

Au même instant les portes s'ouvrirent, et Loinvilliers parut à la tête d'une vingtaine d'hommes.

— Vous êtes libre, madame, dit-il; Baillardet, Vigeon et Sigaliz viennent d'être

arrêtés; les habitants se recommandent à votre miséricorde. La vigie a signalé un navire, un navire de l'État, et les rebelles sont effrayés.

— Un navire qui vient de France ! s'écria Marie en levant les mains au ciel ; mon Dieu, soyez béni !

La petite reine fut ramenée au fort Saint-Pierre comme en triomphe ; ceux qui un mois auparavant la poursuivaient de clameurs furieuses s'attendrissaient maintenant en la voyant s'avancer si pâle, si faible, si souffrante, mais le front éclatant de joie. Le docteur et Palida la soutenaient, car elle n'avait pas voulu monter dans sa litière. Quand elle fut sur la plage, elle s'arrêta les yeux fixés sur le navire dont on distinguait en pleine mer la haute voilure. Oh ! murmura-t-elle avec un élan de confiance et d'espoir, voici ma délivrance !

Loinvilliers marchait, plein d'orgueil et

d'espoir, à côté de la petite reine ; dans l'effusion de sa joie, elle lui avait adressé quelques paroles bienveillantes. Il rentra avec elle au fort, et chacun, en le voyant si radieux, pensa que sa charge de lieutenant général lui était déjà rendue. Avant de suivre Marie dans les appartements, il appela Ricio et lui dit à voix basse : Que mon canot soit prêt sur l'heure. Dès que le navire qu'on signale aura mouillé, j'irai à bord. Il faut que je sois maître ici : elle est à moi maintenant !

Le soir même, le vaisseau de guerre *l'Amphitrite* jeta l'ancre dans la rade de Saint-Pierre. Le père du Tertre et M. de Vauderoque d'Enambuc, frère du défunt général, étaient à bord.

Le lendemain, vers midi, une assemblée solennelle, convoquée par la petite reine, se réunit au fort. Les principaux habitants, le clergé, tous les officiers, tous les employés

du gouverneur remplissaient la salle d'audience. Le comte de Loinvilliers avait repris sa place près du fauteuil où allait venir s'asseoir la petite reine. Pour la première fois de sa vie peut-être, il ne pouvait dissimuler entièrement ce qui se passait au fond de son âme; un sourire involontaire faisait frémir ses lèvres pâles, une secrète joie éclatait sur son front de marbre et dilatait ses sombres prunelles. On ignorait quelle communication la petite reine voulait faire à l'assemblée. Loinvilliers lui-même ne se douta pas un instant de ce qui allait se passer. A midi précis, Marie parut, conduite par son beau-frère, M. de Vauderoque d'Enambuc; le père du Tertre marchait à côté d'elle, tenant dans ses mains un pli auquel pendait le sceau royal. Une acclamation s'éleva de tous côtés; on cria : Vive la petite reine! vive Madame! Marie s'inclina, visiblement émue ; son beau visage si pâle, si

languissant, s'anima d'une légère rougeur, et elle leva la main vers le portrait du général comme pour lui reporter tous ces hommages. Quand les acclamations eurent cessé, Marie prit des mains du père du Tertre le parchemin scellé, et dit d'une voix très-émue, mais haute et distincte : Messieurs, je suis touché jusqu'au fond de l'âme des sentiments que vous me témoignez, et j'en garderai toujours un vif souvenir. Je vous ai réunis pour vous faire mes adieux. Sa Majesté, cédant à mes supplications, a remis en d'autres mains le gouvernement de la colonie. C'est le frère de celui que vous avez tous pleuré et dont la mémoire est restée ici en vénération ; c'est M. de Vauderoque d'Enambuc qui représentera mon fils et commandera au nom du roi de France, voici les lettres patentes. Messieurs, je vous présente votre nouveau gouverneur. En achevant ces mots, elle se tourna vers M. de

Vauderoque, qui se leva et salua l'assemblée. Il y eut un moment d'étonnement et de silence. Personne ne s'attendait à une telle déclaration ; tous les regards se tournèrent vers Loinvilliers, qu'un moment auparavant chacun désignait comme le futur époux de la petite reine. Il était debout, immobile et calme en apparence ; mais il avait la main sur son poignard, car sa première pensée fut de tuer Marie sur l'heure ; puis il calcula rapidement qu'il avait quelques jours devant lui et qu'il pouvait encore devenir le maître de cette femme, dont la possession était depuis si longtemps l'unique but de sa vie. Il dissimula sa rage, sa fureur, toutes les passions qui bouleversaient son âme, et il entendit d'un visage tranquille la longue harangue que M. de Vauderoque fit à l'assemblée. Quand tout le monde se fut retiré, il se rapprocha de la petite reine, et lui dit, le regard ardent, les lèvres pâles et serrées :

Vous partez ! vous voulez aller retrouver cet homme ! mais, sur mon âme, sur mon salut, il ne vous reverra jamais !

L'Amphitrite devait faire voile pour Saint-Domingue après quelques jours de relâche à la Martinique, et l'époque de son retour en France était encore éloignée. Marie ne voulut point l'attendre ; elle se décida à partir sur un navire de Bordeaux qui venait de compléter sa cargaison à la Basse-Terre de la Guadeloupe. On essaya vainement de la dissuader d'entreprendre une si pénible et si longue traversée sur un vaisseau marchand mal construit et mauvais voilier ; elle n'écouta que l'ardente impatience qui depuis si longtemps la consumait.

Quelques jours plus tard, une foule d'habitants se pressaient le long de la plage. Ils étaient venus de tous les quartiers de l'île en apprenant l'arrivée du nouveau gouverneur et le départ de la petite reine. Les re-

grets et l'attendrissement étaient universels; en ce moment on ne se souvenait que de la bonté, de la justice, des nobles qualités de Marie; ceux-là mêmes que l'idée d'être gouvernés par une femme avait le plus révoltés, la pleuraient maintenant. Tous les canots de la rade étaient en mouvement autour de *l'Amphitrite*, qui allait transporter la petite reine et sa suite à la Guadeloupe, où elle devait s'embarquer sur *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Les noirs chantaient sur un air monotone et plaintif des paroles improvisées; tous aimaient cette jeune femme, dont ils n'avaient jamais aperçu que de loin le doux visage; ils la pleuraient, car ils savaient qu'elle avait souvent jeté sur leurs misères un regard de compassion, et qu'elle les protégeait contre l'oppression des blancs. La petite reine entendit la messe dans la chapelle où une année auparavant elle avait à pareil jour épousé secrètement le marquis

de Maubray ; son âme était pleine de joie et d'espoir ; il lui semblait que cet anniversaire devait lui porter bonheur. Après avoir fait ses dévotions, elle descendit vers la plage, accompagnée de tous les gens de sa maison qui la suivaient en France. Une longue acclamation s'éleva à son aspect ; la foule éplorée se pressa sur son passage avec mille bénédictions et mille vœux. Marie, tout à la fois triste et radieuse, mit une main sur son cœur et salua cette multitude inconstante qui, un mois auparavant, l'avait vue traînée en prison, et ne s'était point levée pour la délivrer. Elle était d'une extrême pâleur, et elle se soutenait à peine. Le gouverneur lui donnait la main ; mais elle était si faible, qu'il lui fallait aussi s'appuyer au bras du docteur Janson. Lorsqu'elle fut entrée dans le canot qui devait la transporter à bord, elle se retourna et fit encore un signe de la main. Alors les san-

glots éclatèrent ; la foule tendit les bras vers elle en criant :

— Vive ! vive la petite reine !

— Adieu, adieu, dit-elle en jetant un long regard sur cette terre où elle avait régné, où elle avait tant souffert ; adieu ! la France ne me fera jamais oublier cet autre côté du monde.

Le comte de Loinvilliers n'était pas venu faire ses adieux à la petite reine ; seul et caché derrière les remparts, il la vit s'embarquer et quitter pour toujours la Martinique. Quand le canot eut abordé *l'Amphitrite*, quand Marie eut quitté le pont, après avoir une dernière fois salué la foule immobile sur le rivage, Loinvilliers appela Ricio.

— Allons ! tout est-il prêt ? s'écria-t-il. Moi aussi, je pars ! Oh ! Juan de Mata, terrible écumeur de mer, quelle proie ! Allons, allons retrouver aux Saintes mes amis les

forbans ! Ce sont eux qui me rendront la petite reine !

Il y a dans l'Océan qui sépare les deux mondes des chemins invisibles que le navigateur sait reconnaître et suivre ; il y a comme des jalons jetés au milieu des eaux, devant lesquels passent les navires qui sillonnent la vaste mer. Juan de Mata, capitaine du *Santiago*, savait bien dans quelles latitudes il fallait attendre *le Saint-Nicolas* de Bordeaux, et, un mois environ après le départ de Marie, le forban croisait par le travers des Bermudes. *Le Santiago* était une légère goëlette armée de canons, et montée par un équipage recruté dans les quatre parties du monde, mais dans lequel les Espagnols étaient en majorité. Pendant quinze jours de croisière, il avait reconnu deux ou

trois navires que le capitaine Juan de Mata eût volontiers abordés ; mais Loinvilliers le força d'attendre.

Le temps était calme, des brises molles et changeantes ridaient à peine l'immense étendue au milieu de laquelle la goëlette ressemblait à un point blanc sur un velours bleuâtre. Loinvilliers ne quittait guère le pont ; adossé aux bastingages, promenant ses yeux sur l'horizon, il regardait si aucune voile n'apparaissait sur l'azur indécis du ciel ; il attendait avec une sombre et cruelle impatience qu'un vent favorable lui amenât sa proie. Enfin la vigie cria : Navire ! et l'on aperçut bientôt distinctement un vaisseau, qu'à sa lourde voilure, à sa marche, on reconnut pour *le Saint-Nicolas* de Bordeaux. Alors la joie de l'équipage se manifesta par des cris et d'effroyables malédictions ; on se prépara au combat comme à une fête, car on ne prévoyait nulle résis-

tance. Le comte de Loinvilliers prit Juan de Mata à part.

— Nos conventions tiennent, lui dit-il : à vous et à vos hommes la cargaison tout entière, à moi Mme d'Enambuc. Vous me transporterez avec elle dans quelque port de l'Amérique du Sud. Ce sont bien nos conventions, Juan de Mata ?

— Ce sont nos conventions, et, sur mon salut, je les accomplirai, répondit le forban la main sur la poitrine.

— Oh ! maintenant elle est à moi ! s'écria Loinvilliers ; ni le ciel ni l'enfer ne sauraient me l'arracher !

Cependant *le Saint-Nicolas* avait reconnu de son côté ce navire, qui commençait à lui donner la chasse, et il essaya de fuir ; mais la goëlette, d'une marche infiniment supérieure, lui eut bientôt fait connaître l'inutilité de sa manœuvre. La faible brise qui soufflait de l'est était tombée ; le lourd navire

marchand resta immobile et comme enchaîné par une puissance invisible sur cette mer endormie, tandis que la goëlette avançait sur lui, grâce à sa voilure, qui lui permettait de profiter du moindre souffle de vent. Quand elle fut à une portée de pistolet du *Saint-Nicolas,* les forbans se dressèrent sur les lisses avec des cris sauvages, et se préparèrent à jeter les grapins dans les haubans.

— A l'abordage ! à l'abordage ! cria Juan de Mata.

La goëlette accosta *le Saint-Nicolas,* et les forbans envahirent le pont, le poignard aux dents, la hache dans une main et le pistolet dans l'autre. Il y eut un moment de confusion, mais on ne se battit point, le vaisseau marchand étant entièrement désarmé. Tandis que les forbans se rendaient maîtres du capitaine et de l'équipage, Loinvilliers descendit dans l'entre-pont. En entrant dans la

chambre, la première personne qu'il trouva devant lui fut le docteur Janson.

— Monsieur, lui cria-t-il, toute résistance serait inutile; nous sommes maîtres du navire. Où est Mme d'Enambuc?

Le médecin ouvrit la porte d'une des cabines, et répondit simplement : La voilà!

Les sabords ouverts éclairaient en plein cet étroit espace; Palida était assise par terre dans un coin, la tête dans ses mains. Au milieu de la cabine, il y avait une caisse étroite et recouverte d'un drap noir.

— Morte!... s'écria Loinvilliers en s'arrêtant comme foudroyé. Elle est morte!...

— Je n'ai pu la sauver; elle avait trop souffert! répondit le médecin.

— Monsieur, interrompit Loinvilliers avec égarement, ôtez ce drap! découvrez ce cercueil! je veux la voir!

— C'est une profanation, s'écria le médecin en reculant avec épouvante; monsieur,

au nom du ciel, laissez en paix ces restes sacrés!

— Je veux la voir! répéta Loinvilliers avec un geste de menace.

Le médecin releva le drap d'une main mal assurée et découvrit le cercueil. Son art avait conservé ces tristes dépouilles; elle était là comme endormie, la tête ensevelie dans ses longs cheveux, les mains jointes sur le crucifix. Le comte de Loinvilliers s'agenouilla; deux larmes, les premières qu'il eût versées de sa vie, roulèrent le long de ses joues, et il s'écria, dans un affreux désespoir : Marie! Marie! morte pour l'éternité!

— Elle vous a pardonné à ses derniers moments, dit le médecin; elle a prié pour vous, pour vous dont le funeste amour a rempli sa vie d'amertume et de malheur. Maintenant, du moins, laissez-moi accomplir ses dernières volontés; souffrez que je

ramène en France ses tristes restes pour les rendre à son mari, le marquis de Maubray.

— Son mari ! s'écria le comte en se dressant avec une sombre fureur ; elle était sa femme !

— Elle l'avait épousé secrètement à la Martinique.

Loinvilliers l'interrompit et lui imposa silence d'un geste violent ; puis, redevenant calme en apparence et maître de lui-même, il appela Juan de Mata. Le forban pâlit et s'arrêta épouvanté en apercevant cette femme morte, dans ce cercueil ouvert près duquel Palida et le médecin venaient de s'agenouiller.

— Est-ce là Mme d'Enambuc ? dit-il en faisant un signe de croix ; par le Dieu vivant ! ce n'est pas ainsi que vous vous attendiez à la retrouver, seigneur comte ! Maintenant qu'allez-vous faire ?

— Ses funérailles, répondit Loinvilliers.

Un quart d'heure après, tout l'équipage du *Saint-Nicolas* et tous les forbans étaient réunis, la tête nue, sur le pont ; l'aumônier, son missel à la main, disait les prières pour les morts devant le cercueil auquel on avait attaché deux boulets ; le comte, agenouillé contre les bastingages, murmurait le *De profundis* d'une voix creuse et brisée. Après l'absoute, deux hommes soulevèrent le cercueil et le lancèrent par-dessus le bord. Les profondes eaux jaillirent avec un bruit sourd et se ridèrent au loin ; puis le gouffre se referma, tout fut fini ; la petite reine était à jamais cachée au fond des abîmes de la mer. Alors le comte se releva et dit entre ses dents :

— Il ne la reverra ni vivante ni morte!

FIN.

GEORGES.

GEORGES,

PAR

H. Arnaud
Henriette Étiennette Fanny Cima.
(MADAME CHARLES REYBAUD).

Bruxelles.
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMP.

1839

S.S.C.

LENOX LIBRARY
NEW YORK

GEORGES.

I—LE CHATEAU DE ROQUEVILLE.

A l'entrée de cette magnifique vallée de Bray, la gloire de la Basse-Normandie, un quart de lieue plus loin que le pâté de maisons noires, tristes et délabrées qu'on appelle Neufchâtel, il y a, au bord de la route, un bouquet de bois, sous lequel les mendians, les marchands colporteurs, les artistes, et généralement tous ceux qui voyagent pédestrement, s'arrêtent volontiers. Une ombre épaisse couvre le bord gazonné du chemin. Un vent frais murmure dans les branches robustes des chênes contemporains peut-être de Ro-

bert-Guiscard, et de ce point élevé, on a la vue d'un immense horizon. Tout dans ces campagnes respire la paix et l'abondance ; ce n'est pas la nature chaude et poétique du Midi, les pics bleuâtres, noyés dans des flots de lumière, c'est un tranquille paysage où domine le vert foncé des bois et des prairies, et que coupent çà et là de sveltes clochers. Une population nombreuse laboure ce sol fertile ; les villages sont comme autant de ruches peuplées de ces paysans normands, riches, intéressés, pleins de ruse, dont l'humeur processive est passée en proverbe, de ces propriétaires avides qui cultivent laborieusement leurs champs, et amassent avec une parcimonie sordide, non pas pour établir leurs garçons et doter leurs filles, mais pour soutenir au besoin quelque procès ruineux à propos d'un mur mitoyen ou d'un terrain en friche. En redescendant la côte, et sur le chemin d'Albeville, une ligne de verdure plus sombre attire les regards ; elle est formée par une immense avenue de chênes blancs et d'ormeaux, au fond de laquelle s'élève une masse blanche, carrée, imposante par son étendue ; c'est le château de l'ancienne famille de Roqueville. Une large grille, une de ces grilles du temps de Louis XV, dont la riche ornementation dissimule l'allure massive, ferme l'avenue dont le couvert impénétrable forme une ligne droite et profonde, au bout de laquelle on aperçoit la grande porte du château. Un sable fin et uni couvre la chaussée et assourdit le bruit des voitures, du galop des chevaux, et même des pas des promeneurs. Ce silence, cette demi-obscu-

rité, cette étendue, le sauvage parfum des bois, le calme profond de ces lieux, inspirent une rêveuse admiration et s'harmonisent bien avec l'aspect majestueux, grandiose et sévère du château.

Quand on arrive au perron, on voit se déployer comme des ailes immenses deux autres allées qui aboutissent à angle droit à l'avenue; et dans le vaste carré qu'elles forment, se déroulent ces grasses prairies, plantées de pommiers, dont l'éternelle fraîcheur donne une couleur si riante aux paysages de la Normandie. En face de cet ensemble majestueux, on se rappelle volontiers les souvenirs d'un autre temps, on se figure l'ancienne splendeur des Roqueville; la chasse revenant par ces magnifiques avenues, les piqueurs en habits rouges, en chapeaux bordés, sonnant de leurs immenses trompes ornées de galons verts, les chiens haletans, rentrant accouplés, et donnant de la voix une dernière fois; puis le large carosse, au fond duquel il y avait une figure de grand seigneur, fière, nonchalante, épanouie, et, à côté, une tête de femme, mignarde, fraîche encore sous son fard, et ombragée de légers panaches. Mais deux révolutions ont passé sur ces souvenirs de cinquante ans, les arbres étendent toujours leurs branches vigoureuses sur la grande avenue, l'herbe de la pelouse a repoussé chaque année verte et fleurie; mais les bois se taisent et les échos sont sourds. Depuis longtemps, la fortune des Roqueville ne servait plus, comme autrefois, à des dépenses de luxe et de fastueuse représentation; cette fortune, que la première révolution réduisit à rien, avait été relevée par l'hé-

ritage d'une branche collatérale, et le vieux marquis de Roqueville vivait doucement depuis longues années, sur son ancien fief, qu'il avait racheté.

Le château, rebâti entièrement sous le règne de Louis XV, ne conservait rien de son architecture gothique; on avait fait disparaître des restes de fortifications inutiles autour d'un édifice dominé de tous côtés, et destiné à n'être jamais qu'une maison de plaisance. Les anciens fossés, comblés et mis de niveau avec la pelouse, avaient formé le plus magnifique jardin fruitier, et le long de ses rians espaliers trois générations des Roqueville étaient venues tour à tour causer de guerre, de politique, d'amour et de chasse. C'était leur promenade favorite de père en fils : aussi l'appelait-on le préau de M. le marquis.

En l'année 18...., vers la fin de septembre, il n'y avait que la famille au château de Roqueville; les visiteurs qu'y attirait ordinairement l'ouverture de la chasse étaient déjà partis. La saison avait été pluvieuse; ces premiers jours d'automne, souvent plus beaux que des jours de printemps, se levaient ternes et glacés; depuis une semaine le ciel semblait distiller une pluie fine et continuelle; le soleil ne se montrait plus sur l'horizon d'un gris pâle, et les feuillages jaunis commençaient à joncher la terre.

Une de ces tristes journées s'achevait comme elle avait commencé; le vent s'engouffrait bruyamment dans les hautes cheminées et faisait crier les girouettes du château. Pas une étoile au ciel, mais parfois un rayon de lune qui perçait à travers les nuages déchirés, et jetait une lueur blafarde plus lugubre que

les ténèbres. Bien que l'heure ne fût pas avancée, il n'y avait pas plus de bruit et de mouvement dans le château que si minuit eût sonné depuis long-temps. Le vestibule, l'escalier, les vastes antichambres, étaient déserts, et il y régnait un si profond silence, qu'on aurait pu croire que ces lieux étaient inhabités. Il n'y avait personne non plus dans le salon qu'une seule lampe éclairait à peine. Ce silence, cette demi-obscurité, une ombre passant par intervalle derrière les fenêtres qui donnaient sur le préau de M. le marquis, tout annonçait que les Roqueville passaient en famille cette triste soirée.

En effet, dans la chambre à coucher, vaste, élevée, meublée avec ce bon luxe provincial qui ne sacrifie guère à la mode, trois personnes étaient réunies devant la cheminée, où d'énormes bûches de charme jetaient leur clarté vive et brillante. Deux candelabres, chargés de bougies, projetaient une vive lumière sur ce groupe silencieux. A gauche de la cheminée, le corps ployé dans l'attitude d'un inquiet repos, un vieillard regardait souvent la pendule en rocaille de la cheminée, puis laissait tomber son front sur sa main ridée. C'était le marquis de Roqueville. Sa belle chevelure argentée, sa taille encore droite et ferme, la vivacité juvénile de ses yeux bleus, annonçaient une de ces robustes organisations qui résistent à l'action du temps, et ne prennent à la vieillesse que des cheveux blancs et quelques rides. Il y avait en lui quelque chose de fort et de vénérable qui commandait le respect; pourtant son entourage avait pour lui encore bien plus d'affection que de crainte; car

dans tous les actes de sa vie, dans tous ses rapports de père de famille et de maître, il avait toujours agi avec une bonté pleine de justice; sa belle et noble physionomie exprimait bien l'état d'une ame reposée dans de calmes habitudes de bonheur; on comprenait tout d'abord que cette longue vie avait été douce, honorée, exempte de fautes et de revers.

Ce soir-là, cependant, malgré ses efforts pour dissimuler une triste préoccupation, le marquis de Roqueville n'avait pas sa physionomie ordinaire; son regard, son sourire même, exprimaient une impatiente et sombre inquiétude, que ceux qui l'entouraient avaient devinée et n'osaient interroger.

Le jeune homme assis devant lui, presque à ses pieds, avait une de ces nobles figures dont la régularité rappelle les beaux types antiques. Cette beauté trop pure, trop féminine peut-être, était tempérée par un teint sans éclat, brun et mat comme celui d'un contrebandier espagnol. Sa taille svelte avait la grâce souple et vigoureuse que donne une vie active, et tout l'ensemble de sa personne frappait par cet air de distinction qu'on remarquait chez son père, le marquis de Roqueville.

La personne assise à l'autre coin de la cheminée, était une femme d'une figure un peu pâle, pleine de finesse et d'expression, mais dont la beauté avait perdu cette fleur de jeunesse, cette suave fraîcheur qui passe avant trente ans. Ses grands yeux d'un bleu sombre, avaient des regards languissans, pleins de calme et de mélancolie. On devinait tout d'abord que cette femme avait souffert, mais que les orages qui

avaient bouleversé son existence, étaient depuis long-temps appaisés. En ce moment, elle travaillait en silence à sa tapisserie, comme si elle eût craint de jeter une parole à travers la préoccupation du marquis de Roqueville, et si parfois elle levait la vue, c'était sur Georges qui, plus calme, était occupé d'un magnifique pointer anglais dont une des pattes de devant, blessée, reposait sur ses genoux.

— Tu souffres, mon pauvre Lara! dit-il, en passant la main sur la tête intelligente du chien, qui lui répondit par une plainte et une caresse. Thérèse, voulez-vous me donner un morceau de toile? je vais essayer de mettre un appareil sur la blessure de ce pauvre animal.

Elle se leva en silence, et alla chercher elle-même ce qu'il lui demandait.

— Mon père, reprit Georges, je voudrais bien que le temps se mit au beau, et que vous pussiez chasser demain! Vous avez besoin de sortir un peu; ce repos forcé ne vous vaut rien; demain, Lara sera en état de vous suivre; n'est-ce pas, mon bon chien? Tenez, mon père, cette blessure ne sera plus rien demain.

— Oui, mon enfant, répondit machinalement le marquis; dans huit jours il n'y paraîtra plus.

En disant ces mots, il se leva et alla vers la fenêtre qu'il ouvrit; au même instant le vent poussa brusquement les volets, une large ondée tomba sur le tapis; les cadres suspendus autour de la chambre vacillèrent, et les lourds rideaux de soie s'agitèrent avec un sourd frolement.

— Quel temps! murmura le marquis en refermant la fenêtre; mon Dieu, quel mauvais temps! qui sait s'il viendra!

— Mon père, dit doucement Georges, en ramenant le marquis à sa place, voulez-vous que je demande la table de jeu? nous ferons une partie; cela vous distraira.

— Non, mon ami, répondit-il en retenant la main de son fils, non, pas ce soir.

Puis, après un silence, il ajouta : J'attends quelqu'un ce soir; M. Thevenet.

— Ce malheureux procès vous préoccupe, mon père, dit Georges en s'asseyant près du marquis et en arrêtant sur lui un regard attristé; mon Dieu! mais nous le gagnerons!

— Peut-être! murmura sourdement le vieillard.

— Mon père, vous n'aviez pas ces soucis, ces craintes, il y a quelques jours.

— Mon enfant, c'est que le moment approche où nous allons être jugés! répondit le marquis d'une voix étouffée et en mettant ses mains sur son visage; comment veux-tu que je ne tremble pas, Georges, quand je vois livrés au jugement des hommes les intérêts les plus chers que j'aie en ce monde, la fortune, l'avenir de mon fils? Il ne te resterait rien, rien, Georges, si nous perdions!

— Et c'est à moi seul que vous pensez, mon père! s'écria le jeune homme en baisant la main du marquis; mais je suis jeune, je peux travailler; je supporterai aisément ce revers de fortune, je me plierai à d'autres habitudes; mais vous, mon père!... Oh!

c'est pour vous, pour vous seul que les résultats de ce cruel procès me donnent du souci ! mais il est impossible que nous le perdions; nous avons pour nous l'équité, notre bon droit.

— Oui, mais la loi ! la loi est peut-être contre nous, répondit le marquis, incapable de dissimuler plus long-temps ses anxiétés et ses angoisses; je n'ai pas voulu t'inquiéter d'avance de tout ceci, mon fils; mais j'ai de grands soucis...

— Oh ! mon père, et vous me montriez tant d'espoir !

— Oui, j'ai gardé pour moi seul ces affreuses inquiétudes qui m'ont usé en quelques mois plus que soixante-dix ans d'une vie heureuse. Je ne me méfiais pas de ta raison, de tes lumières, mon fils; mais je voulais te donner le plus tard possible ta part dans mes peines. Je les ai cachées même à Thérèse...

— Oh ! murmura-t-elle en baissant la tête sur son ouvrage pour cacher ses larmes, il y a long-temps que je les ai devinées !

— Georges, tu sauras ce soir toutes les chances que nous courons dans ce malheureux procès, reprit le marquis; M. Thevenet t'expliquera tout. Pour des gens probes comme nous, il est difficile de comprendre les subtilités, les détours par lesquels la chicane et la mauvaise foi peuvent torturer le sens de la loi, et forcer la justice à commettre une iniquité.

En ce moment, la pendule sonna neuf coups, et l'horloge du château répéta sur un timbre différent cette heure qui clot presque la soirée en province, et ne la commence pas encore à Paris.

— Il est tard, dit Georges, pourtant M. Thevenet peut encore venir.

— Jouons! dit tout-à-coup le marquis, cela me distraira de cette attente.

Comme il disait ces mots, une voiture roula sourdement sur le sable mouillé de la terrasse et s'arrêta au perron.

— C'est lui! s'écria le marquis; qui sait quelles nouvelles il nous apporte! il me semble toujours que quelque nouvel incident va faire changer de face au procès!... Ah! quelle vie que celle d'un malheureux plaideur!

Le notaire entra, salua tout le monde avec une familiarité respectueuse, et dit en s'asseyant près du feu : Vous pensiez bien, M. le marquis, que je viendrais, quand même il pleuvrait des hallebardes? je vous l'avais promis.

M. Thevenet était un homme d'environ cinquante ans. Il avait, comme presque tous les gens de sa profession, un esprit exact, calme, pénétrant et fertile en ressources. Sa réputation de probité était si bien établie, que les paysans normands lui auraient confié leur fortune sans reçu : c'est tout dire. Depuis ses débuts dans le notariat, il faisait les affaires du marquis de Roqueville. Celui-ci, toutes les fois qu'une proposition de vente ou d'achat lui était adressée, disait simplement à son notaire : Croyez-vous qu'il conviendrait de faire telle chose? A quoi M. Thevenet répondait : Je prendrai des informations, puis nous verrons; et tout était dit, le marquis ne s'en occupait plus; il avait raison, car M. Thevenet connaissait

bien le pays et les hommes, deux précieuses qualités pour un notaire, et surtout un notaire qui exerce en Normandie.

— Eh bien! Thevenet, dit le marquis avec une triste anxiété, où en sommes-nous?

— J'arrive de Rouen à l'instant même, répondit le notaire; depuis deux jours je n'ai pas quitté M. Gribet, votre avoué; nous avons vu les juges, le président, le procureur-général...

— Eh bien! achevez, Thevenet, dit le marquis en s'efforçant d'être calme.

— Eh bien! M. le marquis, le succès est douteux, très-douteux... et je crois, moi, que nous perdrons...

L'honnête notaire prononça ces paroles d'une voix plus basse. On sentait combien il lui en coûtait de déclarer de si douloureuses vérités à son client.

A cette terrible déclaration, le marquis passa une main sur son visage, comme pour dissimuler la pâleur qui lui montait au front. Thérèse et son fils vinrent près de lui, et dirent ensemble : Mon père! mon bon oncle! du courage, tout n'est pas encore désespéré!

Le notaire laissa passer ce premier mouvement d'inquiétude et d'abattement, puis il reprit : J'ai vu aussi les messieurs de Roqueville-Bearn.

— Ah! dit le marquis d'une voix amère, ils ont le cœur plein d'espoir, eux! ils marchent le front haut.

— Au contraire, ils ont peur, répondit M. Thevenet avec un demi-sourire; maître Gribet et moi nous les

avons tenus en conférence pendant trois heures. — Il entend bien les affaires, ce Gribet! dit le notaire, comme se parlant à lui-même, tandis que les trois personnes réunies autour de lui le regardaient dans une attente pleine d'anxiété. — Oui, reprit-il, les messieurs de Roqueville-Bearn ont peur; et la preuve, c'est qu'ils songent à un arrangement.

— Un arrangement! interrompit le marquis, en est-il de possible entre nous? Non, Thevenet, non.

— Celui qu'on vous propose, M. le marquis, ne va pas à moins qu'à vous laisser toute votre fortune.

— Que voulez-vous dire, Thevenet? interrompit le marquis avec un profond étonnement. Par quel moyen?

— Ceci regarde surtout M. le comte, dit gravement le notaire en se tournant vers Georges; et avant de m'expliquer, je dois lui remettre d'abord sous les yeux toutes les circonstances de ce désastreux procès. Madame la comtesse de la Salle, arrière-cousine de M. le marquis de Roqueville, est morte le 8 juillet 18...., laissant une succession évaluée à plus d'un million. M. le marquis était son héritier de droit, et il entra en possession sans contestation ni obstacle. On s'y attendait; il était le plus proche parent de madame de la Salle. Il y avait peut-être une autre raison aussi concluante; il l'avait soignée et supportée pendant dix ans! Celle-là n'a pas grande valeur aux yeux de la loi, mais elle compte dans l'opinion publique.

M. le marquis succéda donc. Il y a vingt-six ans de

cela ; vous étiez à peine né, Monsieur le comte. Les Roqueville-Bearn, vos cousins issus de germains, crièrent bien un peu ; non pas qu'alors comme aujourd'hui ils prétendissent à la totalité de la succession, mais ils avaient espéré un legs. Leurs affaires etaient fort embrouillées, elles l'ont toujours été, et ils comptaient tellement sur un legs de la défunte, qu'ils en avaient déjà fait emploi par anticipation ; ils avaient emprunté sur la succession de madame de la Salle. Quand ils se virent déçus dans leur espoir ils prétendirent qu'il devait y avoir un testament, qu'une si bonne parente ne pouvait avoir oublié leurs soins, leurs attentions. En effet, ils lui écrivaient au jour de l'an, et l'avaient une fois invitée à passer quelque temps chez eux, ce qu'elle n'avait pas accepté. On chercha, on ne trouva rien ; personne ne s'attendait à trouver quelque chose, pas même M. Roqueville-Bearn, j'en suis sûr. M. le marquis entra donc en jouissance de cette fortune, qui, depuis vingt-cinq ans, n'a pas dépéri entre ses mains. Nous avons acheté, vendu à propos, fait de bonnes affaires. Les Roqueville-Bearn n'en pouvaient pas dire autant ; ils vendaient bien, eux aussi, mais ils n'achetaient jamais. M. de Roqueville-Bearn père jouait, M. son fils jouait ; je crois, Dieu me pardonne, que madame de Roqueville-Bearn jouait aussi ; ils chassaient, buvaient, fumaient, que sais-je? Enfin, ils menaient une vie qui ne pouvait pas durer. Ils vécurent long-temps ainsi, mangeant les récoltes en herbe, puis les terres, puis tout ce dont il y avait moyen de faire argent. Après, ils vécurent sur le crédit que leur avaient laissé

leur fortune passée et le nom de Roqueville. Enfin, il ne leur resta plus rien sous le soleil qu'un château en ruines dont la vente doit avoir à peine couvert les frais d'expropriation, et des chiens de chasse qui mouraient de faim. Alors, ils écrivirent à M. votre père.

— J'ai vu la lettre, dit Georges avec un froid mépris.

— Eh bien! ils demandaient l'aumône, oui l'aumône; car comment auraient-ils jamais pu rendre l'argent qu'ils empruntaient? La lettre était fort humble; ils réclamaient les secours d'un bon parent qu'ils avaient toujours aimé, estimé, etc., etc. M. le marquis se laissa toucher. Nous répondîmes, c'est-à-dire M. le marquis répondit qu'il était très-sensible à leur situation; qu'il voulait bien venir à leur secours, non pas en leur donnant de l'argent, mais en leur offrant un asile convenable. L'asile venait à point : on vendait le château de lendemain du jour où ils reçurent cette lettre. M. le marquis leur abandonna la maison que madame de la Salle avait à Neufchâtel, celle où elle vivait avant de venir s'établir chez monsieur votre père, et où elle n'était retournée que pour deux ou trois jours, en de rares occasions. Le mobilier était fort convenable; c'est moi qui l'ai fait mettre en ordre pour recevoir les Roqueville-Bearn; ils eurent du moins un abri. Je disputai à leurs créanciers et aux gens d'affaires quelques petites sommes que je leur remis peu à peu. Ils s'arrangèrent le mieux possible, firent leurs remercimens, et restèrent tranquilles un mois.

Au bout de ce temps, une nouvelle inouie se répandit tout-à-coup. On annonça que les Roqueville-Bearn allaient redevenir riches, qu'ils paieraient leurs dettes et feraient plus grande figure que jamais. Leurs créanciers se réjouissaient. Pourtant tous ces bruits étaient vagues encore, et l'on ne disait pas comment les Roqueville-Bearn avaient refait leur fortune. Je crus, pour ma part, qu'ils s'imaginaient avoir trouvé le moyen de faire sauter la banque en jouant à la roulette. Malheureusement ce n'était pas cela. Le 15 mai dernier, M. de Roqueville-Bearn nous fit signifier copie d'un testament daté du 24 mars 18..., et signé Marie-Victoire-Louise de la Salle, veuve de Henri-Joseph comte de la Salle, lequel testament instituait les Roqueville-Bearn héritiers et légataires universels pour tous les biens, meubles et immeubles, composant la succession d'icelle. Leurs conclusions tendaient à ce que M. le marquis fût tenu de restituer ce qu'il détenait illégitimement, avec les revenus, rentes et arrérages de rentes perçus par lui depuis qu'il avait été mis en possession de ladite succession. Ce testament, disaient-ils, avait été trouvé par eux au fond d'un chiffonnier, dans la chambre même qu'occupait madame de la Salle.

Nous demandâmes à voir l'original de ce prétendu testament; je dois le dire, il était parfaitement en règle; mais je n'en suis pas moins convaincu qu'il a été fabriqué par les Roqueville-Bearn. Le procès s'engagea, l'affaire fut jugée en première instance le 16 juillet dernier, et nous perdîmes. M. le marquis en a appelé; la cause vient devant la cour royale de

Rouen dans dix jours, et si nous sommes condamnés, il faudra tout restituer. Voilà notre position, M. le comte.

— Celle des Roqueville-Bearn est meilleure, dit Georges attéré, et je ne conçois pas quelles propositions...

— Ils ont peur, vous dis-je, M. le comte, et c'est la meilleure preuve peut-être de leur mauvaise foi et de la fraude qui est près de vous ruiner entièrement. Ils savent que l'opinion publique est contre eux, et, bien qu'ils n'aient pas grand souci de scandale, ils aimeraient autant s'éviter l'affront d'avoir gagné devant les tribunaux et perdu devant le monde qui les couvrirait de son mépris. Ils ont donc songé à un arrangement; le testament serait détruit; M. le marquis garderait les immeubles, et généralement toute la succession; mais il donnerait aux Roqueville-Bearn, de la main à la main, la somme de deux cent mille francs. Ce n'est pas exorbitant de leur part, et vous n'en auriez pas eu si bon marché s'ils n'avaient derrière eux la cohorte de leurs créanciers qu'ils comptent frustrer par ce moyen.

— C'est infâme! dit le marquis; mais les Roqueville-Bearn n'ont jamais agi autrement. Dans quelle boue est tombé ce beau nom! Thevenet, ils auront les deux cent mille francs, et encore une pension de six mille francs en sus, s'ils veulent quitter pour toujours le pays.

—Ah! M. Thevenet, nous acceptons! nous sommes trop heureux d'accepter, s'écria Georges. Quoi! tous ces soucis peuvent finir! Mais j'aurais donné volon-

tiers bien plus que ce qu'on nous demande; j'aurais donné la moitié de notre fortune pour éviter à mon père toutes ces angoisses.

— Mais il y a encore une condition, reprit le notaire en secouant la tête et baissant la voix, comme si la proposition qu'il allait faire lui causait un pénible embarras. M. le comte, c'est vous surtout qu'elle regarde; pour cimenter la paix et l'union des deux familles, pour confondre à jamais leurs intérêts, M. de Roqueville-Bearn vous offre sa fille, Mlle Alice, en mariage.

— A moi! s'écria Georges en se levant avec un mouvement d'indignation, à moi! oh! il n'aurait pas osé me le dire en face!

— Oui, reprit le notaire, voilà l'arrangement que les Roqueville-Bearn vous proposent; j'ai dû vous en faire part.

Le marquis avait laissé retomber son front sur ses mains jointes avec une sourde exclamation; Georges se rapprocha de lui et dit d'une voix plus tranquille :

— Pardon! mon père, ce n'était pas à moi, c'était à vous de répondre; dites, que voulez-vous que je fasse?

— Oh! mon enfant, mon cher enfant, tu me sacrifierais jusqu'à des répugnances si honorables, jusqu'aux scrupules de ton honneur! s'écria le vieillard.

— Oui, mon père, en fait de devoir et d'honneur, je dois vous croire plus que moi-même, et si vous l'ordonniez, ce mariage se ferait.

Il y eut un moment de silence, pendant lequel le père et le fils se regardèrent les larmes aux yeux, les mains unies et serrées. Alors le notaire, dominé par

la crainte de perdre ce funeste procès, reprit en hochant la tête : Les Roqueville-Bearn ont une triste réputation, j'en conviens; mais nous vivons dans un temps où tout s'oublie. D'ailleurs, les fautes sont personnelles, et mademoiselle Alice de Roqueville-Bearn est, dit-on, une charmante personne. Dans le premier moment, cette proposition de mariage a bouleversé toutes mes idées, puis j'ai réfléchi... Il faut réfléchir aussi là-dessus, M. le comte.

— C'est mon père qui décidera de tout, répondit Georges avec tranquillité.

Le marquis se leva.

—Thevenet, dit-il avec une dignité calme, je refuse pour mon fils. Allez dire aux Roqueville-Bearn que j'aime mieux voir s'accomplir notre ruine que notre déshonneur !

II—UNE AMIE.

Quand le notaire fut parti, Georges, qui l'avait reconduit jusqu'à la porte, revint vers le marquis et dit doucement :

— Ce qui m'afflige profondément pour vous, mon père, c'est l'attente, l'attente presque sans espoir. Quand tout sera fini, eh bien ! vous aurez du courage.

— Oui, mon fils, je me résignerai à ma ruine, mais non pas à la tienne, répondit-il douloureuse-

ment; moi, je ne puis pas être malheureux de ce changement de fortune; à mon âge, on n'a plus besoin de luxe, de plaisirs; je me trouverai toujours bien entre toi et Thérèse, notre bonne Thérèse.

A ces mots, il serra contre sa poitrine les mains réunies de son fils et de sa nièce; puis il reprit d'une voix moins émue : Allons, soyons calmes; retire-toi, Georges, va, mon ami, tâche d'avoir une bonne nuit. Moi, je sens que je dormirai. Demain, s'il fait beau et que Lara soit guéri, nous sortirons un peu; il y aura du gibier. Bonsoir, Thérèse, allez vous reposer aussi; nos chagrins vous font bien du mal.

— Oui, bonsoir, mon père, à demain, dit Georges, d'un air presque heureux, tandis que Thérèse embrassait silencieusement le marquis.

Ils sortirent ensemble et traversèrent sans se rien dire la longue file d'appartemens qui précédait la chambre à coucher du marquis. En passant dans le salon, Georges leva les yeux sur le portrait d'une femme jeune encore et dont le doux visage semblait se pencher vers lui et sourire avec mélancolie; il soupira profondément et murmura : Ma mère! oh! elle est morte à temps.

— Georges, vous ne me quitterez pas encore, dit Thérèse, en le faisant entrer dans sa chambre; vous avez besoin de me parler...

— Oh! oui; car je suis bien malheureux, s'écria-t-il en cachant son visage dans ses mains! mon père, mon pauvre père! si vous saviez, Thérèse, ce que je souffre pour lui! ce n'est que d'aujourd'hui, que de ce soir, que j'ai vu nettement notre position... jus-

qu'ici, je ne sais, il me semblait qu'il y avait en ce monde une justice, qu'il y avait au ciel une Providence, et que nous ne pouvions pas être dépouillés!... A présent la confiance et l'espoir m'abandonnent; je ne vois plus devant nous qu'un abîme de misère... je n'aurais pas peur si je devais y tomber seul; mais mon père, mais vous, Thérèse!

— J'ai été éprouvée par de plus cruels revers, dit-elle avec une calme résignation; Georges, quand la conscience est tranquille, quand on peut marcher le front levé, on n'est jamais entièrement malheureux.

Georges secoua la tête, et dit en la regardant tristement : Pourtant, vous avez bien souffert, vous!

— Il est vrai, mais dans les plus cruels momens de douleur et d'abandon, je ressentais encore des consolations intimes et puissantes. J'ai été bien malheureuse, mais je n'ai jamais désespéré de la bonté de Dieu et de mes propres forces.

— Oui, je le sais, vous avez plus d'énergie, plus de courage que moi, Thérèse; oh! que je suis faible et malheureux en ce moment!... Hélas! jusqu'ici la vie avait été si belle et si douce! et mon père, j'étais si glorieux de sa vieillesse heureuse, paisible, honorée, et qui avait encore un si long avenir!... Ses chagrins l'ont déjà bien abattu, et peut être...

A ces mots, il cacha son visage dans son mouchoir, et fondit en larmes. — Oui, pleurez, pleurez, mon pauvre enfant, dit Thérèse en lui prenant la main, ceci est votre première peine, elle vous accable.

— Ma première peine, non! dit Georges en re-

gardant Thérèse, j'en eus une autre; vous m'en avez guéri.

— Pourquoi rappeler cela? interrompit-elle avec une douce sévérité; le seul souvenir de cette folie m'afflige. Mon cher enfant, n'en parlons jamais.

— Je vous obéirai, mon amie, ma seconde mère, dit Georges avec un tendre respect; mais laissez-moi vous dire que vous êtes toujours la femme que j'aime le mieux au monde.

— Je le sais, répondit-elle gravement; je le sais, mon enfant; mais un jour viendra, je l'espère, où vous en aimerez davantage une autre, celle qui deviendra la vôtre...

— Hélas! dit-il avec un triste sourire, qui m'épousera maintenant?... je serai pauvre! Il me semble que si je rencontrais une jeune fille belle, riche, de grande famille, si j'avais le malheur de l'aimer, je n'oserais jamais le lui dire, de crainte qu'on me soupçonnât de quelque calcul...

— Vous! interrompit Thérèse, vous qui venez de consentir à votre ruine entière, en refusant la main de mademoiselle de Roqueville-Bearn! Oh! non! personne ne vous soupçonnera jamais d'épouser une femme pour sa fortune! Allons, Georges, du courage! Vous avez encore des chances de bonheur.

Elle le consola doucement ainsi, tantôt cherchant à le distraire de sa triste préoccupation, tantôt excitant sa fermeté et son courage contre un malheur prévu et peut-être inévitable; pourtant elle-même avait l'ame navrée; une nouvelle tempête la jetait hors du port où elle était venue de si loin et après tant de vicissitudes chercher un asile.

Thérèse était la fille unique du frère aîné de madame de Roqueville; dès sa première enfance, elle fut séparée de son père, qui avait émigré en Angleterre. Une de ses parentes, retirée dans ses terres au fond de la Bretagne, la prit chez elle et lui servit de mère; la sienne était morte en la mettant au monde. Mais dans ces temps de troubles et de persécutions, aucun asile n'était sûr; cette parente, une vieille femme qui vivait retirée du monde, ne sachant presque rien de ce qui s'y passait, fut conduite dans les prisons de Nantes, et paya de sa tête l'honneur de porter un grand nom. Des personnes charitables recueillirent Thérèse et la confièrent à un ancien domestique de la famille, qui devait la conduire à son père; mais cet homme, après avoir mené l'enfant à Londres, n'y trouva pas son maître. Les communications entre les deux pays étaient difficiles, l'argent manquait peut-être; au bout de quelques mois, le domestique mourut dans un hôpital, laissant Thérèse seule au monde. La pauvre enfant fut élevée dans une maison de bienfaisance, avec quelques centaines d'autres enfans abandonnés, misérables comme elle. Sans doute elle dut à cette première éducation la résignation, la patience, les humbles vertus dont toute sa vie donna l'exemple.

Elle avait près de quinze ans, lorsqu'un hasard presque miraculeux lui rendit tout-à-coup son nom, sa fortune, sa famille; elle fut retrouvée par son père, qui avait passé aux Etats-Unis et fait une grande fortune. La jeune fille accoutumée aux privations, à la vie dure et laborieuse d'un hospice, de-

vint subitement une riche héritière; on l'entoura de soins, d'hommages, de flatteries, et son père n'eut que le choix entre vingt partis, tous fort dignes d'elle. Thérèse ne fut point éblouie par sa nouvelle fortune; elle resta simple, douce, modeste, soumise jusqu'à toute abnégation de sa volonté. Son éducation avait été nulle; elle passait généralement pour une sotte, mais on admirait sa rare beauté, et elle pouvait espérer qu'on ne l'épouserait pas uniquement pour sa dot. Elle n'avait de préférence pour personne; ce fut son père qui choisit pour elle; il la donna à un Anglais, sir Harry Neal, le plus bel homme peut-être des trois royaumes.

Thérèse avait alors dix-sept ans, elle avait encore la timidité, la naïve candeur d'un enfant; mais son cœur était avide déjà d'affections vives, d'émotions nouvelles, et elle aima passionnément son mari. Il ne s'y attendait pas, et il en fut médiocrement heureux: Sir Harry Neal avait une de ces organisations inquiètes auxquelles les satisfactions ordinaires ne suffisent pas; au bout d'un an de mariage, il périssait d'ennui dans son bonheur. Peu à peu il recommença sa vie de jeune homme, une vie fort dissipée. Sur ces entrefaites, Thérèse eut le malheur de perdre son père. Alors sir Harry Neal ne se donna plus la peine de dissimuler son retour à d'anciennes habitudes, et il fit des folies que sa femme ne put ignorer longtemps. Elle aimait son mari avec tendresse, avec toutes les illusions d'un cœur ardent et sans expérience; tandis qu'il avait pris la peine de la tromper, —et il aurait dû la tromper toujours; c'était chose si

facile! — elle avait été heureuse; mais quand il se laissa voir tel qu'il était, quand il ne lui cacha plus ses sentimens ni sa conduite, elle tomba dans un sombre abattement, dans une douleur morne et que rien ne pouvait consoler. Toutes ses croyances étaient perdues, celui qu'elle aimait avec une passion si dévouée, si soumise et si forte, l'avait trompée, trahie, abandonnée. Elle dévora sa douleur, elle ne se permit aucune plainte, et vécut seule, loin du monde que son mari remplissait du scandale de ses passions et de ses aventures.

Au bout de dix ans d'une telle vie, Thérèse était calme, consolée; elle avait retrouvé dans l'étude, dans les tranquilles habitudes de la campagne, une sorte de bonheur. Quant à sir Harry, il était entièrement à bout de sa fortune, de sa jeunesse et de sa santé. Un jour il vint retrouver sa femme. Elle eut peine à le reconnaître : ce n'était plus le beau Harry Neal, l'élégant cavalier, le brillant seigneur tant aimé, tant envié du monde fashionable; c'était un vieillard triste, fantasque et presque toujours malade. Thérèse avait gardé de son mari un souvenir d'abord douloureux; puis cette première impression s'était affaiblie; elle aimait à se rappeler le temps d'ivresse et d'illusion où elle avait cru à l'amour, à un si long avenir de bonheur. En revoyant sir Harry elle eut un affreux serrement de cœur; cette image du passé venait de s'évanouir; celui qu'elle avait tant aimé, qu'elle regrettait peut-être encore, n'existait plus; il ne restait qu'un homme que son cœur n'avait pas reconnu.

La maladie, les soucis d'une fortune embarrassée, avaient changé entièrement l'humeur de sir Harry Neal; il était sombre, emporté, plein d'insupportables caprices. Thérèse le souffrit et le soigna avec une patience qui ne se démentit pas un seul instant. On eût dit que cette douceur, cette égalité de caractère, irritaient sir Harry; il devint d'autant plus irascible que sa femme était plus soumise. Ces violences sans motifs, sans excuse, achevèrent de détruire sa santé et causèrent sa fin. Un jour qu'on avait ouvert par mégarde une fenêtre qu'il venait de faire fermer à grands cris, on fut fort étonné de ne pas l'entendre s'emporter comme à l'ordinaire; Thérèse se rapprocha de lui, inquiète; il était mort, mort de colère et d'une maladie au cœur. Thérèse se retrouva seule encore et avec de nouveaux soucis; elle avait laissé à son mari l'administration de sa fortune, et il l'avait à peu près dissipée avec la sienne. Madame Neal recueillit ces débris et vint se retirer en France, chez sa tante, la marquise de Roqueville. Elle était encore fort jolie, son grand deuil de veuve allait bien avec son teint d'une fraîcheur pâle et avec ses cheveux blonds. Dans le pays, on la surnomma la belle Anglaise.

La pauvre femme trouva chez les Roqueville ce qui lui avait toujours manqué, une famille; le marquis et sa femme eurent bientôt pour elle la plus tendre amitié, et elle s'attacha à eux de toutes les forces d'un cœur aimant dont toutes les affections avaient été long-temps refoulées. Georges avait alors dix-huit ans; ce n'était plus un enfant, ce n'était pas

encore un homme. Sa taille déjà haute mais frêle, le léger duvet qui commençait à ombrager sa lèvre, annonçaient à peine la fin de son adolescence, et il avait encore la naïve franchise, l'étourderie, la pétulance et la timidité d'un écolier.

Madame Neal éprouvait toujours à sa vue une émotion douce et pénible à la fois; il ressemblait à sir Harry Neal, et elle se disait qu'elle eût été bien heureuse s'il lui eût laissé un tel fils. D'abord, il osait à peine lui parler; il la regardait à la dérobée; il semblait mal à l'aise avec elle; mais elle s'occupa tant de lui, qu'il finit par s'apprivoiser. La tendresse presque maternelle qu'elle éprouvait pour lui s'exprimait par mille petits soins; elle l'appelait ordinairement mon enfant, et souvent la marquise de Roqueville disait en caressant son fils : Mon Georges, maintenant tu as deux mères!

Cependant Georges devint presque tout-à-coup sérieux et taciturne; il passait des journées entières dans les bois, sous prétexte de chasser, et il était avéré que souvent il ne déchargeait pas une seule fois son fusil. Il avait toujours un air étrange de préoccupation et d'embarras. Une parole insignifiante le faisait changer de couleur; il fuyait tout le monde, et madame Neal elle-même. Souvent la marquise disait avec inquiétude : Mon Dieu! il se passe quelque chose dans l'esprit de cet enfant! Il maigrit, il est pâle, il a l'air malheureux.

Le marquis essaya d'interroger son fils; mais il n'en obtint que des réponses vagues, embarrassées, et à travers lesquelles il ne put rien deviner.

Un matin, madame Neal descendit de bonne heure dans cette partie des jardins qu'on appelait le préau de monsieur le marquis; Georges y était déjà assis sur un banc, à l'ombre d'une treille; il avait les mains jointes sur ses genoux; son corps était penché dans l'attitude d'un douloureux affaissement, et de grosses larmes roulait lentement sur ses joues. Thérèse s'approcha sans bruit, et dit, en le touchant doucement à l'épaule : Eh bien ! mon enfant, qu'est-ce que vous faites donc là?

A cette voix, à ce geste, il se leva pâle, tremblant, et fit un pas comme pour s'enfuir; mais Thérèse le retint avec une sorte d'autorité, et dit, en le faisant asseoir sur le banc, à côté d'elle : Georges, il faut que je vous parle; voyons, ne voulez-vous pas rester là un moment avec moi?

Il ne répondit que par un signe de tête affirmatif, et recula jusqu'à l'extrémité du banc.

— Mais, mon Dieu ! qu'avez-vous donc depuis tantôt deux mois? reprit Thérèse, d'une voix encore plus douce. Mon cher enfant, vous nous affligez tous. Pourquoi êtes-vous ainsi triste et préoccupé? Vous pouvez bien me le dire, à moi!

Il secoua vivement la tête et baissa la vue, comme s'il eût craint de rencontrer les regards de madame Néal.

— Comment ! vous n'avez pas confiance en moi, mon cher Georges ? continua-t-elle; vous savez pourtant combien je vous aime, combien tout ce qui vous touche me préoccupe. Si vous avez des chagrins, il faut me les dire, et nous aviserons ensemble aux moyens d'y remédier. Voyons, mon ami, pourquoi pleuriez-vous tantôt?

— C'est que je souffre, répondit-il avec effort.

— Je le vois bien que vous souffrez, Georges; mais c'est la cause de cette souffrance qu'il faut me dire; si vous persistez à vous taire, je croirai que vous n'avez pour moi ni amitié, ni confiance, rien...

— Oh! que vous me faites mal! s'écria-t-il tout éperdu et en se cachant le visage, si vous saviez!...

— Allons, méchant enfant, parlez, dit-elle, inquiète.

— Eh bien! reprit-il d'une voix brève, je suis malheureux, je me meurs de chagrin, de désespoir, parce que j'aime une femme...

— Ah! dit Thérèse, étourdie de cet aveu, mais ceci n'est pas un malheur sans espoir, mon enfant; je ne vois pas pourquoi vous m'en avez fait un mystère. Et tout d'abord vous allez me dire qui vous aimez?

— Oh! non! non! murmura-t-il.

— J'essaierai de le deviner, reprit Thérèse en souriant; il est venu beaucoup de jolies personnes au château cet été. D'abord mademoiselle d'Arblay; elle est charmante...

— Oui; mais quand je l'invitais à danser, elle avait toujours quelqu'engagement avec ce grand M. Alfred.

— Ah! vous aviez remarqué cela, Georges? Alors c'est peut-être mademoiselle Nathalie de Charlevaux; elle ne vous a pas refusé une seule contredanse, et c'est une fort belle personne.

— Oui, elle est de mon âge, nous avons été, pour ainsi dire, élevés ensemble; je l'aime de toute mon

ame, comme une bonne sœur : mais de l'amour! je n'en ai point pour elle..... Est-ce que le cœur me bat quand je la vois? Est-ce que je serai jaloux de l'homme qui l'épousera? Oh! non! non! je suis content quand elle vient ici; mais je n'éprouve pas cette émotion, ce frisson de crainte et de bonheur que me donne la présence d'une autre femme, la seule vue de son ombre... Celle-là est si belle, je l'aime tant, que je donnerais ma vie pour me prosterner une fois à ses genoux, pour lui dire tout ce que je ressens là d'adoration... Et si après, elle me regardait sans colère, si elle me plaignait, je mourrais content!... Oh! ne m'écoutez pas, ajouta-t-il en voyant les grands yeux mélancoliques de Thérèse se lever sur lui avec une expression de douloureuse pitié, je ne sais ce que je dis, je suis un fou!

— Oui, mon pauvre Georges, vous êtes fou, dit-elle tristement; mais j'espère que cela passera. Je commence à comprendre vos réticences. Vous n'osez avouer le nom de celle qui vous a inspiré cette passion insensée, parce que, malgré votre folie, vous en rougiriez peut-être... Oh! Georges, serait-il possible!

— Je ne vous comprends pas, dit-il, étonné.

— Georges, j'ai remarqué quelque chose, moi aussi; vous sortez tous les jours pour chasser, et vous ne tirez pas un seul coup de fusil. Au lieu de chercher le gibier dans les bois, vous entrez chez Antoine, le garde-chasse, et vous passez des heures entière avec sa fille Suzanne...

— Et vous pourriez croire!.... Oh! non, non! interrompit violemment Georges; je vais la voir, parce-

qu'elle a été votre femme-de-chambre pendant un moi, et qu'elle me parle de vous!

— De moi! s'écria Thérèse avec un grand étonnement, et frappée d'un cruel soupçon.

Georges vit qu'elle le devinait, et il reprit d'une voix brisée : Eh bien! oui c'est vous, vous que j'aime!... Ayez pitié de moi, mon Dieu! vous m'avez forcé à vous le dire!

Thérèse avait changé de couleur et se taisait, atterée. Georges s'était levé et restait tremblant devant elle. Il y eut un silence; puis madame Neal dit d'une voix douce et grave :

— Asseyez-vous là près de moi, Georges, et laissez-moi vous parler. Ce que vous venez de me dire est une si étrange folie, qu'il m'est presque impossible d'y croire! Mais ne savez-vous pas que je pourrais être votre mère? Vous avez dix-huit ans, j'en ai trente-cinq. Quand vous êtes né j'étais déjà mariée à sir Harry Neal. Vous ne pensez pas que je partage jamais votre passion, que je lie à votre jeunesse pleine d'espoir, d'avenir, ma vie déjà sur son déclin, et brisée par tant de tourmentes. Georges, nous allons travailler ensemble à vous guérir; personne au monde ne connaîtra ce fatal amour; il le faut pour vous, pour moi.

— Je le sais, madame, répondit-il, et vous voyez que j'ai su le cacher.

— Vous partirez, Georges...

— Oh! mon Dieu! vous voulez m'éloigner de vous! interrompit-il, consterné.

— J'espère que ce ne sera pas pour long-temps.

S'il le faut, Georges, si vous voulez rester, je m'éloignerai moi-même. Oui, votre amour me chasserait de cette maison où je vis enfin tranquille, heureuse, entourée de douces affections. Vous m'ôteriez tout le bonheur que je puis avoir en ce monde. Vous me condamneriez à cette vie isolée que j'ai menée pendant toute ma triste jeunesse... Georges, vous le voyez, mon avenir dépend de vous.

— Je partirai, répondit-il en se levant et sans la regarder, je demanderai à mon père de m'envoyer pour six mois dans un des grands colléges de Paris; cela terminera bien mon éducation.

—Bien! mon enfant, dit Thérèse; je n'aurais peut-être pas osé vous le proposer.

— Vous serez heureuse, et vous me garderez un bon souvenir, reprit-il d'une voix plus émue.

—Oui, mon enfant, mon cher fils, dit-elle en pleurant, je consolerai votre mère de votre absence, et, j'en suis sûre, vous nous reviendrez bientôt.

Deux jours après, Georges partit pour Paris; il y resta six mois; c'était plus de temps qu'il ne fallait pour le guérir de son amour. Pourtant, quand il revint à Roqueville, il ne revit pas madame Neal sans une vive émotion; mais elle mit tant de soin à le distraire, elle lui fit si continuellement sentir les années qu'il y avait entre eux, elle lui témoigna une tendresse si maternelle, que cette première impression s'effaça promptement. Georges n'éprouva plus pour elle qu'une amitié vive, profonde, et il s'habitua à la regarder comme une seconde mère.

Cette famille vivait unie, heureuse dans les calmes

habitudes qu'elle s'était créées, lorsque des malheurs inattendus la frappèrent coup sur coup. Madame de Roqueville mourut jeune encore; puis vint ce fatal procès qui mettait en question la fortune, toute l'existence des Roqueville.

Georges acheva près de madame Neal cette triste soirée; elle parvint à le calmer et à lui rendre quelque espoir; mais elle-même n'en avait plus depuis qu'elle avait entendu M. Thevenet proposer comme dernière ressource un arrangement avec les Roqueville-Bearn.

Quand Georges l'eut quittée, elle se prit à pleurer et dit avec une profonde douleur : « Quel revers de fortune! les Roqueville chassés de leur maison! Sans ressources, sans asile! Mon Dieu! du moins je serai là pour les suivre! »

III—L'ADIEU D'UN FILS.

Quelques jours plus tard, vers midi, il n'y avait pas plus de bruit et de mouvement au château de Roqueville que pendant cette triste soirée où M. Thevenet était venu apporter de si mauvaises nouvelles. Une neige épaisse était tombée toute la nuit et couvrait comme un immense linceul les prairies, les bois et les lointains horizons, sur lesquels se découpaient les silhouettes noires de quelques clochers. Des nuées de corbeaux rasaient la neige de leurs ailes sombres,

et s'élevaient ensuite dans l'air, en faisant entendre leur cri uniforme et glapissant; de temps en temps, quelques coups de fusil retentissaient dans la forêt, et, selon la direction du vent, on entendait au loin le tintement d'une cloche fêlée, ou les coups sourds et pressés de la cognée de quelque pauvre bûcheron.

Malgré ce temps âpre et glacé, la famille de Roqueville était réunie dans un petit pavillon, au bout de l'avenue; la fenêtre qui donnait sur le chemin était ouverte, et de moment en moment le visage impatient et inquiet de Georges se montrait dans le grand cadre noir que formait le châssis. Madame Neal et le marquis de Roqueville étaient assis près du feu et gardaient un triste silence. Ce jour-là encore ils attendaient M. Thevenet, ils attendaient l'arrêt qui devait décider de leur sort, de leur fortune entière. Le marquis semblait en être arrivé à une apathique résignation; le front baissé, le regard vague, il avait l'air fort occupé d'arranger les menues branches qui flambaient dans la cheminée, et il reconstruisait avec une singulière patience ces échafaudages que dévorait incessamment l'action du feu. Thérèse comprenait bien cependant cette tranquillité et ce silence; elle devinait l'affreuse préoccupation qui dévorait le marquis, mais elle n'osait essayer de l'en distraire; son regard inquiet suivait tous les mouvemens de Georges, et elle disait dans son cœur : Mon Dieu! quelle agonie!... faites qu'elle finisse bientôt! quoi qu'il arrive, nous ne saurions être plus malheureux!...

Enfin le galop d'un cheval frappa sourdement la neige; Georges courut à la fenêtre.

— C'est M. Thevenet! dit-il.

Le marquis et madame Neal s'étaient levés. Georges alla seul au-devant du notaire; une minute après, ils rentrèrent ensemble. Personne ne parla; au bout d'un moment le marquis se rassit, et dit d'une voix calme: Eh bien! c'est fini, Thevenet, nous avons perdu; je m'y attendais.....

Georges et Thérèse se jetèrent dans ses bras; il y eut un moment d'effusion, presque de soulagement; tous trois semblaient ressentir une sorte de joie d'être enfin délivrés de cette horrible attente; M. Thevenet seul était consterné. Quand ce premier mouvement fut passé, le marquis dit, en retenant près de lui Thérèse et son fils: Je croyais que ce coup me serait plus rude; à présent que tout est fini, je sens que je suis résigné. Thevenet, je veux partir dès aujourd'hui; chaque minute que je passerai désormais dans cette maison, où j'ai si long-temps vécu heureux, où j'espérais mourir, me sera comme un siècle d'angoisses. Je ne veux rien emporter, rien que les effets à mon usage. Thevenet, vous surveillerez tout cela; vous finirez tout ici.

— Monsieur le marquis, je suis venu pour recevoir vos ordres et me mettre entièrement à votre disposition, répondit le notaire en essuyant une grosse larme, la première qu'il eût versée en présence d'un client.

— Mon cher Thevenet! s'écria le marquis en lui tendant la main.

— Mon père, partons sur-le-champ, dit Georges.

— J'espère que vous me ferez l'honneur de venir

descendre chez moi, reprit le notaire; nous pourrons ainsi régler commodément bien des affaires.

— Oui, Thevenet; j'accepte pour quelques jours, le temps de chercher une petite maison bien modeste.

— Tout le temps qu'il vous plaira, monsieur le marquis. Il ne faut pas trop s'effrayer; j'ai tout calculé, et je crois qu'il restera quelque chose.

— Pas grand'chose, Thevenet: peut-être une vingtaine de mille francs.

— Oui, à peu près cela.

— Davantage, dit alors Thérèse; vous oubliez, mon bon oncle, que j'ai encore une petite fortune, les débris de mon naufrage, environ trois mille francs de rente, quatre mille francs en tout! Mais nous ne serons pas pauvres; il y a beaucoup d'honnêtes gens qui vivent avec cela. Quand je vous disais que nous pouvions encore être heureux! M. Thevenet, il faut emmener mon oncle, nous allons descendre chez vous, et de là nous aviserons...

— Oui! oui! allons-nous-en! s'écria le marquis; Georges, demande la voiture. Je partirai d'ici. Je ne veux pas rentrer au château. Il ne nous appartient plus. Je ne veux pas revoir tout ce qu'il faudrait quitter bientôt, ma chambre, le jardin où nous nous sommes si souvent promenés; maintenant on ne l'appellera plus le préau de M. le marquis! Georges, et nos domestiques, il faudra les congédier; pauvres gens, je ne veux pas non plus recevoir leurs adieux!

Un quart d'heure après, la voiture arriva. Le marquis descendit, appuyé sur sa nièce et sur son fils. Ce

départ avait l'air d'une fuite. Le vieillard jeta avant de s'éloigner un long regard au fond de l'avenue; tout autour de lui avait un aspect désolé, les grands arbres blancs et noirs semblaient porter le deuil, et les murs du château disparaissaient voilés par d'épais tourbillons de neige. En ce moment, l'horloge sonna quatre heures. Ce timbre sec et argentin vibra jusqu'au fond de l'ame du marquis, et rappela à la fois les souvenirs de vingt-cinq années. Son visage vénérable se couvrit de larmes, il se cacha au fond de la voiture en murmurant : Partons, mon Dieu ! partons ! Oh! achevons d'un coup tous ces déchiremens !...

Georges et Thérèse se mirent à ses côtés ; M. Thevenet s'assit devant lui, et la voiture s'éloigna au grand trot.

Quelques jours après, la famille de Roqueville était installée à Neufchâtel, dans une petite maison de modeste apparence, et dont un badigeonnage récent dissimulait mal la vétusté ; mais M. Thevenet et madame Neal en avaient surveillé l'arrangement intérieur, et le marquis s'y trouva du moins confortablement; rien ne lui rappelait sa vie d'autrefois, il n'avait rien gardé de ce qui l'environnait au château de Roqueville; le mobilier tout entier y était resté; Thevenet n'avait fait emporter que le portrait de la marquise de Roqueville. Le salon de la petite maison de Neufchâtel avait des meubles en bois de noyer, de vieux fauteuils profonds et commodes; ses seuls ornemens étaient le piano de madame Neal et le portrait de la marquise; mais un ordre parfait, une minutieuse propreté, en dissimulaient la simplicité presque pauvre.

Pendant les premiers temps, on put croire que le marquis était résigné; il avait prié le notaire de se charger entièrement de ses affaires et il ne voulait plus qu'on lui en parlât, non plus que des Roqueville-Bearn. Il était d'une humeur douce, égale, et semblait encore plus affectueux qu'autrefois pour son entourage; mais Georges ni Thérèse ne s'y trompèrent point, et souvent quand le marquis leur parlait avec une apparence de gaîté ils échangeaient de tristes regards.

Georges supportait avec courage cette nouvelle vie, et d'abord il ne s'aperçut guère des privations que lui imposait le changement de sa fortune. Tous les matins il sortait avec Lara et faisait une longue promenade; le reste de sa journée s'écoulait dans un cercle d'occupations douces et monotones; il lisait et travaillait; le soir, il faisait ordinairement un peu de musique avec M^me^ Neal, puis il jouait aux échecs avec son père. Parfois, cependant, Thérèse le surprenait morne, la tête baissée, le regard fixe et animé d'une sombre colère. Alors elle lui disait doucement: Georges, vous avez encore parlé de ces gens-là avec M. Thevenet! Pourquoi ces regrets, cette sourde irritation? Allez, le mépris est le seul sentiment qu'ils doivent vous inspirer! laissez-les triompher dans leur infamie; que vous importe ce qu'ils disent, ce qu'ils font!

— Les misérables! murmurait Georges; ni le père ni le fils n'oseraient nous regarder en face!

Thérèse fut plus tranquille quand elle sut que les Roqueville-Bearn allaient partir pour Paris. Un jour

M. Thevenet lui annonça cette bonne nouvelle. — Ils verront encore la fin de cette fortune, dit-il, je sais qu'ils ont déjà des embarras. Malgré leur richesse, ils n'ont pas grand crédit; on les méprise. Les honnêtes gens n'acceptent pas leurs invitations; on ne voit au château que des gens tarés comme eux. Savez-vous qu'ils ont renoncé à la moitié de leur nom! Ils se font appeler de Bearn tout court; c'est pitoyable! M. Gaston de Bearn cherche à faire quelque grand mariage. C'est un fort bel homme! et à Paris, où on ne le connaîtra pas, il pourra épouser une héritière.

— Hélas! tant mieux pour lui, répondit Thérèse; tout ce que je désire, c'est qu'il s'éloigne d'ici pour long-temps! pour toujours! Si vous saviez comme j'ai craint quelque rencontre entre Georges et lui!

Les MM. de Bearn partirent en effet pour Paris; mais avant la fin de l'hiver le père y mourut subitement. Il laissait une fortune grevée, et que son fils se hâta de venir disputer aux créanciers et aux gens d'affaires, qui s'étaient déjà abattus comme une nuée de corbeaux sur cette belle terre de Roqueville, dont M. Thevenet avait si bien aidé le marquis à étendre les limites. Il y eut du bruit, des procès, et Gaston de Bearn affectait de se montrer partout le front haut, pour faire face, disait-il, à ses ennemis.

Un matin, tandis que Georges faisait sa promenade ordinaire, Thérèse vint trouver le marquis dans sa chambre :

— Mon oncle, lui dit-elle, vous vous inquiétiez hier de la santé de Georges; effectivement elle n'est

pas bonne. Je crois qu'il aurait besoin d'un autre genre de vie...

— Hélas! je le sens bien, répondit douloureusement le marquis.

—Oui, reprit Thérèse, le repos le ronge; des idées de travail, d'ambition lui viennent à l'esprit; mais que peut-il faire, que peut-il devenir ici? Il faudrait l'envoyer à Paris pour quelques mois.

— Me séparer de mon fils! murmura le marquis.

— Mon oncle, il y a encore, pour l'éloigner, un autre motif, un motif qu'il ne doit pas connaître. Gaston de Bearn est ici; tous les jours on le rencontre dans la ville en tilbury, éclaboussant tout le monde. Vous savez quel mépris, quelle haine Georges a dans le cœur. Il ne faudrait qu'une occasion, un mot; Georges se battrait avec M. de Bearn...

— Il le tuerait! s'écria le marquis, dont le vieux sang bouillonna.

— Ah! mon Dieu, dit Thérèse, mais si votre fils, votre fils unique succombait! Mon oncle, nous sommes si malheureux!... Il faut éloigner Georges; dès aujourd'hui, parlez-lui de ce voyage.

Le marquis comprit qu'elle avait raison, et il se résigna. Le soir, il dit à son fils :

—Georges, tu mènes ici une vie désœuvrée et sans mouvement qui ne te vaut rien.

— Je le sens, mon père, répondit-il; aussi ai-je pris une résolution...

— Tu ne nous en avais pas parlé, dit le marquis avec quelque étonnement; voyons, quels sont tes projets, mon fils?

— De travailler, de faire comme tant de gens qui sont venus pauvres au monde, et se sont créé, par leur talent, une position, une fortune. Mon père, ce ne m'est pas possible ici ; mais je m'en irai à Paris, j'y ferai mon droit, cela mène à tout. Plus tard, je pourrai entrer au barreau, dans la magistrature, avoir une place ou un état honorable. Je rendrai l'aisance et le bonheur à votre vieillesse, mes succès vous feront oublier vos malheurs ! N'est-ce pas, mon père, que vous voulez que je parte ; que vous vous résignerez comme moi à la douleur d'une séparation qui ne sera que momentanée ?

—Mon cher fils, cette douleur sera la seule que tu m'aies jamais donnée ! s'écria le marquis, en serrant contre sa poitrine la belle tête brune de Georges.

Quand ce premier mouvement de peine et d'attendrissement fut un peu calmé, le marquis reprit : J'ai encore quelques vieilles connaissances à Paris ; elles t'accueilleront bien, mon fils.

—Mon père, répondit Georges, si vous le permettez, je ne les verrai pas. Peut-être ai-je tort ; mais je sens qu'il me serait fort pénible de me retrouver avec les gens qui nous ont connus quand nous étions dans une autre position de fortune. Je veux vivre à Paris comme un pauvre étudiant qui a besoin d'économiser sa pension et de travailler ; pour cela, il ne faut pas aller du tout dans le monde.

— Vous avez raison, Georges, dit alors Mme Neal ; vous devez être tout à votre travail ; mais il ne faudra pas pour cela vivre de privations ; nous serons encore fort à l'aise ici en partageant avec vous, mon ami ; vous aurez deux mille francs...

— C'est trop ! interrompit Georges ; il ne vous resterait pas assez !

— Mon Dieu si ! Du reste, nous en ferons juge M. Thevenet, qui sait mieux que nous-mêmes nos ressources. Georges, il faudrait cependant ne pas vivre entièrement seul à Paris. Si vous le vouliez, vous pourriez y voir une personne qui ne vous a pas connu pendant votre fortune...

— Mme la comtesse d'Aire? dit Georges avec un geste de refus.

— Oui, mon cher enfant; elle était la parente de sir Harry Neal; je l'ai beaucoup vue en Angleterre; il y a long-temps de cela; mais elle ne m'a pas oubliée, et nous n'avons jamais cessé de nous écrire de loin en loin. C'est une femme grave, d'un abord un peu fier, mais au fond bonne et charmante. Un cruel accident l'a rendue infirme; elle ne peut marcher et ne sort jamais. Vous irez la voir, Georges.

— Oui, dit-il, oui, puisque vous le voulez, quand je serai sûr de la trouver seule.

— Elle est veuve et sans enfans, reprit Mme Neal; mais son père a laissé une fille de son second mariage, et Mme d'Aire l'a fait élever sous ses yeux. Il y a une grande différence d'âge entre les deux sœurs; Hélène n'a pas dix-huit ans. Je l'ai vue enfant; elle était blonde, mignonne, vive et mutine; elle doit être à présent une charmante jeune fille.

— Si j'allais en devenir amoureux ! dit Georges en souriant.

— Hélas ! vous auriez tort, mon cher enfant, dit Thérèse avec un soupir; mais cela n'arrivera pas.

— Non, certainement ! répondit-il avec conviction.

Le départ de Georges fut fixé à dix jours de là. M. Thevenet approuva fort cette résolution ; il entrevit pour la famille de son client un nouvel avenir plein de prospérité ; il ne rêva pas moins que de voir Georges notaire à Paris ; il pouvait par lui-même et par son crédit lui fournir les moyens d'acheter une charge ; une charge de notaire à Paris ! c'était le plus haut degré de fortune et de considération que M. Thevenet pût concevoir pour un homme qui avait besoin de se faire un état. Georges était plein de courage ; cependant au moment de se séparer de tout ce qui lui était cher au monde, il était saisi d'une secrète douleur, il redoutait l'isolement où il allait vivre, il regrettait ce modeste intérieur, ces habitudes de douce intimité, ce bonheur de la famille que de si terribles revers n'avaient pas pu briser.

La veille du départ de Georges, M. Thevenet vint de bonne heure chez le marquis.

— Il court de nouveaux bruits dans la ville sur le compte de Gaston de Bearn, dit-il à Mme Neal ; on assure que sa sœur, Mlle Alice, s'est retirée dans un couvent après avoir fait une donation entre-vifs à son frère : je n'aurais pas passé cet acte-là, moi, Joseph Thevenet ! Sans doute, il y a là-dessous quelque fraude, quelque violence. On dit encore que la terre de Roqueville est déjà hypothéquée pour les trois quarts de sa valeur. Voilà de quoi faire travailler les gens d'affaires ! M. de Bearn, comme on l'appelle à présent, assure qu'il fera bientôt un mariage qui le tirera de tous ses embarras.

— Mais où passe donc ce grand revenu, tout cet argent emprunté, toute cette fortune si audacieusement volée? demanda Mme Neal.

— Oh! répondit M. Thevenet, elle s'écoule dans trois abîmes sans fond, le jeu, la débauche et les procès.

Le même jour, Mme Neal sortit avec Georges pour faire une courte promenade. Tristes et préoccupés tous deux, ils prirent machinalement le chemin d'Albeville. En arrivant au bouquet de bois qui domine la côte, ils s'assirent l'un à côté de l'autre au bord de la route. Le temps était doux, les bois encore dépouillés commençaient à verdir, les arbres fruitiers étaient déjà en fleurs et répandaient dans l'air une senteur amère; tout était calme et riant dans ces campagnes, sur lesquelles venaient de passer les douces haleines du mois d'avril. Georges parcourut du regard la longue avenue, le château, les jardins, et murmura avec un profond soupir : Adieu!...

— Hélas! pourquoi sommes-nous revenus ici! dit Thérèse en baissant son visage couvert de larmes...

Lara avait descendu la côte en courant, et, arrêté devant la grille, il aboyait en tournant la tête vers son maître, comme pour l'avertir qu'il reconnaissait leur demeure, qu'ils étaient là chez eux. En ce moment, un tilbury sortit au grand trot de l'avenue : c'était M. de Bearn qui le conduisait. Le cheval, effrayé par les aboiemens de Lara, fit un écart; alors Gaston de Bearn se dressa en proférant une effroyable malédiction, et sangla au pauvre chien un coup de fouet qui lui déchira les flancs. A ce geste, au cri

plaintif que poussa Lara, Georges se leva pâle, hors de lui.

— Mon cher enfant, arrêtez! ne dites rien à cet homme! s'écria Thérèse épouvantée; vous ne pouvez pas lui faire l'honneur de vous battre avec lui!...

M. de Bearn passa devant eux au grand trot sans les regarder.

— Oui, murmura Georges en serrant de sa main son front pâle, il est temps que je parte!... il arriverait quelque malheur!...

Le marquis ne sut rien de cette rencontre, et, le soir, lorsqu'il s'aperçut que Lara, souffrant, humilié, restait couché près de son maître, il dit, en le caressant :

— Ce pauvre animal comprend que nous sommes tristes, et il est triste aussi!

—C'est un ami que j'emmène, dit Georges en passant sa main sur la tête blanche et soyeuse de Lara, le seul ami que j'aurai loin d'ici...

— Et vous n'oublierez pas, en écrivant, de nous donner de ses nouvelles, interrompit Thérèse avec un faible sourire.

Tous trois tâchèrent d'être calmes, résignés, de renfermer la douleur de cette cruelle séparation; mais cette nuit-là personne ne dormit chez le marquis de Roqueville. Le lendemain matin, Georges vint se mettre à genoux près du lit de son père, reçut sa bénédiction, embrassa Thérèse, et partit. M. Thevenet l'accompagna jusqu'à la voiture, et dit, en lui serrant la main une dernière fois :

— Monsieur le comte, vous savez que tout ce que

je possède est à votre disposition. Si vous aviez besoin d'un service, n'importe lequel, écrivez-moi; vous me devez la préférence; il y a trente ans que je suis le conseil et, j'ose dire, l'ami de votre famille.

— Je le sais, M. Thevenet, dit Georges attendri, et je recommande mon père à vos soins! Pour moi, je vais à la garde de Dieu tenter ce que peuvent le courage, l'amour du travail et le sentiment d'un grand devoir à remplir.

IV — L'HOTEL BEAUSÉJOUR.

Au centre du quartier latin, près de cette vénérable Sorbonne, fondée par le chapelain de Saint-Louis, rebâtie par Richelieu, et où la faculté de théologie a rendu pendant plus de cinq siècles ses arrêts souverains, non loin de ce vieil hôtel de Cluny dont M. du Sommerard a fait un si curieux musée, il est une rue sombre, étroite et boueuse qu'on appelle la rue des Maçons-Sorbonne. Le soleil ne s'y montre jamais; son pavé glissant ne sèche en aucune saison, et dans les plus beaux jours d'été, on y trouve cette boue éternelle où trempe le vieux Paris. Cette rue des Maçons-Sorbonne, malgré ses maisons hautes et noires, son aspect misérable, sa boue, et la foule bruyante qui la traverse à certaines heures, présente un grand avantage : les logemens y sont à très-bon marché. Aussi est-elle exclusivement habitée par ces pauvres étu-

dians qui apportent de leur province une robuste santé, la volonté de travailler, et douze ou quinze cents francs pour vivre pendant toute l'année scolaire.

Entre ces maisons enfumées, il y en avait une plus grande, plus sombre, plus peuplée que les autres, et que, par une triste ironie, sans doute, on appelait l'hôtel Beauséjour. C'est là que Georges était descendu. Une chambre au troisième, précédée par un bouge que le portier appelait pompeusement une antichambre, formait tout son appartement. Le mobilier était assorti à l'aspect de la maison. Il se composait d'un vieux secrétaire, d'une commode neuve en bois de noyer, et d'un lit couleur d'acajou, autour duquel retombaient des rideaux à carreaux bleus et blancs, trop courts d'une demi-aune. Devant l'unique fenêtre dont les vitres opaques étaient encadrées dans un châssis vermoulu, il y avait une table noir sur laquelle on avait écrit bien des thèses et bu bien des bols de punch; il était aisé de distinguer encore les traits, les noms, les hiéroglyphes que traça une plume distraite, et le rond des verres alignés devant le bol de punch. Sur la cheminée il y avait une pendule qui marquait midi depuis dix ans, et deux tasses fêlées. La tapisserie, d'un gris uni, avait été ornée d'arabesques noires par quelque artiste désœuvré, dont une autre composition, l'esquisse à la plume d'une Madelaine dans le désert, était restée attachée au mur par quatre épingles. Les autres chambres de l'hôtel Beauséjour n'étaient pas d'un plus grand luxe; mais l'escalier était éclairé jusqu'au premier, on le balayait

tous les samedis, et le portier parlait à la troisième personne; aussi la maison passait-elle pour la mieux tenue et la mieux habitée de la rue des Maçons-Sorbonne.

Malgré ce changement de position, ce passage presque subit de l'aisance au plus strict nécessaire, malgré le souvenir de tout ce qu'il avait perdu, Georges n'éprouva d'abord ni de violentes douleurs, ni de violens regrets; il s'était soumis à son sort. Le travail, un travail assidu, remplissait ses journées et ses longues soirées, qu'il passait seul, sans espoir d'un meilleur lendemain. Mais au-delà de cette vie dure, solitaire, pleine d'un sombre ennui, il voyait un plus bel avenir, il voyait des succès pour lui, l'aisance et le bonheur pour sa famille. Alors il se mettait au travail avec une nouvelle ardeur, et l'énorme tâche qu'il s'était imposée lui semblait moins pénible. Il y avait aussi dans son sacrifice un certain orgueil, l'orgueil d'un honnête homme qui a fait entièrement son devoir.

De toute son opulence passée, Georges n'avait conservé que deux choses, son beau chien anglais, Lara, et de quoi se vêtir pendant long-temps comme les gens riches, c'est-à-dire avec du linge magnifique, des habits bien faits, des chaussures fines et élégantes. Aussi n'avait-il point du tout l'air d'un pauvre étudiant en droit, vivant modestement dans une triste chambre du quartier latin; sa tournure était plutôt celle d'un des habitués de l'Opéra ou du café de Paris. Les habitans de l'hôtel Beauséjour en firent bientôt la remarque, et les jeunes filles de la rue des

Maçons-Sorbonne le surnommèrent le beau monsieur.

Georges se serait trouvé bien plus seul s'il n'avait pas eu Lara, ce pauvre chien qui lui tenait compagnie pendant ses longues journées, qui le voyait sortir avec tristesse, et l'accueillait avec joie au retour. Lara comprenait le chagrin de son maître; quand Georges, abattu, fatigué, laissait aller sa plume et restait longtemps le front appuyé sur ses mains, le regard fixe et morne; quand il murmurait douloureusement : Seul! toujours seul, mon Dieu! le chien se levait et lui poussait doucement le bras de sa tête effilée, comme pour lui dire : Et moi!... Souvent Georges parlait à Lara; il lui parlait de son père, de Thérèse, de Roqueville, de tous ses souvenirs; le pauvre animal écoutait; c'était une voix aimée qui s'adressait à lui; il en comprenait les inflexions, et bondissait de joie quand elles devenaient douces et caressantes. Parfois Georges allait faire de longues promenades sur ces boulevards extérieurs, si beaux et si tristes; alors les jeux, les courses désordonnées de Lara, le faisaient sourire; le soin de veiller sur lui, de le rappeler, lui causait une distraction matérielle; il avait un moment de satisfaction lorsque quelque promeneur s'arrêtait pour regarder son chien avec une admiration envieuse, et s'écriait : Le beau *pointer!* le bel anglais! Lara était bien beau en effet, avec sa robe blanche et soyeuse, ses grands yeux intelligens, ses longues oreilles et le fouet immense, signe caractéristique de sa race.

Au bout d'un mois, Georges n'avait encore fait ni

reçu aucune visite; quelques-uns des commensaux de l'hôtel Beauséjour avaient essayé de lier connaissance avec lui, mais il s'était arrangé de manière à pouvoir refuser sans affectation leurs avances. Un soir, cependant, il entendit frapper à sa porte, et à peine avait-il eu le temps de l'ouvrir, que Lara se précipita dans la chambre, et alla se blottir sous une chaise en faisant entendre un sourd grognement.

— M. de Roqueville, remerciez-moi, lui dit alors un gros jeune homme en entrant vivement; j'ai vu le moment où votre chien était perdu; un vieux scélérat le flattait depuis un quart-d'heure, là-bas, sur la porte, et lui faisait voir une brioche; de l'autre main, il tenait une corde, et je suis sûr qu'il avait de mauvais desseins; mais je le guettais!...

—Monsieur, je vous remercie de toute mon ame! s'écria Georges; mon pauvre Lara! Et vous avez été assez bon pour monter jusqu'ici avec lui?

— On se doit ces petites complaisances-là entre voisins, mon cher Monsieur; je suis votre voisin, le n° 27 ci-contre.

Georges se rappela en effet avoir rencontré dans l'escalier cette bonne grosse figure, encadrée dans la plus terrible barbe qu'il fut possible de voir.

— Perdre un si beau chien! reprit le voisin; ça n'est pas drôle! Il n'y a point de police dans ce Paris! car enfin on devrait surveiller les gens suspects.

— Je serai plus soigneux moi-même à l'avenir; je ne laisserai plus descendre Lara.

— Ce sera prudent; il vaut beaucoup d'argent, votre chien, mon cher Monsieur.

— Je ne le donnerais pour rien au monde.

— Je conçois cela ; dans le temps, j'avais un très-beau caniche, que j'aimais beaucoup ; malheureusement, il s'échappa un jour, et je ne le vis pas revenir. J'étais désolé ; je le fis afficher vingt francs de récompense. On m'amena tous les chiens perdus de Paris, des carlins, des barbets, des monstres dont je n'aurais pas donné cent sous ; mais je ne retrouvai pas mon chien ; ça n'est pas drôle !

Dès ce jour Georges revit quelquefois son voisin ; mais ces relations ne pouvaient pas avoir tout d'abord une grande intimité entre deux hommes d'une nature et d'une éducation si différentes. Le voisin s'appelait Clodomir Dumillet, il portait les cheveux longs, la barbe pointue, et les deux terribles crochets de sa moustache faisaient un singulier contraste avec ses joues pleines et fleuries et sa physionomie débonnaire. C'était du reste un honnête garçon, sans esprit, sans usage du monde ; mais d'un caractère jovial, facile, plein de franchise et de bienveillance. Sa mère lui avait laissé une petite fortune, au revenu de laquelle son père, un bon fermier des environs de Caen, ajoutait chaque année quelques supplémens. Clodomir était venu à Paris avec le projet d'étudier le droit, la médecine, n'importe quoi, et au bout de deux ans il ne savait pas encore à quelle faculté il donnerait la préférence. En attendant, il fumait douze pipes par jour, jouait des castagnettes et se promenait dans l'hôtel en pantoufles à la poulaine, en robe de chambre d'indienne et en bonnet de velours nacarat ; il fréquentait le théâtre du Luxembourg, lisait tous

les romans nouveaux, et s'endormait tous les soirs en faisant le plan d'une pièce dont il avait écrit le titre : il appelait cela s'occuper de littérature. A travers ses ridicules, Clodomir avait un bon sens naturel, une honnêteté de cœur qui l'empêchait de faire des sottises ou des fautes ; on ne se moquait même pas trop de lui ; d'abord, parce qu'il était brave, ensuite parce qu'il était obligeant, inoffensif et bon camarade.

L'air réservé, sérieux, presque triste de Georges l'avait frappé tout d'abord ; ce gros garçon, assez commun, aimait la tournure élégante, les manières un peu aristocratiques de ce beau jeune homme qui ne fumait pas, ne se familiarisait avec personne et n'entrait jamais dans un café. Le contraste de ces habitudes avec celles des autres habitans du quartier latin causa d'abord un grand étonnement à Clodomir, et il s'occupa de Georges avec une curiosité pleine d'intérêt ; pour exciter sa confiance, il commença à lui raconter ses propres affaires.

—Mon cher voisin, lui dit-il un jour, je suis l'homme le plus heureux de la terre...

— Vous êtes la première personne que j'aie entendue convenir si haut de son bonheur, dit Georges, entre un soupir et un sourire.

— Mon Dieu ! de quoi me plaindrais-je ? n'ai-je pas tout ce qu'il faut pour jouir de l'existence ? D'abord je suis jeune, ensuite j'ai de quoi vivre fort à mon aise et me passer même toutes mes fantaisies ; j'ai deux mille francs de rente.

— Il y a bien des gens qui se trouvent pauvres avec cela, dit encore Georges en soupirant.

— Cela dépend, mon cher Monsieur. Avec deux mille francs de rente je ferais assez mauvaise figure en compagnie des jeunes gens qui dînent tous les jours au café de Paris et demeurent sur le boulevard des Italiens; mais à l'hôtel Beauséjour c'est différent, je suis un grand seigneur. On n'est pas riche selon le chiffre de son revenu, mais selon le monde qu'on fréquente.

— Cela est vrai, dit Georges en jetant un coup-d'œil autour de lui, et en songeant qu'effectivement il était un de ceux qui faisaient le plus de dépense à l'hôtel Beauséjour, et que pourtant il lui restait toujours de l'argent à la fin du mois.

— Aussi me garderais-je bien de sortir du pays latin, reprit Dumillet. Allez, c'est un beau pays! Vous vous y trouverez bien quand vous y aurez pris vos habitudes. Dans les commencemens on s'ennuye un peu, on n'est au fait de rien...

— Je n'ai pas le temps de m'ennuyer, je travaille, dit Georges; c'est pour travailler que je suis venu à Paris.

—Tout comme moi, mon cher Monsieur; mais on ne peut pas toujours vivre comme cela vis-à-vis soi-même. Vous feriez bien de prendre quelques distractions. D'ailleurs, vous travaillez trop, cela peut nuire à votre santé, et tomber malade dans un hôtel, ça n'est pas drôle!...

— Oui, ce doit être horriblement triste, dit Georges, dont le cœur se serra, car il se souvint d'une maladie pendant laquelle son père et Thérèse n'avaient pas quitté le chevet de son lit, où, pendant ses

longues nuits de douleur et d'insomnie, il entendait autour de lui ces voix aimées qui le plaignaient.

— Mais si ce malheur arrivait, je serais là, reprit vivement Clodomir ; un ami malade ! on ne le quitte plus ni jour ni nuit !... Nous sommes en ce monde pour nous entr'aider. C'est comme dans un moment de gêne, s'il vous manquait de quoi attendre la fin du mois...

— Monsieur, je vous remercie ; cela ne m'arrivera jamais, j'espère, interrompit vivement Georges.

— Cela m'est arrivé à moi. Une fois, j'attendais de l'argent du papa depuis dix jours ; ça n'est pas drôle ! C'était le portier, ce coquin de Rigolet, qui avait oublié de me donner la lettre ; il n'en fait pas d'autres ! Enfin, mon cher voisin, quoi que vous ayez à me demander, vous savez que je suis tout à votre service, ne vous gênez pas.

Georges finit par s'habituer à ces familiarités ; il trouva Clodomir si bon, si obligeant, il distingua à travers ses manières vulgaires une telle délicatesse de sentiment, un cœur si loyal, qu'il excusa volontiers ses ridicules et prit pour lui une sorte d'affection ; mais cela n'allait pas encore jusqu'à la confiance ; jamais il ne lui avait parlé de son père, ni de Thérèse.

Il y avait deux mois passés que Georges était à Paris, et au milieu de sa vie solitaire et laborieuse, il n'avait eu d'autre distraction, d'autre joie, que les lettres de son père et de Thérèse. Les jours où il les recevait étaient des jours moins tristes ; il avait plus de courage et d'espoir, en voyant combien on s'oc-

cupait de lui, combien on l'aimait, avec quelle foi on comptait sur ses succès.

Thérèse avait tant insisté pour que Georges vit Mme d'Aire, qu'un jour il s'était présenté chez elle; mais la comtesse était à la campagne depuis une semaine, et ne devait revenir à Paris qu'au commencement de l'hiver.

Georges en éprouva une sorte de contentement. Cette visite lui pesait; il avait ressenti une sorte de malaise, lui, le pauvre commensal de l'hôtel Beauséjour, en passant la haute porte-cochère, en montant les degrés du large perron, en entrant dans le magnifique vestibule de l'hôtel que Mme d'Aire habitait dans le faubourg Saint-Honoré.

— Clodomir a raison, se dit-il, que vient faire ici un pauvre étudiant en droit? En le voyant arriver à pied, les valets diront qu'il y apporte la boue du quartier latin, et les maitres le recevront comme un pauvre diable qu'il faut avoir une fois à dîner. Ma visite est faite maintenant; je ne reviendrai plus.

Quelques jours plus tard, madame Neal écrivit à Georges :

« J'ai reçu une lettre de Mme d'Aire, mon cher enfant; elle me parle longuement de vous et du regret qu'elle a eu en apprenant que vous êtes venu lui faire votre visite justement le lendemain de son départ pour la campagne. Pourquoi donc avez-vous tant tardé?... Est-ce que vous avez peur de devenir amoureux d'Helène, mon pauvre Georges? c'est une folie qui m'est passée dans l'esprit et que j'ai eu tort de vous dire. Du reste, rassurez-vous, Mme d'Aire m'écrit

qu'une foule de prétendans sont sur les rangs, et qu'Hélène va sans doute faire un choix. Elle a un million de dot et toute la fortune de sa sœur en espérance; c'est à peu près ce que j'apportai en mariage à sir Harry Neal... Que Dieu la rende heureuse! »

Quelques jours plus tard, Georges reçut une autre lettre, qui le jeta dans une grande préoccupation et d'étranges perplexités; elle était de la comtesse d'Aire elle-même.

« Monsieur, lui écrivait-elle, je voudrais bien ne pas ajourner jusqu'à mon retour à Paris le plaisir de faire votre connaissance. Il y a long-temps que Mme Neal me parle de vous dans ses lettres, et vous n'êtes plus un étranger pour moi. Si un séjour de quelques semaines à la campagne ne devait pas trop vous déranger de vos occupations, j'insisterais pour que vous vinssiez passer quelque temps aux Charmilles. Vous y trouverez du repos, la liberté de travailler, et des personnes qui seraient fort heureuses de vous voir. Mme Neal vous a dit, sans doute, que je suis une pauvre femme infirme qui ne peut pas aller chercher les distractions, les plaisirs du monde, et que c'est une bonne œuvre de venir me visiter. Je vous attends donc, Monsieur, et j'espère vous rendre le séjour des Charmilles assez agréable pour que vous consentiez à y demeurer quelque temps en famille. »

Il y avait dans cette invitation un ton de familiarité bienveillante à laquelle Georges était loin de s'attendre : il comprit que Mme d'Aire y avait mis d'autant plus d'empressement et de grâce qu'elle sa-

vait ses revers de fortune; qu'elle connaissait bien sa position, puisque la lettre était adressée à M. de Roqueville, étudiant en droit, et il fut fort touché de son procédé. Pourtant l'idée de se retrouver momentanément au milieu de ce luxe, de ces habitudes élégantes auxquelles il avait fallu renoncer, l'épouvantait; il craignait, en revenant des Charmilles, de trouver sa petite chambre plus noire, son ameublement plus délabré, l'aspect de l'hôtel Beauséjour plus misérable, et la rue des Maçons-Sorbonne plus sombre et plus horriblement triste. D'un autre côté, il songeait au bonheur de se retrouver en plein air, de respirer la fraîche odeur des prés, de revoir la jeune verdure des arbres, les eaux transparentes, les bois silencieux; il songeait à la joie de Lara, bondissant devant lui à travers la forêt, il songeait aux causeries du soir dans le salon de Mme d'Aire, près de son fauteuil de malade, et à la bonne hospitalité qu'on lui offrait avec tant de grâces.

Au milieu de ses perplexités, il montra l'invitation à son voisin.

—Et vous n'acceptez pas! s'écria Clodomir; à votre place, je serais déjà là-bas.

— Mais ne me disiez-vous pas un jour que de pauvres étudians comme nous ne doivent jamais perdre de vue le quartier latin?

— Je n'ai pas dit cela! d'abord nous ne sommes pas pauvres; ensuite il ne s'agit pas d'élire domicile dans les beaux quartiers de Paris, il s'agit d'aller dans une maison où vous serez comme chez vous. Là-bas vous n'êtes plus étudiant en droit; vous êtes M. de

Roqueville, un beau jeune homme bien mis, très-aimable, assez fort au billard, grand chasseur, sans compter que vous arrivez suivi d'un chien dont un amateur donnerait hardiment vingt-cinq louis; tout cela fait honneur!

— Ainsi donc, Dumillet, vous me conseillez d'accepter?

—Certainement, quoique... je vais m'ennuyer terriblement pendant votre absence et celle de Lara. Quand on a l'habitude de voir les gens tous les jours et qu'on se retrouve ensuite seul, ça n'est pas drôle! mais vous m'écrirez...

—Sans doute, mon ami, dit Georges en lui tendant la main.

A ce mot, à ce geste, Clodomir fit une demi-pirouette pour dissimuler une sorte d'attendrissement mêlé d'orgueil; c'était la première fois que Georges l'appelait son ami.

—Vous me laisserez la clef de votre chambre, dit-il, j'aurai soin de vos effets et je ferai tant de bruit là-bas qu'il faudra bien que toutes ces pattes de mouche disparaissent de dessus la muraille : au retour vous trouverez un papier neuf. Quand comptez-vous partir?

— A présent que je suis décidé, le plus tôt possible, répondit Georges; je vais écrire à M^me^ d'Aire, et après-demain soir je serai aux Charmilles.

V—GEORGES A THÉRÈSE.

« Aux Charmilles, le 5 juin 18...

Eh bien! Thérèse, vous ai-je obéi? Vous me recommandiez de faire une visite à madame d'Aire, et me voici installé chez elle, à la campagne, où elle m'a invité pour l'amour de vous. En vérité, mon amie, vous lui avez dit trop de bien de moi; j'ai peur de rester au-dessous de la bonne opinion qu'elle en a conçue d'après votre correspondance.

Que vous dirai-je, Thérèse? je suis content d'être venu ici; j'y suis bien, j'y suis presque heureux : c'est que j'ai retrouvé tout-à-coup ce qui m'a si cruellement manqué depuis que je vous ai quittée, c'est que je puis me croire en famille dans cette maison.

J'arrivai lundi dernier aux Charmilles; il y a juste une semaine aujourd'hui. Figurez-vous un château du temps de François Ier, auquel l'art moderne a ajouté ses distributions élégantes et commodes. Le parc est borné par cette magnifique forêt de Fontainebleau qui a vu passer sous ses arbres séculaires tant de chasses royales, et de tous côtés l'œil se repose sur des masses touffues et verdoyantes, sur des ombrages frais comme ceux de notre Normandie.

J'étais parti de Paris tourmenté de je ne sais quel malaise, de je ne sais quels absurdes pressentimens;

mais à mesure que j'avançais, à mesure que je retrouvais les eaux, les bois, les grands paysages, les lointains horizons; à mesure que je respirais l'air embaumé du printemps, je sentais toutes les amertumes de mon ame se calmer, et une sorte de bien-être succéder à mes tristes agitations. C'est dans cette disposition que je suis arrivé aux Charmilles; il faisait nuit déjà; on était encore à la promenade, et il n'y avait au salon que la comtesse. Mon Dieu, qu'elle a dû être belle! comme elle est belle encore avec son profil sévère, son teint d'une blancheur mate et ses grands cheveux noirs partagés en bandeaux sur son front d'impératrice! Vous savez quelle cruelle infirmité la retient toujours assise dans son fauteuil : une chute de cheval, qui l'a rendue si horriblement boiteuse qu'elle ne peut marcher qu'à l'aide d'une béquille.

Dès qu'on m'eut annoncé, elle renvoya sa demoiselle de compagnie, qui lui faisait une lecture, et dit en me tendant la main : M. de Roqueville, que je vous sais bon gré d'être venu! c'est pour un peu de temps, je l'espère : Thérèse m'a écrit de vous garder au moins un mois.

Cet accueil, ces prévenances, m'ont tout de suite mis à l'aise; je me suis assis près de la comtesse, nous avons parlé de vous; elle ne m'a rien dit de nos malheurs; mais j'ai bien compris, à son air, aux inflexions de sa voix, qu'elle y songeait et qu'elle voulait me témoigner la part qu'elle y prenait à force de bienveillance. Au bout d'une demi-heure nous étions comme d'anciens amis. De temps en temps elle re-

gardait la pendule avec inquiétude et me disait : Mon Dieu ! je ne suis pas tranquille ! ma sœur et quelques dames qui nous font le plaisir de passer cette semaine au château, sont allées se promener à cheval dans la forêt, et je ne les vois pas revenir !

Enfin, un tumulte joyeux et le pas des chevaux annonça le retour de la cavalcade. Presqu'aussitôt mademoiselle Hélène entra suivie de ces dames et vint embrasser sa sœur d'un air presque craintif. La comtesse était redevenue grave, elle me jeta un petit coup-d'œil, comme pour me dire : Je vais gronder cette enfant; puis elle s'écria. Mon Dieu ! Hélène, que vous m'avez causé de souci ! est-il possible que vous soyez aussi folle ! je suis sûre que vous avez voulu mener ces dames jusqu'au rocher des Deux-Sœurs.

Mademoiselle Hélène avait détaché son chapeau, et ses cheveux blonds tombaient en désordre le long de ses joues animées par l'émotion et la rapidité de la course; elle avait en ce moment un petit air mutin et embarrassé, l'air d'un enfant qui craint d'être grondé et qui veut pourtant faire à sa tête.

— Ah ! je ne pensais pas que le rocher des Deux-Sœurs fût si loin, répondit-elle en se rapprochant de la comtesse, et en lui présentant ses belles joues toutes moites; si tu savais, Régine, comme nous sommes fatiguées !

— Méchante enfant ! dit madame d'Aire avec un sourire; puis elle me présenta à sa sœur. Mademoiselle d'Entrevaux m'adressa quelques paroles gracieuses et disparut avec ces dames pour aller faire

une autre toilette; je me trouvai de nouveau seul avec la comtesse.

— Elle est le bonheur, l'espoir de ma vie! me dit madame d'Aire en suivant sa sœur du regard, je n'ai plus qu'elle au monde! Oh! si elle n'était pas heureuse!

Ceci fut dit d'un ton si plaintif et si doux, que je me sentis ému jusques au fond de l'ame. En effet, cette pauvre femme, infirme, toujours malade, n'a plus d'autre bonheur, d'autre avenir que celui de sa sœur.

— Eh! que pouvez-vous craindre? lui dis-je; mademoiselle Hélène entre dans la vie avec toutes les chances de bonheur; vous la donnerez à un homme digne d'elle.

— C'est elle qui le choisira, me répondit madame d'Aire en hochant la tête. Dieu fasse qu'elle ne se trompe pas!

Au bout d'un quart d'heure ces dames revinrent; mademoiselle Hélène avait mis une robe de mousseline blanche et des nœuds bleus dans ses cheveux; cette simple toilette allait bien à sa figure gracieuse, presque enfantine. Elle n'est pas belle comme sa sœur, elle n'est pas même régulièrement jolie, mais il y a en elle un certain charme que la comtesse n'a jamais dû avoir. Sa taille est petite, frêle et déliée, ses cheveux d'un blond doux forment un charmant contraste avec ses sourcils élevés, et hardiment dessinés sur son front large et pur; elle a des mains admirables, longues, blanches, transparentes, des mains de madone, et une grâce exquise dans sa façon de marcher,

de s'asseoir, de se relever. Sa physionomie est vive, enjouée; on voit bien que les larmes n'ont jamais voilé ce regard si naïf et si doux; il y a en elle comme une plénitude d'existence et de félicité; elle jouit de ses avantages sans y penser, elle se laisse aller à la vie que le Ciel lui a faite si belle; elle est heureuse. Cela fait du bien, Thérèse, de reposer ainsi sa vue sur un être si pur et si charmant, sur cette vivante image du bonheur.

Cette première soirée s'écoula pour moi comme en famille, bien que je visse pour la première fois le monde qui m'entourait. On fit de la musique, puis une lecture. Les dames que madame d'Aire a réunies aux Charmilles appartiennent à la société élégante et aristocratique du faubourg Saint-Germain; elles ont toutes ce charme, cette dignité, cette grâce aisée et naturelle qu'on ne trouve que dans un certain monde. Quant aux hommes, je ne vous en parle pas; ils ne sont que deux : un vieux chevalier de Malte, sans cesse à l'affût de quelqu'un qui veuille faire sa partie de piquet, pour laquelle ces dames se dévouent tour à tour, et un grand jeune homme insignifiant, qui est tout le jour à la chasse, et parle plus souvent à Lara qu'à qui que ce soit.

Dès le lendemain de mon arrivée, j'ai repris les travaux dont je m'occupe à Paris; madame d'Aire l'a exigé; elle veut, dit-elle, que je sois ici comme chez moi. Hélas!... J'ai donc étalé mes papiers, mes livres de droit, et j'étudie comme dans ma chambre de la rue des Maçons-Sorbonne; mais quelle différence! quel contraste! Ici j'ai du courage, et ma tâche me

semble aisée. Après ces heures d'application et de travail, de douces distractions m'attendent. Je descends au salon ; madame d'Aire me fait venir près de son fauteuil, et s'informe de mes occupations de la journée ; mademoiselle Hélène me fait part des projets qu'on a pour la soirée ; je retrouve presque mon heureuse vie d'autrefois, quand j'était à Roqueville, entre mon père et vous, Thérèse.

Parfois je sors seul pour faire une courte promenade. Il y a dans les jardins un espalier couvert de treilles qui ressemble à cet endroit qu'on avait nommé le préau de M. le marquis. C'est là que j'aime à venir m'asseoir le matin quand on n'est pas encore levé au château. La fenêtre de ma chambre s'ouvre, de ce côté, sur une petite terrasse qui a l'apparence d'un reste de fortifications. Cette partie des bâtimens est la plus pittoresque et la plus ancienne. Une tourelle octogone, surmontée d'un toit d'ardoises, en coupe l'angle, et s'avance parallèlement à la terrasse dont elle est séparée par une espèce d'abîme au fond duquel croissent des broussailles. Un lierre étend ses rameaux tenaces sur les pierres rongées, et rampe jusqu'à l'ogive d'une fenêtre appuyée sur un léger balcon.

Un matin que j'étais assis sous le mur de la terrasse, à l'ombre des vignes qui commencent à déplisser leurs pampres, j'aperçus avec quelque surprise une figure svelte qui s'avançait le long du jardin ; c'était Hélène. Elle vint à moi.

— Déjà levé, Monsieur ! me dit-elle, avec son air gracieux et riant ; comme vous êtes matinal ! On voit

bien que vous avez long-temps habité la campagne.

C'était la première fois qu'elle semblait connaître ma situation passée et s'en souvenir; apparemment elle eut regret de me l'avoir rappelée; car tout de suite elle ajouta :

— N'est-ce pas que c'est un grand bonheur de vivre à la campagne? pour moi, je ne suis jamais si heureuse qu'ici; je voudrais y rester toujours.

—Même en hiver, Mademoiselle? lui dis-je d'un air un peu incrédule, même lorsqu'il n'y a plus ni fleurs, ni feuillages, que la terre est couverte de neige et que Paris est si beau, que les bals sont si brillans?

— Le bal, répondit-elle avec une sorte d'émotion, oui! c'est beau! Mais cette musique, ces lumières, ce tumulte, ces parfums, tout cela fatigue et trouble l'esprit. On en revient la tête agitée, malade... Non, je n'aime plus le bal!

Certainement, il y avait une arrière-pensée sous ces paroles; laquelle? je ne pus le deviner. Hélène fit quelques pas et reprit en levant la vue :

— N'est-ce pas que l'aspect du château est tout-à-fait romantique de ce côté? Cette tour est fort ancienne; on assure qu'elle est du temps de Saint-Louis. Ne vous semble-t-il pas, à voir ses sombres murailles, ses antiques fenêtres et ses vitrières de plomb, qu'elle n'est habitée que par des chauves-souris, et que les araignées y filent en paix depuis des siècles? Eh bien! pas du tout; ces vieux murs renferment au contraire la pièce la mieux ornée, la plus riche du château; c'est là qu'est la bibliothèque. Vous n'y êtes pas encore allé, peut-être? aujourd'hui, il faut y monter.

— Sans doute, mademoiselle, c'est un lieu de prédilection pour vous? lui dis-je.

— Eh! eh! pas trop, me répondit-elle en riant; il n'y a que des livres sérieux, et ma sœur dit que je n'aime que les ouvrages frivoles. C'est vrai, pourtant!

Après le déjeuner, je montai à la bibliothèque : c'est une vaste pièce, décorée avec un luxe sévère; au fond il y a une seconde pièce, un charmant boudoir, dont la fenêtre s'ouvre précisément à la hauteur du parapet de la terrasse; on pourrait se parler face à face d'un endroit à l'autre, et presque se donner la main; il y aurait cependant un abîme entre les deux interlocuteurs, une profondeur de vingt toises entre deux murs parallèles, au pied desquels des ronces épineuses rampent entre les pierres.

Le même jour, nous avons fait une promenade à pied dans le parc; je donnais le bras à madame Dubourjas, une vieille femme spirituelle, quelque peu frondeuse, et qui s'est établie dans tous les priviléges de ses soixante ans. Elle m'a pris en amitié, et m'appelle en riant son cher fils. Tandis que nous marchions tout doucement le long des allées, et qu'Hélène, suivie de Lara qui bondissait autour d'elle, courait légèrement à travers les arbres, madame Dubourjas la suivit du regard, et dit avec un soupir :

— Enfant! comme elle est heureuse!

— Est-ce qu'il vous semble, madame, qu'elle ne doit pas l'être toujours? m'écriai-je, frappé de l'expression avec laquelle madame Dubourjas avait dit ces paroles.

— Non, me répondit-elle; madame d'Aire, qui est

si parfaitement sage et raisonnable en toutes choses, se trompe dans l'une des plus importantes questions de la vie; elle veut que sa sœur choisisse elle-même l'homme qu'elle épousera. Eh bien! je suis sûre qu'Hélène fera un mauvais choix.

— Mais pour quels motifs pressentez-vous cela, madame? lui demandai-je.

— Parce qu'Hélène a une tête vive, un cœur tendre et un caractère imprudent, me répondit-elle. Dieu fasse que je me trompe!

Certainement elle se trompe; Hélène est d'une vivacité si enjouée, d'une si douce gaîté! Je suis sûr qu'aucun homme n'a fait palpiter encore ce cœur fier, ingénu, plus capable peut-être de sentimens paisibles et doux, que de passions profondes. Non, non, elle n'aime, elle n'a jamais aimé personne; cela se voit dans son sourire, dans la sérénité divine de son regard!

Vous allez dire que j'aime cette jeune fille, n'est-ce pas, Thérèse? Non, non, je vous le jure! Son aspect ne me fait pas tressaillir; son absence ne me laisse pas plongé dans un douloureux ennui. Loin d'elle, je m'occupe, je pense à vous, à mon père, hélas! Et quand je la revois, mon cœur reste tranquille, je n'éprouve rien qu'une intime et douce satisfaction.

Hier, madame d'Aire m'a annoncé qu'elle attendait de nouvelles visites; notre cercle va devenir plus nombreux et peut-être moins intime. Cette idée m'a un moment attristé; j'ai ressenti une frayeur égoïste en songeant à ces nouveaux venus, qui vont rompre peut-être ces habitudes de douce familiarité, si promp-

tement formées. Mais j'avais tort; madame d'Aire est si bonne, si affectueuse pour moi! Et sa sœur! Oh! elle a aussi pour moi de l'amitié, j'en suis sûr!

Lara est heureux ici, il y a fait connaissance avec tout le monde; si vous saviez comme Hélène le caresse! Mon pauvre Lara!

Adieu, Thérèse, je suis encore aux Charmilles pour un mois; madame d'Aire en a exigé la promesse hier soir; avec quelle joie je la lui ai faite! Je suis si bien ici! je ne veux pas songer à l'avenir : n'est-ce pas, Thérèse, qu'il est sage de vivre ainsi au jour le jour, de suivre son chemin au soleil sans regarder les nuages qui barrent l'horizon? »

— Voilà qui est fini, mon pauvre Lara, dit Georges en cachetant sa lettre; il est de bonne heure, nous avons encore le temps de faire un tour de promenade avant le déjeuner.

Ils descendirent ensemble dans une partie du parc ombragée par des taillis qui formaient un profond labyrinthe coupé par des bouquets de pins. Tout-à-coup Lara bondit, courut en avant, et revint vers son maître en aboyant.

— Qu'est-ce? dit Georges étonné.

Au même instant il aperçut Hélène arrêtée au milieu du sentier, une lettre à la main, le visage pâle et couvert de larmes.

— C'est vous, mademoiselle! s'écria Georges, et vous pleurez!

— Ce n'est rien, dit-elle en essayant de sourire; mon Dieu! qui n'a pas ses peines? J'ai les miennes, M. Georges; mais elles passeront...

Puis, posant sa main sur le bras du jeune homme, qui la regardait avec un douloureux étonnement, elle ajouta :

— Il faut que tout le monde les ignore; vous ne direz pas que vous m'avez vue pleurer, M. Georges; vous ne le direz ni à ma sœur, ni à personne au monde!...

VI — UN COEUR DE JEUNE FILLE.

Georges rentra au château, triste et l'esprit préoccupé. Ce qu'il venait de voir bouleversait toutes ses idées sur Hélène. Pourquoi pleurait-elle? De qui était cette lettre qu'elle était allée lire loin de tous les regards? que cachait-elle donc à sa sœur, à tout le monde? Etait-ce un amant qui avait osé lui écrire? Mais n'était-elle pas libre de faire un choix, de l'avouer hautement? Et alors pourquoi ce mystère, ces larmes? L'imagination de Georges s'épuisait en suppositions et en conjectures. Il ne pouvait chasser cette pensée, cette image, et il aurait donné tout au monde pour avoir quelque droit à la confiance d'Hélène, pour pouvoir lui demander quelle peine cachée troublait sa vie en apparence si tranquille, si heureuse. Il ne revit mademoiselle d'Entrevaux qu'au dîner; elle était redevenue calme et contente; et si elle avait quelque chagrin au fond du cœur, personne ne put le soupçonner.

Il faisait mauvais temps le soir; un vent d'orage amoncelait de sombres nuées, le tonnerre grondait dans l'éloignement, et les hirondelles rasaient la terre de leurs grandes ailes noires.

— Quel temps! dit madame d'Aire en faisant fermer les fenêtres; j'attendais du monde ce soir; mais les pauvres voyageurs feront bien de s'arrêter en route.

— Vous attendiez la famille de Rambert, dit la vieille madame Dubourjas; ils sont gens à arriver par eau aussi bien que par terre.

— J'attendais aussi madame de Malvalat et son fils, reprit la comtesse en observant la physionomie de sa sœur.

A ce nom, Hélène baissa la tête sur le métier à tapisserie devant lequel elle venait de s'asseoir, et se mit à travailler avec application; mais sous les longues boucles de sa chevelure on pouvait apercevoir la rougeur brûlante de ses joues et l'émotion de son regard. Ce trouble n'échappa point à madame d'Aire et confirma des soupçons qu'elle avait déjà conçus. Elle en ressentit une grande joie.

— Je n'espérais pas si tôt la visite de madame de Malvalat, reprit-elle en s'adressant à madame Dubourjas; elle devait d'abord aller à Plombières; ce n'est que ce matin que j'ai eu sa lettre.

— Son fils l'aura détournée d'aller aux eaux, répondit madame Dubourjas avec un sourire; tout le monde en sera bien aise ici.

— Certainement! dit la comtesse avec vivacité.

Georges comprit vaguement qu'il s'agissait de

quelque projet de mariage, et tout-à-coup il devint triste.

— Est-ce que c'est pour cela qu'elle pleurait ce matin? pensa-t-il; et cette idée le consola un peu.

Un quart d'heure après, on entendit venir une voiture dans l'avenue; Hélène distingua la première le bruit des roues qui glissaient sur le sable humide comme sur un tapis, et elle se retira brusquement dans l'ombre d'une fenêtre. Au bout d'un moment on annonça madame la baronne de Malvalat et son fils, M. Albert de Malvalat. La comtesse les reçut avec une politesse empressée plutôt qu'affectueuse; le pauvre Georges en fit la remarque avec une sorte de joie; il sentit que l'accueil qu'on lui avait fait à lui était plus amical et plus intime.

La baronne de Malvalat était une grande femme sèche, tout d'une pièce, et qui, comme madame Dubourjas, avait franchement arboré ses soixante ans. En renonçant à toute prétention pour elle-même, en s'effaçant pour ainsi dire du monde, elle s'était mise à l'ombre de son fils, comme pour se continuer en lui. Jamais femme ne mit tant d'ostentation dans son amour maternel, et ne tira si grand parti de sa position de mère de famille. Depuis qu'elle était arrivée à l'âge de cinquante ans, elle avait renoncé à faire valoir son esprit, ses talens et les ruines de sa beauté; elle ne s'était plus préoccupée que de son fils, et elle s'était posée dans le monde comme le modèle des bonnes mères. Ceux qui la connaissaient bien savaient à quoi s'en tenir sur ces exagérations; mais, en général, on la citait comme un exemple fort touchant de

dévoûment et de tendresse maternelle. En effet, elle ne faisait plus aucuns frais pour son propre compte; elle s'occupait sans relâche des intérêts, des succès de son fils; mais elle ne s'en serait peut-être pas tant souciée si elle avait su comment employer autrement son temps et son activité. Souvent Albert de Malvalat avait trouvé que ces soins, ces démonstrations excessives, tournaient à la persécution, et il aurait autant aimé que sa mère ne s'occupât point exclusivement de lui. Depuis long-temps l'idée fixe de la baronne était le mariage de son fils; et Dieu sait toute la peine qu'elle s'était déjà donnée lorsqu'elle vint aux Charmilles avec l'arrière-pensée de lui faire épouser mademoiselle d'Entrevaux!

Albert de Malvalat était un jeune homme régulièrement beau, fin et spirituel, d'une nature froide et d'une tenue parfaite. Il passait pour savoir tirer très-habilement parti de ses avantages, et pour avoir eu de grands succès près des femmes.

Hélène quitta la fenêtre où elle s'était réfugiée et vint recevoir madame de Malvalat: elle avait un air timide, presque embarrassé, et elle rougit beaucoup lorsque Albert lui adressa la parole; mais bientôt cette première impression se dissipa, elle se remit de son trouble et redevint vive, gaie, radieuse.

Georges était allé s'asseoir derrière le fauteuil de madame Dubourjas.

— Eh bien! lui dit-elle tout bas en souriant, avez-vous vu? Devinez-vous?

— Non, Madame, en vérité, rien du tout, répondit-il d'une voix altérée.

— Mon Dieu! tout le monde déjà se doute de cela ici : M. de Malvalat est un prétendant : il a, je crois, de belles chances; ce serait un mariage convenable.

Georges hocha la tête en signe d'assentiment et tâcha de sourire.

— Ce temps à l'orage m'agace les nerfs, continua la vieille dame, on étouffe ici! mon cher fils, voulez-vous me donner le bras pour faire un tour dans la galerie?

Quand ils se furent éloignés, madame Dubourjas se retourna et regarda dans le salon à travers la porte à deux battans qui était restée ouverte.

— M. de Malvalat me plaît assez, reprit-elle, c'est un galant homme, fort bien posé dans le monde; Hélène aurait pu choisir plus mal.

— Vous croyez qu'elle l'aime? dit Georges, en examinant M. de Malvalat avec une pénible curiosité.

— Je n'en sais rien. Il avait été question de ce mariage, au commencement de l'hiver; M. de Malvalat voyageait alors; ce fut sa mère qui y songea pour lui. Elle avait connu autrefois la famille d'Aire, et elle vint voir la comtesse pour commencer l'affaire; c'est une femme qui prend toujours les choses de loin. Il me parut d'abord que toutes ses peines n'aboutiraient à rien. Dans ce temps-là, j'avais peur qu'Hélène voulût faire un autre mariage.

— Un autre mariage, qui s'est rompu? demanda Georges.

— Non, non, les choses n'étaient pas si avancées.

Il s'agissait tout simplement d'un commencement d'inclination. Cela n'a pas eu de suites.

— Ah! dit Georges avec une espèce de sourire, c'était un premier amour.

— Une folie, un caprice de jeune fille. C'est l'hiver dernier que mademoiselle d'Entrevaux a paru pour la première fois dans le monde, au bal, chez madame d'Allurville; il se trouva là un homme d'une très-belle figure, d'assez gauches manières, et sentant fort sa province, qui s'éprit subitement d'Hélène. C'était le premier homme qui osait parler d'amour à cette enfant, et il parut lui plaire. La comtesse, avec son système de libre choix, de mariage d'inclination, n'essaya point de rompre cela. Elle laissa aller les choses; M. de Bearn fut présenté chez elle.

— M. de Bearn! s'écria Georges, cet homme s'appelait M. de Bearn?

— Oui, est-ce que vous le connaissez?

— Fort peu, Madame, répondit froidement Georges.

— On dit qu'il est immensément riche, reprit madame Dubourjas; son nom est assez beau; pourtant il a l'air d'un parvenu. Il vint donc chez la comtesse; il n'était question encore d'aucune proposition de mariage; mais je m'y attendais. Sur ces entrefaites, on partit pour la campagne, et, quelques jours après son arrivée aux Charmilles, madame d'Aire nous donna une fête magnifique. M. de Bearn y fut invité, il a passé trois ou quatre jours ici. Madame de Malvalat y était aussi avec son fils. Je ne saurais vous dire, ni m'expliquer à moi-même ce qui est arrivé

alors. Le fait est qu'Hélène s'aperçut subitement que M. de Bearn avait des manières assez vulgaires, un esprit court, un caractère violent, et qu'il était horriblement joueur. Cette découverte venait à temps. De son côté, M. de Malvalat fut fort empressé; la comparaison lui était favorable; que vous dirai-je? Quand il repartit, le même jour que M. de Bearn, les rôles étaient entièrement changés; aussi, lui seul est revenu.

— Et madame d'Aire n'avait encore pris aucun renseignement sur les antécédens et la famille de ce M. de Bearn? demanda Georges.

— Non. Elle attendait une première proposition, et comme elle n'a pas eu lieu.... Au fait, cet homme semblait tomber des nues; mais comme il avait un très-grand train, on lui accordait sans examen cette espèce de considération qui accompagne les gens riches.

En ce moment la comtesse appela Georges, et faisant approcher aussi M. de Malvalat, elle les présenta l'un à l'autre.

— Messieurs, leur dit-elle, mon garde-chasse assure qu'après les pluies d'orage, on trouve du gibier dans les taillis; vous pourrez chasser ensemble demain.

— Avec grand plaisir, dit M. de Malvalat; j'ai amené mon Stop, un chien de race anglaise; il n'a pas son pareil en France.

— Monsieur, vous n'avez pas vu le chien de M. de Roqueville, le beau Lara, dit Hélène en souriant; c'est le frère jumeau de votre Stop.

Georges fut touché de cette simple remarque, comme d'une grande faveur; il se trouva presque heureux en voyant que mademoiselle d'Entrevaux prenait la peine de faire valoir quelque chose qui lui appartenait.

Le soir cependant il était bien triste en rentrant dans sa chambre. Le temps s'était rasséréné, un vent léger avait balayé les nuages, et tout présageait pour le lendemain une magnifique journée. Georges visita avec soin le léger fusil dont il venait de démonter les deux batteries, et arrangea tout son attirail de chasse. Lara suivait tous ses mouvemens d'un œil intelligent; il comprenait bien tous ces préparatifs. Déjà, au lieu de se coucher, comme à l'ordinaire, devant le lit de son maître, il était allé des guêtres étendues devant la fenêtre aux souliers de chasse qu'il avait flairés; puis, heureux et impatient déjà de partir, il était revenu vers Georges en bondissant.

— Oui, mon bon Lara, nous allons chasser encore ensemble, comme à Roqueville, dit Georges, avec un long soupir.

Le chien s'élança vers la porte.

— Pas encore, Lara; demain! s'écria Georges en souriant; il faut attendre le jour, mon pauvre chien; nous partirons à l'aube; tu vas te croire encore à Roqueville.

Il s'assit, appuya sa tête sur ses mains, et répéta d'une voix plus basse : Roqueville! Jamais il ne prononçait ce mot sans qu'un souvenir vif et soudain, un regret douloureux, fissent tressaillir son cœur. Les préparatifs qu'il venait de faire lui avaient rap-

pelé les chasses d'autrefois, les coups heureux, les retours triomphans, les récits du soir après ces rudes journées, dont on oubliait, autour de la table, la fatigue et les saisissantes émotions; mais c'en était fait, il avait quitté pour toujours Roqueville, les beaux taillis, les bois bien connus, les vastes champs de luzerne, dernier espoir, dernière ressource d'une journée de chasse malheureuse, et d'autres maîtres foulaient insolemment le domaine de sa famille. Il songea à Gaston de Bearn, à ce que lui avait raconté madame Dubourjas.

— Ah! dit-il avec une sombre indignation, ce mariage ne se serait pas fait! Hélène aurait appris à temps ce que c'est qu'un Roqueville-Bearn! Puis sa pensée revint sur ce qui s'était passé dans la soirée, sur M. de Malvalat, ce beau jeune homme si élégant, si fier, qu'Hélène préférait, qu'elle allait épouser sans doute.

— Mon Dieu! murmura-t-il avec un inexprimable serrement de cœur, il est digne d'elle, rien ne s'oppose à leur union, à leur bonheur..... Ce mariage se fera bientôt peut-être; mais je n'en serai pas témoin!

Le lendemain Georges et M. de Malvalat chassèrent ensemble jusqu'au soir; la journée fut des plus malheureuses; ils ne rapportèrent qu'une vieille perdrix, que Lara avait fait lever au retour, presque sous les murs du château.

— J'étais bien inquiète, mon Albert, dit madame de Malvalat, en allant au-devant de son fils; il arrive tant de malheurs à la chasse! Pourquoi revenir si tard? Tout le monde était en peine de vous ici.

— Tout le monde? Je ne le crois pas, ma mère, répondit-il, presque avec humeur; vous exagérez fort l'intérêt qu'on veut bien prendre à moi. N'est-ce pas, Monsieur de Roqueville, que notre absence ne doit avoir causé un grand souci à personne?

— Vous ne savez pas tirer parti de votre position, dit madame de Malvalat, en suivant Albert dans sa chambre. Hélène a été triste et préoccupée tout le jour; je suis sûre que vous allez la retrouver au salon, animée, contente; c'est votre présence qui produit cet effet-là.

— Vous croyez donc que je réussis, ma mère? dit M. de Malvalat avec satisfaction.

— Oui, mon fils, vous épouserez mademoiselle d'Entrevaux; tout ceci ne peut pas avoir d'autre fin.

— Elle est charmante! dit Albert, comme en se parlant à lui-même, c'est le plus grand parti que je puisse raisonnablement espérer; et puis, il me semble que je l'aime!...

Il descendit au salon sous cette impression; elle le rendit plus empressé, plus aimable peut-être. Hélène recevait ses soins avec une grâce encourageante; personne ne douta plus qu'elle le préférait. Pendant toute cette soirée, Georges souffrit les lentes tortures d'une douleur vague, d'un abattement mortel, d'une irritation sourde et poignante, dont il n'osait presque s'avouer à lui-même le motif; il était jaloux, jaloux sans droit, sans raison, sans excuse. Cette journée passée à la chasse, seul avec M. de Malvalat, le lui avait fait connaître jusqu'à un certain point; il était forcé de s'avouer que c'était un homme distingué

sous plusieurs rapports, et qu'il était fort digne d'être aimé.

Madame d'Aire, qui s'aperçut de la préoccupation qu'il ne pouvait dissimuler malgré ses efforts, l'appela et lui dit doucement :

— Qu'avez-vous donc, M. le comte? C'était ainsi qu'elle lui parlait depuis la veille, sans doute pour le mettre de niveau avec M. de Malvalat qui n'avait que le titre de baron. Le souvenir de votre chasse vous humilie.

— Un peu, Madame, répondit-il en essayant de sourire; mais je prendrai ma revanche un autre jour.

Personne ne devina la situation de son cœur, il eut du moins la force de dissimuler ses souffrances; mais le soir, quand il se retrouva seul et qu'il regarda au fond de son cœur, il fut épouvanté de ce qu'il y trouva de désespoir et de passion.

— Elle l'aime, se dit-il avec une sombre jalousie! elle l'aime, elle sera à lui ! Oh! pourquoi suis-je venu ici, pauvre insensé!... Pourquoi l'ai-je vue!... pourquoi me suis-je si vite habitué à cette douce intimité, à cette vie de famille au milieu de laquelle un autre devait si tôt venir prendre la meilleure place, sa place auprès d'Hélène! car elle l'aime, mon Dieu! elle l'aime!

Puis il songea encore à cette rencontre de la veille dans l'endroit le plus retiré du parc, à cette lettre, à ces larmes qu'il avait surprises.

— Elle l'aime, pensa-t-il, elle en est aimée; leur bonheur semble prochain ; et pourtant elle pleure en

secret; pourtant elle cache quelque chose à sa sœur, à tout le monde! Quelle peine a pu la frapper, grand Dieu! Y aurait-il donc quelque obstacle que personne ne connaît à ce mariage, et craindrait-elle de ne pas pouvoir épouser M. de Malvalat?

VII—GASTON DE BEARN.

— A quoi rêvez-vous donc, mon cher fils? dit madame Dubourjas en glissant sa main sèche sous le bras de Georges, qui se promenait seul dans une allée solitaire du parc. Il tressaillit, et répondit d'une voix altérée :

— Je pensais à des êtres qui me sont bien chers, et dont je suis séparé; je pensais au bonheur de les revoir un jour; je pensais à leur affection, la seule qui console ma triste vie...

— Allons! allons! ne nous attendrissons pas, interrompit la vieille femme en lui serrant la main : vous avez des peines? On a toujours des peines quand on est jeune : heureusement on a aussi la force de les supporter et les moyens de s'en distraire. Il faut vous distraire, mon cher fils; vous travaillez trop, d'abord.

— Je n'ai rien fait depuis quatre ou cinq jours.

— Alors, à quoi passez-vous votre temps quand vous vous enfermez dans votre chambre depuis le déjeuner jusqu'à l'heure du dîner?

— Vraiment, je ne saurais le dire, répondit-il tristement; j'ai toujours la volonté de faire quelque chose; mais mon esprit paresseux et lent ne peut s'arrêter à rien. Enfin cela passera! Puis il ajouta d'une voix plus tranquille : Eh bien, où en sont les projets de mariage?

— Je vais vous le dire en confidence, répondit madame Dubourjas : Hier, la comtesse a parlé à sa sœur. Ma chère enfant, lui a-t-elle dit, M. de Malvalat va, je pense, me demander ta main; il faut me dire ce que je dois lui répondre. Alors Hélène s'est jetée dans ses bras toute en larmes. Je sais que M. de Malvalat m'aime, et je crois que je l'aime aussi, lui a-t-elle répondu...

— Ah! elle a dit cela! murmura Georges avec une espèce de frisson.

—Oui, reprit madame Dubourjas; mais elle a tout de suite ajouté : Je ne puis cependant m'engager encore; je voudrais attendre...—M. de Malvalat se contentera d'une promesse, a dit alors la comtesse; nous pouvons la lui faire, puisque tu es décidée en sa faveur. — Eh bien! dans quelques jours, il l'aura, je la lui ferai, a répondu Hélène; là-dessus elle s'est retirée.

La comtesse a fait part aussitôt de cette réponse à madame de Malvalat, qui en a pleuré de joie; tout le monde est content, radieux; et je suis sûre qu'avant la fin de l'été nous verrons de belles noces!

— Je ne pourrai pas y assister, dit froidement Georges; à cette époque, je serai en Normandie, près de mon père.

— C'est dommage ! s'écria madame Dubourjas ; et comme elle s'aperçut que Georges retombait dans sa tristesse, elle ajouta : Allons, rentrons au château, beau ténébreux ! Ces dames sont au salon, et tiennent tête tour-à-tour au chevalier, qui en est à sa onzième partie de piquet, depuis ce matin ; c'est divertissant ! vous vous égayerez un peu.

Georges se laissa emmener ; tout le monde était réuni au salon, près de la table de jeu. Hélène travaillait assise un peu à l'écart devant son métier de tapisserie ; M. de Malvalat, debout à son côté, faisait avec elle une conversation dont il n'eût pas été facile de suivre le fil, tant elle était voilée d'allusions, coupée d'exclamations et de soupirs ; c'était de la passion spirituelle et raffinée.

Georges s'assit derrière le chevalier, et eut l'air de prendre le plus grand intérêt à son jeu ; cela lui donnait du moins une contenance.

On n'attendait personne ce jour-là ; mais tout-à-coup le battant de la porte s'ouvrit, et un valet annonça à haute voix : M. de Bearn !

A ce nom, il y eut un moment de silence. M. de Bearn s'avança, l'air aisé, la tête haute, et vint saluer la comtesse, qui le reçut avec une politesse assez froide et pleine d'étonnement. Georges avait tressailli intérieurement ; une soudaine pâleur s'était répandue sur ses traits ; mais il ne fit aucun mouvement. Une minute après, il leva la vue sur Hélène ; elle était accoudée sur son métier, froide et pâle aussi comme une statue de marbre. M. de Bearn la regarda d'abord ; puis, d'un coup d'œil il parcourut l'assem-

blée, et ses yeux rencontrèrent ceux de Georges. Alors il rougit légèrement; mais ce premier mouvement de trouble, et peut-être de crainte, ne dura qu'une minute.

— Madame, dit-il à la comtesse, je suis depuis quelques jours à Fontainebleau, et je n'ai pas voulu repartir sans vous faire ma visite. Le temps est magnifique pour la chasse; j'ai chassé hier dans la forêt et abattu beaucoup de gibier.

— Ces messieurs ont chassé aussi, dit madame d'Aire; mais leur journée n'a pas été heureuse.

— Ah! dit M. de Bearn en regardant le baron de Malvalat, c'est qu'il ne suffit pas d'avoir un fusil sur l'épaule et un chien devant soi pour être chasseur; il y a des gens qui s'en vantent et qui, dans toute une saison, ne tueraient pas de quoi faire une brochette.

— Sans doute, monsieur, vous êtes un très-grand chasseur? se hâta de dire madame d'Aire.

—Eh! eh! madame, je ne suis pas un Saint-Hubert; mais je ne tire pas mal un coup de fusil.

—Que tout cela est spirituel et bien dit! murmura madame Dubourjas.

Pendant cette conversation, Georges avait passé dans la salle de billard qui précédait le salon, et debout devant une fenêtre ouverte, il regardait machinalement dehors. La vue de Gaston de Bearn avait fait bouillonner son sang et pâlir son visage. Il tâchait de reprendre un peu de calme et de sang-froid, pour reparaître au salon.

M. de Bearn s'était levé; il se rapprocha d'Hélène

et regarda familièrement l'ouvrage dont elle était occupée.

—C'est admirable ! dit-il; mademoiselle, vous avez une adresse et une patience ! je croyais qu'on ne travaillait comme cela que dans les couvens.

— Nous vivons un peu ici comme des recluses, répondit Hélène sans lever la vue; ma sœur ne sort jamais; je suis presque toujours près d'elle; nous avons le temps de travailler beaucoup.

— Au milieu de tant de distractions? dit M. de Bearn d'un air d'incrédulité railleuse; mais il me semble que le monde dont vous êtes entourée ne doit pas vous laisser un moment de loisir.

— Décidément cet homme est en train de dire des impertinences, murmura encore madame Dubourjas; mais que vient-il faire ici?

M. de Bearn resta appuyé au dossier de la chaise d'Hélène, et redressant sa haute taille, il promena autour de lui un regard froid et assuré.

Cette figure faisait un parfait contraste avec celle de M. de Malvalat; bien que Gaston de Bearn fût par faitement beau, il n'avait ni grâce, ni distinction; sa chevelure noire, ses yeux fauves, la ligne hardie de ses sourcils, donnaient à sa physionomie une expression de dureté, et il y avait dans toute sa personne comme un arrière-goût de mauvaise compagnie. Peu à peu la conversation, que sa présence avait un moment interrompue, recommença, et personne n'eut plus l'air de prendre garde à lui. Alors, se penchant vers Hélène, comme pour regarder encore sa broderie, il lui dit rapidement et à demi-voix :

— Vous savez mes conditions? Je vous les ai fait connaître dans mon dernier billet.

—Oh! monsieur, murmura-t-elle d'une voix plaintive, presque suppliante, quelle cruelle obstination!

— Acceptez, et je me retire sur-le-champ.

Elle hésita une minute; puis, passant son mouchoir sur son front, couvert d'une sueur glacée, elle répondit avec une sorte de résolution : Eh bien oui! ce soir!

Un moment après, M. de Bearn prit congé de madame d'Aire, à laquelle il dit qu'il allait sur-le-champ retourner à Paris, et sortit brusquement. En traversant la salle de billard, il se trouva face à face avec Georges.

— Bonjour, Roqueville, lui dit-il familièrement; je ne m'attendais guères à vous rencontrer ici.

Georges recula d'un pas et le regarda d'un air qui lui fit presque perdre sa contenance droite et son audacieux sang-froid.

— Vous m'en voulez à la mort, reprit-il avec un mouvement d'épaules; c'est bien, je le comprends. A votre place, je serais encore plus furieux que vous; mais aussi, vous n'en seriez pas là si vous eussiez voulu entendre parler d'arrangement, mon cher cousin...

— Monsieur, ne m'appelez pas ainsi! interrompit violemment Georges.

— Oh! oh! ne nous fâchons pas, dit M. de Bearn en tournant la tête vers la porte du salon; pas de scène; on pourrait vous entendre, et d'ailleurs qu'avez-vous à dire? que nous avons plaidé, et que vous avez perdu votre procès; mais je ne vois pas trop quel tort cela peut me faire.

En achevant ces mots, il prit des mains de son groom sa boîte à cigares et la formidable cravache qui, disait-on, faisait trembler tous ses gens, puis il sortit en sifflottant un air de chasse. Georges le suivit d'un regard plein de mépris, de rage concentrée, et murmura : Quelque autre part peut-être nous nous retrouverons !

— M. de Roqueville ! dit une voix derrière lui. Il se retourna et vit madame Dubourjas ; la vieille dame avait entendu l'exclamation de Georges, et elle était épouvantée de la sombre fureur qui animait son regard.

—M. de Roqueville, reprit-elle, ce n'est pas la première fois que vous rencontrez M. de Bearn ! Mais que s'est-il donc passé entre vous et cet homme ?

— Madame, répondit Georges avec une sorte de sang-froid, vous avez peut-être entendu dire que la perte d'un procès a causé la ruine de ma famille et la mienne ; qu'un parent a été mis en possession de toute notre fortune ? Eh bien ! M. de Bearn s'appelle aussi Roqueville, c'est contre lui que nous avons plaidé !... que nous avons perdu !...

—Comment ! c'est lui ! s'écria madame Dubourjas : ah ! je comprends ; c'est de vos dépouilles qu'il est riche ! Grand Dieu ! qu'il se passe d'iniquités en ce monde !

— Oh ! oui ! il s'y passe des choses qui feraient douter de la Providence, dit Georges avec un sourire amer.

— Allons, calmez-vous, reprit affectueusement madame Dubourjas ; je conçois combien cette ren-

contre a été pénible pour vous; mais c'est fini maintenant; il faut espérer que cet affreux personnage ne reparaîtra plus ici; je me charge de faire savoir à la comtesse ce qu'il est; vous ne pouvez pas en parler, vous; mais moi!... je parlerai aujourd'hui même.

— Demain, madame, dit Georges; demain, quand je serai parti...

— Vous voulez partir! interrompit madame Dubourjas, eh! pourquoi? vous vous trouviez si bien ici! Allons, cela n'a pas le sens commun de nous quitter ainsi! Vous ne pouvez rien décider en ce moment; vous avez l'esprit trop plein de trouble. Rentrez au salon, mon cher fils; ce soir nous reparlerons de tout ceci en nous promenant dans la galerie.

Georges céda machinalement; il suivit madame Dubourjas et ne quitta plus le salon de la journée. Il lui sembla qu'Hélène était distraite, troublée, et il attribua sa préoccupation à la visite inattendue de M. de Bearn. Il ne s'expliquait pas l'effet qu'avait produit sur elle la présence de cet homme; mais il comprenait bien qu'elle ne l'aimait pas, qu'elle le haïssait peut-être; il y avait du mépris, de la confusion, de la crainte dans le premier regard qu'elle avait jeté sur lui.

Le soir, il faisait un temps pluvieux, et l'on ne sortit point pour la promenade : les femmes s'établirent autour de la table à ouvrage; le chevalier de Malte défia les hommes au piquet, et la comtesse fit mettre sur son guéridon les livres et les journaux. Hélène travaillait assise près de sa sœur; mais, malgré tous ses efforts pour paraître calme, sa distrac-

tion, la brièveté de ses réponses, décelaient un trouble qui semblait s'augmenter à mesure que l'heure avançait; elle ne levait pas la vue de dessus son ouvrage, et s'en occupait avec une application machinale qui lui servait de contenance.

—Mon Dieu ! Hélène, que tu es laborieuse ce soir! lui dit la comtesse : on dirait qu'il s'agit d'une tâche à remplir; va, je ne suis pas si pressée d'avoir mon tabouret. Puis, passant la main sur le front de la jeune fille, elle ajouta : Tu es pâle! Est-ce que tu souffres?

— Je suis bien, très-bien, ma bonne Régine, répondit vivement Hélène. Est-ce que nous ne ferons pas un peu de musique ce soir?

—Nous avons un roman nouveau; tu viens de proposer à ces dames d'en faire la lecture.

— Et la proposition a été adoptée à l'unanimité, ajouta madame de Malvalat; Albert lit avec beaucoup d'expression et de goût...

— Ma mère, je ne puis pas entendre ces éloges-là en face, interrompit-il avec un sourire à travers lequel perçait un peu d'humeur; vous êtes en vérité trop prévenue en faveur de mes talens; tout le monde ne peut pas me juger avec tant d'indulgence, et je ne sais maintenant si j'oserai lire tout haut.

— Je vous en prie, monsieur, dit la comtesse en lui présentant le livre.

Le cercle se rétrécit autour de la table; Hélène resta un peu en arrière, à l'ombre de la comtesse. Albert commença sa lecture; un moment après, dix heures sonnèrent à l'horloge du château. La jeune

fille tressaillit et laissa aller son ouvrage. Une minute après, elle se leva et sortit du salon. Georges la suivit des yeux avec une sorte d'inquiétude; elle lui avait semblé toute tremblante et horriblement pâle.

Lorsqu'Albert eut achevé le premier chapitre du roman nouveau, madame d'Aire l'arrêta.

— Ceci me semble terriblement ennuyeux, dit-elle, et ces dames ont l'air de penser comme moi.

— Je le crois bien, s'écria madame Dubourjas; mais allez, vous n'êtes pas au bout de vos peines; tantôt ce sera bien autre chose; je connais le livre.

— Alors, je ne vois pas pourquoi nous l'achèverions, reprit la comtesse : nous étions pourtant bien décidés à faire une lecture ce soir.

— Il serait aisé de trouver quelque chose de mieux dans la bibliothèque.

— Oh! certainement; M. de Malvalat, voulez-vous aller choisir? nous nous fions à votre goût.

Albert se leva et dit à Georges : Allons ensemble, M. de Roqueville!

La bibliothèque était à l'autre extrémité du château; on y montait par un escalier tournant, après avoir traversé plusieurs pièces qui ne s'ouvraient qu'aux jours de réception. Le domestique qui précédait Georges et M. de Malvalat, une bougie à la main, remarqua avec quelque étonnement que la porte de l'escalier était ouverte.

— Est-ce que quelqu'un est venu ici? dit-il; mademoiselle, peut-être?

Ils montèrent; tout était silencieux en haut; il n'y avait personne dans la bibliothèque. La bougie éclai-

rait à peine cette pièce assez semblable à une chapelle gothique. La voûte en ogive était ornée de pendentifs, une magnifique collection de livres tapissait les murs, et leurs reliûres dorées éclataient sur les sombres panneaux en bois de noyer sculpté. Au milieu il y avait une table couverte d'objets d'art et de curiosités. Une ample portière baissée devant les deux battans d'une porte curieusement ouvragée en cuivre, cachait l'entrée de la seconde pièce qui servait de cabinet de travail.

— C'est singulier! dit Albert, il y a ici comme une odeur de tabac fumé; on dirait que M. de Bearn y a passé! Et comme Georges ne répondit rien, il ajouta: Quel sot et vulgaire personnage que ce M. de Bearn! il a une manière de regarder les gens qui donnerait envie de lui faire une impertinence.

Georges fit un mouvement de tête plein d'assentiment et resta debout contre la table, tandis que M. de Malvalat parcourait les rayons de la bibliothèque en disant: Je ne suis pas querelleur; mais si je me retrouve jamais en face de ce grand monsieur autre part que dans le salon de madame d'Aire, peut-être ne résisterai-je pas à l'envie de lui donner une leçon de savoir-vivre.

— En ce cas, tenez-moi pour votre second, dit froidement Georges.

— On n'y voit pas trop clair ici, murmura M. de Malvalat, en rapprochant la bougie pour parcourir les titres du regard.

— Allumez cette autre bougie, dit Georges en prenant un flambeau éteint sur la table.

Qui est-ce qui a laissé ce chandelier d'argent ici? s'écria le domestique étonné, je l'avais mis ce soir dans la galerie.

En se retournant, Georges ramassa quelque chose de blanc devant la table; c'était un mouchoir de batiste qu'il reconnut au léger parfum dont il était imprégné, et que, par un mouvement instinctif, il se hâta de cacher sur sa poitrine.

— Elle est venue ici, pensa-t-il; elle y est venue aujourd'hui; mon Dieu! pourquoi? pour y pleurer librement, peut-être, comme dans les allées du parc!

M. de Malvalat continuait à parcourir les rayons de la bibliothèque, ouvrant quelques livres, lisant de côté et d'autre quelques pages, et faisant tout haut ses commentaires, tandis que Georges l'écoutait, pensif, et serrant sous sa main le mouchoir d'Hélène.

— Ah mon Dieu! nous nous oublions! dit tout-à-coup M. de Malvalat; que doivent dire ces dames? il y a au moins une grande demi-heure que nous sommes ici! Voilà les *Lettres d'une Péruvienne*, c'est ma foi ce que j'ai trouvé de plus intéressant.

Quand ils rentrèrent au salon, Georges chercha Hélène du regard; elle n'était pas encore revenue; personne autre que lui ne parut s'en apercevoir. Il vint près de madame Dubourjas, qui depuis un moment l'observait en silence.

— Mon cher fils, lui dit-elle tout bas, c'est un des priviléges d'une vieille femme, de recevoir à toute heure qu'il lui plaît; entrez chez moi ce soir avant de vous coucher, nous causerons.

Un quart-d'heure après, Hélène rentra dans le salon et vint s'asseoir derrière la comtesse, de manière à rester cachée dans l'ombre du vaste fauteuil où madame d'Aire était comme ensevelie. Personne ne se dérangea; M. de Malvalat continua sa lecture au milieu d'un profond silence. Tout-à-coup Hélène se leva en chancelant, fit quelques pas comme pour sortir, et tomba inanimée sur le parquet. On accourut, on la releva pâle et les membres agités de mouvemens convulsifs; madame d'Aire l'appelait avec des cris d'effroi; on essayait inutilement de lui faire reprendre ses sens; tout le monde était dans la consternation. Il fallut l'emporter dans sa chambre, où toutes les dames la suivirent.

— Mon Dieu! s'écria M. de Malvalat, ceci pourrait être le début de quelque maladie grave. On devrait envoyer chercher un médecin.

Puis il se rassit et se mit à feuilleter les *Lettres d'une Péruvienne*. Georges n'avait rien dit; il était appuyé à la cheminée, immobile, pâle, absorbé dans une affreuse inquiétude.

Un moment après, madame Dubourjas redescendit.

— Cela va mieux, dit-elle, c'était une crise nerveuse qui est déjà calmée. Allons, il n'y a pas de quoi s'effrayer. Madame d'Aire va passer une partie de la nuit près de sa sœur; madame de Malvalat veut veiller aussi. Quant à moi, me voilà rassurée, et je vais me coucher.

Mon cher fils, ajouta-t-elle en prenant le bras de Georges, voulez-vous me reconduire jusqu'à ma ambre?

Quand ils furent seuls, elle lui dit, en le regardant en face, avec une sorte de commisération affectueuse : Que vous avez eu un affreux moment ce soir, quand vous avez vu M. de Malvalat se précipiter vers Hélène et la relever mourante entre ses bras!

Georges cacha son visage dans ses mains et ne répondit que par une sourde exclamation.

— Vous aimez Hélène, reprit la vieille dame; vous l'aimez, je l'ai vu ce soir. Hélas! qu'espérez-vous? Elle va épouser M. de Malvalat. Mon pauvre jeune ami, vous aviez raison; il faut partir...

— Demain, dit Georges d'une voix brisée, demain! Vous qui avez été si bonne pour moi, madame, vous m'aiderez à trouver un prétexte...

— Sans doute, répondit-elle presqu'en pleurant; et moi qui n'avais rien compris, rien deviné! j'ai dû vous faire bien du mal avec mes chroniques!... M. de Malvalat! M. de Bearn! je hais tous ces gens-là!...

Le même soir, Georges fit ses préparatifs de départ. Lara le regardait d'un air triste; il comprenait bien cette fois qu'il ne s'agissait pas d'une partie de chasse...—Oui, nous nous en allons! lui dit Georges, nous allons retrouver notre petite chambre, nous allons reprendre la triste vie que nous n'aurions jamais dû quitter, mon pauvre Lara! à présent je serai bien plus malheureux! Là-bas je me souviendrai d'elle!...

VIII — DEUX AMIS.

Georges quitta les Charmilles sans avoir revu Hélène; il profita avec un triste courage de l'indisposition qui la retenait dans sa chambre pour se dispenser de lui faire ses adieux. Il partit dévoré de regrets, le cœur plein de souvenirs; plus malheureux cent fois que pendant ses plus tristes jours de découragement et d'ennui. Lara semblait comprendre le morne abattement de son maître. Quand ils rentrèrent tous deux dans l'obscure petite chambre de l'hôtel Beauséjour, il vint se coucher devant le vieux fauteuil où Georges s'asseyait ordinairement, et répondit à peine au joyeux accueil de Clodomir, qui le caressait et secouait les deux mains de Georges en s'écriant :

C'est vous, mon voisin ! déjà de retour ! Est-ce que vous ne vous êtes pas amusé là-bas? Mon Dieu, que je suis aise de vous revoir !

Puis s'apercevant que Georges avait l'air souffrant et abattu, il ajouta : Vous me raconterez tout cela demain; à présent, il faut vous coucher. Bonne nuit! bonne nuit ! je viendrai vous voir avant le déjeûner.

Lorsque Clodomir revint le lendemain matin, il trouva Georges dans son lit, pâle, les yeux cernés et allumés par la fièvre; les mains sèches et brûlantes.

— Qu'est-ce donc que ceci, mon voisin? s'écria-

t-il avec inquiétude; l'air de la campagne ne vous a pas été du tout favorable, à ce qu'il me paraît. Vous ne vous portez pas bien.

— Ce n'est rien, répondit Georges avec effort; la fatigue... J'ai beaucoup chassé... Ensuite, le voyage..

— Un voyage de dix-sept lieues, ce n'est pourtant pas le diable! et par le bateau à vapeur encore... Quant à la chasse, c'est différent. Vous aurez pris une courbature. Vous avez mal à la tête, n'est-ce pas?

— Oui, j'éprouve un grand accablement; le jour me fatigue; voulez-vous fermer les rideaux? répondit Georges, en passant la main sur ses yeux avec un long soupir.

— Hum! se dit Clodomir en tirant le morceau de calicot bleu et blanc, ceci est plus grave qu'une courbature peut-être : j'aurais dû me faire médecin comme j'en avais le projet... Bon! voilà la bordure qui me reste dans la main! horrible barraque, va!

Il revint près de Georges et lui dit en le regardant avec sollicitude : Allons, cela ne sera rien; nous allons vous soigner, vous guérir... J'ai un ami qui est médecin, un habile médecin; nous le ferons venir si ce mal continue; moi je serai votre garde-malade, et tout d'abord je m'installe...

A ces mots il sortit vivement et revint un instant après, traînant après lui son fauteuil et son oreiller qu'il mit sous la tête de Georges; puis il alla chercher un vieux volume in-12, tiré du cabinet de lecture dont il avait épuisé toutes les nouveautés, et fit un verre d'eau sucrée pour le malade. Quand il eut fini tous ses préparatifs, il dit à Georges : Mon voi-

sin, me voilà : si vous avez sommeil, dormez ; si vous avez besoin de quelque chose, demandez ; si vous voulez parler, je vous écoute ; si vous n'avez rien à me dire, j'ai là un méchant roman qui me tiendra compagnie. Figurez-vous bien enfin que je suis votre garde-malade et agissez en conséquence.

— Merci, mon ami, dit Georges en lui tendant la main.

— Tenez, mon voisin, reprit Clodomir d'une voix plus émue, je ne sais rien de triste comme d'être malade et de rester seul ; moi d'abord j'en mourrais! Il n'y aurait pas besoin de médecin pour m'enterrer; ça ne serait pas drôle ! Eh bien ! Lara, ajouta-t-il, en se tournant vers le chien qui, couché devant le lit, regardait tristement son maître, tu n'es pas malade toi, mon garçon !

A ces mots il l'attira à lui comme pour le caresser et prit une de ses pattes dont il regarda attentivement le dessous, hum ! pensa-t-il, ces pattes-là n'ont pas énormément battu le terrain !

Alors Clodomir posa son livre et fit tant et de si étonnantes histoires, il fut si plaisant en racontant ses querelles, ses amours, ses grands paris au billard, ses bals masqués, que Georges, un peu distrait de ses souvenirs, écouta d'abord et finit insensiblement par tomber dans une sorte de somnolence. Bientôt une respiration plus égale et plus lente souleva sa poitrine, son visage se couvrit d'une moiteur légère, et ses joues reprirent leur brune pâleur.

—Enfin, il dort ! pensa Clodomir, ce n'est pas sans peine ! Quand j'étais petit, ma bonne me faisait comme

cela des histoires; j'étais très-difficile à endormir; mais, ma foi! Roqueville m'aurait encore rendu des points... Ici, Lara!

Lara releva vivement sa bonne grosse tête. Clodomir avait fait un geste bien connu; il avait mis la main dans la poche de sa robe de chambre pour en tirer un morceau de sucre. — Voyons, Lara, reprit-il, dis-moi la vérité; je suis bien sûr que tu ne mentiras pas. Nous n'avons pas beaucoup chassé, nous n'avons presque pas chassé; tes quatre pattes me le disent. Dix-sept lieues par le bateau à vapeur! Ce n'est pas non plus la fatigue du voyage qui cause ce mal subit. Et nos bottes, voyons nos bottes! Elles n'ont guère plus fatigué que les pattes de Lara. Impossible donc que nous ayons une courbature, suite d'un exercice violent que nous n'avons pas pris! Nous étions dans une maison riche, bien accueilli, choyé, amusé, nous pouvions nous croire chez nous ou à peu près. Nous étions partis pour un mois, et nous revenons précipitamment au bout de quinze jours. Il y a quelque chose là-dessous.

En achevant ces déductions profondes, Clodomir se frappa le front et ajouta, en regardant la figure endormie de Georges : C'est là que nous avons mal, et nous dissimulons! Au fait, s'il n'a pas encore confiance en moi! Dis donc, Lara, qu'est-ce que nous pourrions faire pour nous amuser? si nous fumions une pipe? c'est-à-dire, non, je retire ma proposition. Si j'écrivais au papa? bah! je n'ai rien de nouveau à lui dire. Lara, mon ami, nous allons lire *Floratine* ou les *Mystères de la caverne*. Couche toi là et dors,

vous serez deux; peut-être bien nous serons trois dans le moment.....

Il s'enfonça dans son fauteuil et commença sa lecture, non sans tourner souvent un regard plein de sollicitude sur Georges. Lara se tenait immobile à ses pieds, et ne détournait pas de dessus son maître ses grands yeux intelligens et tristes. Le tableau était réellement touchant : ce pauvre Clodomir, si bruyant, si grand parleur, ne tenant jamais en place, et qui, maintenant, s'inquiétait du frolement de la page qu'il allait tourner; ce chien, fou, remuant comme tous ceux de sa race, couché, tapis dans son recoin, n'osant plus bouger, et sous les rideaux, le pauvre Georges, endormi, malade et gardé par ses deux amis. En effet, c'étaient deux amis vrais, désintéressés, qui lui restaient à l'heure des regrets, de la sollitude, de la douleur, des souffrances cruelles du corps et de l'ame.

Georges s'éveilla bientôt, et promena un regard moins abattu autour de lui.

— Eh bien! dit Clodomir, comment allons-nous?

— Mieux, mon ami, merci. Il me semble que j'ai dormi long-temps; quelle heure est-il?

— Midi, répondit Dumillet en regardant la pendule; pas possible!... Ah! bah! voilà la vingtième fois que je suis attrapé par cette patraque! Attendez, je vais chercher l'horloge que m'a donnée mon père. Si nous avions besoin d'une bassinoire, elle peut servir à deux fins.

— Mon bon voisin, dit Georges quand Dumillet revint, que je suis reconnaissant de vos soins! Cela fait tant de bien d'être aimé, d'être plaint quand on

souffre! Heureusement, je ne suis pas tombé malade là-bas!

— Je crois bien que vous en avez rapporté tout votre mal, dit Clodomir en hochant la tête; vous avez des soucis...

— Des peines cruelles, il est vrai, répondit Georges avec amertume; c'est ma faute, je suis allé les chercher! Dumillet, savez-vous qui j'ai rencontré aux Charmilles? M. de Roqueville-Bearn!

— Roqueville-Bearn! répéta Clodomir étonné; ce doit être un de vos parens. Eh bien! cela ne vous a pas fait plaisir?

— Vous ne savez pas... c'est vrai... ma pauvre tête se perd, je commence par la fin, dit Georges en passant la main sur son front; je vais vous faire l'histoire des Roqueville-Bearn; écoutez!

Il conta alors en quelques mots l'histoire du procès. A la fin du récit, Clodomir laissa échapper une exclamation énergique, et dit d'un air convaincu : Je comprends que cette rencontre a dû vous ôter tout l'agrément de votre voyage.

— Ce n'est pas tout encore, reprit Georges; si vous saviez!...

— Je parie que vous êtes amoureux! s'écria Clodomir, frappé d'un soupçon subit.

— Oui, répondit Georges d'une voix plus basse, j'aime comme un fou, j'aime sans espoir une jeune fille, belle, riche, enviée, et qui peut choisir entre les plus grands partis de France. Celui qu'elle a préféré est maintenant aux Charmilles. Tout est convenu, arrangé entre les deux familles; elle se mariera bientôt...

— Bah ! bah ! interrompit Clodomir, il n'y a rien de fait tant qu'on n'est pas revenu de la mairie et de l'église. Qu'a-t-il de plus que vous, ce prétendu ? Il est riche ; mais puisqu'elle l'est aussi, elle ne doit pas trop regarder à cela. Il est noble ? et vous ! n'êtes-vous pas le comte de Roqueville, d'une des plus grandes familles de la Normandie ? Quant à la figure, je ne le connais pas ; mais là, sans flatterie, je doute qu'il soit mieux que vous. A votre place, mon voisin, je n'aurais pas quitté la partie ; je serais resté, je serais resté, certainement !

— Hélas ! pour être témoin de mon malheur !

— Du tout, du tout ; pour essayer de l'emporter sur un rival odieux ! Vous ne savez pas, mon voisin, ce que c'est que la volonté en amour. Il faut que je vous cite à ce propos un exemple, une aventure qui m'est arrivée à moi. Figurez-vous que j'étais amoureux d'une petite fleuriste, jolie comme les amours, Paméla ; une enfant adorable ; des yeux longs comme le doigt, des cils noirs, des cheveux blonds, des mains blanches, une vraie perle enfin. J'en devins hébêté, je ne mangeais plus, je ne lisais plus, je ne fumais plus ; je tournais en Nabuchodonosor. Je me présente ; on ne me reçoit ni bien ni mal. Il y avait là un grand diable assez bien bâti, qui lui faisait les yeux doux en pure perte depuis trois mois, et un petit brun gentil, frisé, pommadé, avec des jabots et des manchettes retournées, dont elle semblait écouter plus volontiers les soupirs. Diable ! dis-je d'abord, ça n'est pas drôle ! J'étais désespéré. Mais tout d'un coup je réfléchis, je me dis : Ce monsieur est bien, je ne suis

pas mal; il aime Paméla, je l'aime aussi; il est là, on ne m'a pas encore renvoyé. Essayons; c'est au petit bonheur. Je ne quittai donc pas la place. D'abord, j'eus de mauvais momens, Paméla disait de ces petits mots et laissait voir pour mon rival de ces préférences qui vous font sécher le cœur de jalousie; mais je tenais bon. A la fin, elle s'aperçut que le petit brun n'était qu'un paltoquet, capable de compromettre une jeune fille par ses bavardages, un égoïste, un débauché, tandis que moi j'avais la réputation d'un garçon rangé, d'un bon enfant. Elle finit par m'aimer, cette pauvre Paméla, et je ne l'ai pas rendue malheureuse, je m'en flatte! nous vivions tranquilles et contens comme deux petits anges!

— Mais cela n'a pas duré? demanda Georges avec intérêt.

— Hélas! ce ne fut ni sa faute ni la mienne, répondit Clodomir en passant son foulard sur ses yeux, la pauvre enfant est morte. Je ne l'ai pas quittée jusqu'au dernier moment; j'ai eu son dernier soupir! Une si charmante créature que j'aimais tant! J'ai failli en perdre la raison. Et maintenant encore quand j'y songe! Allez, ça n'est pas drôle!

— Mon pauvre ami, dit Georges, vous le voyez bien, chacun a ses peines ici-bas, même vous, l'homme le plus heureux de la terre.

— C'est pourtant vrai! allons! qu'avais-je besoin de me remémorer tout cela pour vous attrister encore davantage! Parlons de vous. Il faut d'abord vous soigner, vous rétablir; puis nous verrons; en attendant, vous me raconterez vos peines, cela soulage et fait

passer le temps. Tenez, il est déjà près de cinq heures. Ici, Lara; nous allons dîner ensemble, mon garçon, puis nous reviendrons ici faire la veillée; ça te va, n'est-ce pas?

Le lendemain, Georges était mieux, il essaya de reprendre ses livres, son travail ordinaire. Mais son esprit, préoccupé d'une idée fixe, ne pouvait s'arrêter à rien : il ne pouvait songer qu'à ce passé si proche encore de lui, et qui dominait le souvenir de tous les événemens de sa vie. La tête blonde d'Hélène semblait passer devant ses yeux fermés; il la revoyait tantôt souriante et radieuse comme pendant les premiers jours de son arrivée aux Charmilles, tantôt pâle et baignée de larmes, comme il l'avait surprise dans le labyrinthe. Clodomir le trouva plongé dans cette rêverie sombre, et comprit qu'il essaierait vainement de l'en distraire.

— Mon voisin, dit-il, vous n'avez pas besoin de moi? je vais promener Lara. Tandis que vous serez seul, vous devriez bien écrire à cette bonne madame Neal, dont vous avez encore eu une lettre ce matin; elle est en peine de vous peut-être, ainsi que votre père...

—Vous avez raison, Dumillet, dit vivement Georges; comme je les oubliais tous deux!

Il repoussa ses livres, prit la plume et écrivit :

« Paris, le 20 juin 18...

« En ce moment, Thérèse, vous attendez peut-être une lettre de moi, datée des Charmilles; vous vous entretenez avec mon père de l'accueil que m'a fait madame d'Aire; vous vous réjouissez de la bonne

hospitalité que j'ai reçue dans cette maison. Hélas! un sort fatal, les folies de mon propre cœur, ont bientôt troublé le bonheur tranquille et doux que j'avais retrouvé dans cet intérieur qui m'a un instant rappelé le nôtre, Thérèse. Oui, un instant il m'a semblé n'avoir rien perdu, il m'a semblé que j'étais encore l'heureux Georges de Roqueville, celui dont la vie était si paisible, si pleine de prospérités, et dont l'avenir semblait si beau; mais ce bonheur était comme un rêve, au milieu duquel la rude main du malheur m'a réveillé.

« Vous ne me comprenez pas, Thérèse! je vous parais fou, mon Dieu! ou peut-être m'avez-vous deviné? Eh bien! oui, il est vrai, j'aime Hélène! Allez, c'est malgré moi; je ne me suis pas livré à cette passion insensée; elle s'est emparée de moi subitement, presque à mon insu, sans que j'aie eu le temps de m'en défendre. J'ai fui, je suis revenu ici, dans cette chambre nue et solitaire, où j'étais triste souvent, mais où je travaillais du moins l'ame tranquille. J'essaie d'oublier, de reprendre mes anciennes et laborieuses habitudes, d'accoutumer encore mes yeux à cette pauvreté, mon cœur à cet isolement; j'y parviendrai. Quand je me trouverai mal ici, Thérèse, je me souviendrai de ce que j'ai souffert pendant les derniers jours que j'ai passés aux Charmilles. Madame d'Aire vous l'annoncera bientôt, mon amie : Hélène va se marier avec un homme qu'elle aime, avec un homme fort digne d'elle. J'espère qu'elle sera heureuse; elle est environnée de tous les avantages qui peuvent assurer un long et inaltérable bonheur. Et

cependant, Thérèse, il y a dans cette belle destinée quelque malheur que je ne puis deviner, que tout le monde ignore. Hélène a une peine secrète et profonde, je l'ai vue pleurer! Mais ses chagrins passeront; elle les confiera à celui dont elle sera bientôt la femme, il l'en consolera. Moi, j'avais pour ainsi dire surpris ses larmes; elle ne m'a rien dit, je ne sais rien. Oh! si elle avait compris quel ami fidèle et sûr elle a en moi, elle m'aurait tout confié. Mais non, elle ne le pouvait pas, elle ne le devait pas...; à quel titre obtiendrais-je son amitié, sa confiance? Je ne suis pour elle qu'un étranger.

« Vous le voyez, je suis bien malheureux, mon amie; mais j'aurai du courage contre cette passion insensée; je sais pour quels devoirs je dois vivre; je serai digne de mon père, de vous....

« Adieu, Thérèse, écrivez-moi, songez que vos lettres seront ma consolation, la seule joie de mes longues journées de travail; vous avez vu jusqu'au fond de mon pauvre cœur; je vous en ai montré les blessures. Hélas, guérissez-moi! »

Un moment après, Clodomir rentra.

— Mon voisin, dit-il, savez-vous que Lara a des connaissances à Paris? Nous étions allé ensemble manger une brioche, en regardant l'obélisque. Tout-à-coup je vois sauter devant nous un magnifique chien tout semblable au vôtre, qui se met à nous faire fête. Certainement lui et Lara se sont déjà vus quelque part. Malheureusement la reconnaissance n'a pu être longue; le maître du chien, un grand monsieur, assez bel homme, qui allait à cheval vers les Champs-Ely-

sées, l'a rappelé et ils sont partis tous deux au galop... Le chien s'appelle Stop.

— C'est étrange! dit Georges en changeant de couleur. Est-ce que M. de Malvalat ne serait plus aux Charmilles!

IX — L'AMITIÉ D'UNE VIEILLE FEMME.

Le cœur de Georges s'affermit enfin contre son malheur; il reprit ses habitudes laborieuses, il se remit à suivre sa pénible carrière avec résignation et courage. Parfois cependant il avait encore de sourds désespoirs, des défaillances de volonté contre lesquelles il lui fallait lutter long-temps. Il redoutait tout ce qui pouvait réveiller vivement en lui le souvenir d'Hélène; ce souvenir qu'il avait d'abord si souvent rappelé, cette image adorée à laquelle il parlait dans ses longues rêveries, lui faisaient mal maintenant; il éloignait de lui, autant que possible, tous les vestiges qui lui restaient de son séjour aux Charmilles. C'était ainsi qu'il avait caché, enfermé pour ne plus la regarder, sa plus chère relique, ce mouchoir ramassé dans la bibliothèque, et qu'il avait cru sentir humide des larmes d'Hélène. Au milieu de cette espèce de calme, il redoutait un moment douloureux et bien prévu, le moment où il apprendrait le mariage de mademoiselle d'Entrevaux; vingt fois, quand l'honnête Rigolet entrait le matin chez lui, sa casquette de

loutre d'une main, une missive de l'autre, il avait frissonné en songeant que c'était peut-être une lettre de faire part; et cependant il lui semblait qu'une entière certitude lui ferait moins de mal que les doutes où il tombait parfois quand il pensait à la rencontre que Clodomir avait faite aux Champs-Elysées, quand il en venait à supposer que ces projets de mariage étaient peut-être rompus, et que M. de Malvalat avait quitté les Charmilles. Un jour il dit à Clodomir, qui était fort attristé de le voir se refuser à toute autre distraction que celle d'un travail opiniâtre: Mon cher Dumillet, je ne serai tout-à-fait tranquille que quand j'aurai la certitude qu'elle est mariée; tant qu'elle ne l'est pas, il y a en moi comme un espoir qui me tourmente. M. de Malvalat est-il à Paris? est-ce bien lui que vous avez rencontré un jour? Je donnerais tout au monde pour le savoir.

—Bah! murmura Clodomir, cela ne me paraît pas tout-à-fait impossible.

Un moment après, il sortit. Georges se remit au travail; avant de rouvrir ses livres, il leva un moment les yeux vers la fenêtre. Il faisait doux dehors; un coin du ciel, encadré par les toits et les tuyaux de cheminée, rayonnait sur la rue des Maçons-Sorbonne, et dans son azur sombre et profond volait joyeusement une troupe d'hirondelles.

—Hélas! pensa Georges, qu'il doit faire beau aujourd'hui aux Charmilles, sous les longues allées du parc, à l'ombre des tilleuls!

Au bout de deux heures, Clodomir rentra tout essoufflé.

—Mon voisin, dit-il d'un air triomphant, savez-vous d'où je viens? de chez M. de Malvalat!

—Ah mon Dieu! dit Georges effrayé, et qu'êtes-vous allé faire là, Dumillet?

—Parbleu! je suis allé savoir ce qui vous intéresse, et je ne m'y suis pas trop mal pris, allez! On n'est plus un enfant blond au berceau: on sait son monde, et quand on veut, on ne fait pas trop de bêtises! D'abord, je suis allé lire l'Almanach des vingt-cinq mille adresses, et j'y ai trouvé M. le baron de Malvalat, rue de l'Université. Alors j'ai boutonné ma redingote, j'ai mis mes gants jaunes, et je suis parti. J'arrive rue de l'Université. Un bel hôtel, grande porte-cochère, et je parle au concierge. — M. de Malvalat?—M. le baron est sorti. — Ah! il est donc à Paris! j'en suis charmé; je craignais qu'il ne fût à la campagne.—M. le baron est de retour depuis environ quinze jours. — C'est bien! je reviendrai. A ces mots, je m'esquive, et me voilà. Vous le voyez, c'était bien lui et son chien que nous avons rencontrés se promenant aux Champ-Elysées.

—Je m'y perds, murmura Georges. Peut-être est-il revenu pour les arrangemens, les préparatifs du mariage.

—En tout cas, rien n'est encore fait; il y a encore de l'espoir, vous dis-je!

—Quel espoir, mon Dieu! Merci, mon bon Dumillet, merci de ce que vous venez de me dire; mais en vérité, je serais bien fou de m'en réjouir!

—Voilà! voilà! s'écria Clodomir, d'un air d'affection grondeuse, vous allez vous tourmenter encore!

Que dirait votre père, que dirait cette bonne madame Neal, qui vous aime tant, si elle vous voyait ainsi prendre toujours les choses au pire, et maigrir à vue d'œil?

— Vous avez raison, Dumillet, répondit Georges avec un long soupir; j'ai des devoirs qu'il ne m'est pas permis d'oublier, et à l'accomplissement desquels je dois avant tout dévouer ma vie.

Le même jour, il reçut deux lettres, l'une de Thérèse, l'autre de M. Thevenet le notaire. Madame Neal n'essayait pas de raisonner avec lui et de lui prouver que son amour était une folie, elle se bornait à le plaindre et à le consoler avec cette douceur, cette tendresse infinie dont son cœur connaissait si bien le langage. Le notaire écrivait à Georges :

« Monsieur le comte, d'après l'état de vos revenus, il serait aisé d'ajouter un supplément aux deux cents francs que vous touchez par mois à Paris. Nous avons assez bien fait vos affaires ici; tout compte fait, il me reste entre les mains une quarantaine de mille francs, sur lesquels nous ne devons pas une obole. Voilà donc une petite fortune claire, sûre, et honorablement conservée; tout le monde n'en peut pas dire autant. Il court de mauvais bruits sur M. de Roqueville-Bearn; on dit qu'il mène à Paris un train d'enfer; ce qu'il y a de positif, c'est que les inscriptions d'hypothèques s'élèvent déjà à plus de deux cent mille francs. Mademoiselle Alice de Roqueville-Bearn, sa sœur, a pris le voile ces jours derniers. Cela a fait sensation ici. On dit que c'est une jeune personne dont les sentimens sont très-hauts, et qui a

toujours vu avec un grand chagrin les désordres de sa famille. On assure même qu'elle a manifesté certains scrupules, et qu'elle a volontairement renoncé à sa part de la fortune dont vous avez été dépouillé.

« D'après votre correspondance, je vois que vous travaillez beaucoup, monsieur le comte; il ne faudrait pourtant pas vous épuiser à creuser toutes les théories du droit; dans notre état, c'est la pratique qui enseigne, et j'aimerais mieux vous voir dépouiller des dossiers que pâlir sur vos livres. Quand j'aurai l'honneur de vous voir, ces vacances, je vous dirai mes idées là-dessus. Veuillez recevoir, monsieur le comte, l'hommage de mon respect, et me croire pour la vie votre humble serviteur.

« JH. THEVENET. »

— Notaire! notaire à Paris! murmura Georges avec un sourire amer. Qui sait? Quelque jour, je pourrai devenir l'homme d'affaires de M. de Malvalat!

Quelques jours plus tard, Georges reçut par la petite poste une lettre de madame Dubourjas. « Monsieur, lui écrivait-elle, me voici de retour à Paris pour peu de temps, et je viens vous rappeler la promesse que vous m'avez faite aux Charmilles. Il n'y a qu'un pas du quartier latin à la rue de Vaugirard, et je vous attends à déjeûner demain. Point d'excuses surtout. Je vous promets que vous ne serez pas fâché d'être venu causer une heure avec votre vieille amie.

« Vicomtesse DUBOURJAS. »

Jamais billet doux furtivement glissé, jamais let-

tre désirée, attendue après des jours d'absence, ne causèrent une plus vive émotion et ne furent tant relus que ces dix lignes assez insignifiantes tracées par la main d'une vieille femme. Georges passa toute la soirée les yeux fixés sur cette écriture tremblotante, retournant, cherchant, commentant le sens peu explicite de cette dernière phrase : Je vous promets que vous ne serez pas fâché d'être venu causer une heure avec votre vieille amie. Des espérances confuses, et qu'il n'osait formuler, se glissaient dans son cœur; puis il craignait de s'y livrer. Il en venait à supposer que madame Dubourjas voulait achever de le guérir et l'emmener aux noces qui se préparaient. Mais une idée fixe, ardente, dominait toutes ses anxiétés; il allait entendre parler d'Hélène par quelqu'un qui l'avait quittée la veille; il allait savoir mille détails insignifians pour d'autres, intéressans et précieux pour lui. Il ne dormit pas cette nuit-là, et le lendemain il était levé avec le jour.

— Mon pauvre Lara, dit-il, je vais sortir sans toi ce matin.

— Mon voisin, cria Clodomir à travers la cloison, comment, déjà debout! et quand je suis rentré, passé minuit, il y avait encore de la lumière dans votre chambre : est-ce qu'il y a du nouveau, que vous n'avez pas dormi?

— Mon cher Dumillet, répondit Georges, ce matin je vais sortir de toutes ces incertitudes; je vais savoir enfin quelque chose. Dieu fasse que je ne rentre pas ici le cœur plus navré que je n'en serai sorti!...

— Bon! s'écria Clodomir après avoir lu le billet de madame Dubourjas; je l'aime, cette respectable dame. Qui sait à quelle heure elle déjeûne? Elle a oublié de vous le dire. Au moins faites bien attention que votre pendule marque toujours midi. Heureusement j'ai là, dans mon gousset, l'horloge qui ne varie pas de plus de dix minutes en vingt-quatre heures. En attendant votre retour, nous irons avec Lara prendre la demi-tasse; vous nous trouverez assis dehors, au café de la Sorbonne.

A onze heures, Georges sortit; quand il entra chez madame Dubourjas son cœur battait comme s'il allait revoir Hélène elle-même. La vieille dame vint au-devant de lui.

— Eh bien! mon cher fils, dit-elle, comment allez-vous? Savez-vous que je vous trouve maigri! Est-ce que vous avez été malade?

— Oui, madame, balbutia-t-il, j'ai été souffrant. C'est fini... je suis très-bien à présent.

Et comme elle continuait de le regarder sans rien dire, après l'avoir fait asseoir à côté d'elle, il ajouta d'une voix encore plus émue : Je suppose, madame, que vous avez laissé tout le monde en bonne santé aux Charmilles?

— Eh! eh! pas trop, répondit madame Dubourjas; Hélène est malade.

— Ah! fit Georges avec un profond soupir.

— Le docteur assure que cela n'a rien de grave, reprit madame Dubourjas; il dit que mademoiselle d'Entrevaux a des maux de nerfs et que son état n'exige que beaucoup de calme et de tranquillité d'es-

prit : le fait est qu'il n'y entend rien ni nous non plus. Oh ! il s'est passé bien des choses après votre départ, des choses auxquelles personne ne s'attendait. Figurez-vous qu'Hélène a subitement déclaré à sa sœur qu'elle n'épouserait jamais M. de Malvalat ; elle lui a déclaré cela il y a trois semaines, le lendemain même de votre départ.

— Est-il possible ! murmura Georges avec un mouvement de joie ; puis il reprit : Bientôt sans doute il sera question pour elle de quelqu'autre mariage !

— Pas de si tôt, mon cher fils ; il y a eu de grands pourparlers après cette déclaration. Madame de Malvalat était désespérée ; son fils avait l'air fort triste, fort désappointé ; là, de bonne foi, il ne devait pas s'y attendre. Je ne conçois rien à ce refus, à cette subite résolution. Il nous semblait à tous qu'Hélène préférait M. de Malvalat, il avait pu le croire aussi sans nulle présomption, et tout-à-coup... Quand madame d'Aire lui eut appris son sort, il resta un moment étourdi sous le coup ; puis il fit ce que j'aurais fait à sa place, il demanda à voir Hélène avant de partir. D'abord elle ne voulut pas le recevoir ; mais madame d'Aire parvint à la décider. Elle n'avait pas quitté sa chambre et n'était pas encore remise de cette crise nerveuse qu'elle avait eue la veille. Je ne sais si elle se sentait bien malade ; mais elle avait une physionomie qui m'effraya presque ; le regard fixe, abattu, l'air sombre et malheureux ; jamais, non jamais, je ne l'avais vue ainsi. M. de Malvalat vint donc. Hélène était assise dans un grand fauteuil, près de la fenêtre, le front sur sa main, le visage caché dans son mou-

choir. La comtesse et moi nous nous retirâmes un peu à l'écart pour laisser toute liberté à cet entretien. Quand M. de Malvalat s'approcha, les joues d'Hélène se couvrirent d'une rougeur très-vive; puis, presque aussitôt, elle redevint d'une mortelle pâleur. Il s'assit près d'elle et eut l'air de ne pas pouvoir parler; peut-être était-il un peu embarrassé pour commencer, et ne trouvait-il pas sa phrase. Alors Hélène lui dit d'une voix fort émue, mais avec une sorte de résolution : Ma sœur vous a parlé, monsieur; elle vous a dit que je ne pouvais pas accepter l'honneur que vous vouliez me faire. Croyez bien qu'il n'y a dans cette détermination aucun motif qui vous soit personnel; vous êtes l'homme du monde que j'estime le plus...—J'avais désiré, espéré plus que votre estime, dit alors M. de Malvalat, d'un air fort pénétré; un moment j'avais pu croire... Oh! Hélène! oh! mademoiselle, vous me rendez bien malheureux! A ces mots, il passa son mouchoir sur ses yeux. Je crois qu'il avait envie de pleurer. Hélène pleurait tout-à-fait. Vous êtes l'homme que j'aurais choisi, dit-elle; il n'en est point qui m'inspire plus de sympathie et de confiance, il n'en est point que je croie plus capable de faire le bonheur d'une femme; après avoir refusé de vous épouser je ne vous préférerai personne : M. de Malvalat, je ne me marierai jamais!

A cette dernière déclaration, la comtesse et moi nous restâmes stupéfaites. M. de Malvalat vit bien qu'il n'y avait plus d'espoir; mais il fut un peu consolé par la pensée que nul autre ne serait plus heureux que lui. Allez! c'est un égoïste!

— Ainsi ce mariage est rompu, tout-à-fait rompu? dit Georges.

— Eh! mon Dieu oui; madame de Malvalat en a jeté les hauts cris et elle a sur-le-champ emmené son fils. Nous sommes restées à peu près seules aux Charmilles pendant les trois semaines qui viennent de s'écouler, et en vérité plus je songe à tout cela, plus je m'y perds. Hélène est d'une mortelle tristesse, elle veut toujours être seule, et il est aisé de voir qu'elle pleure souvent. La comtesse est désolée; elle ne comprend rien à la situation d'esprit de sa sœur et elle en est venue à faire des conjectures absurdes, à croire qu'Hélène a fait un choix qu'elle n'ose avouer...

— Oh! non, non! c'est impossible, interrompit Georges.

— Je le crois aussi; pourtant, elle avait un moment préféré ce M. de Bearn...

— Et vous pensez qu'elle l'aime peut-être, malgré son ton vulgaire, son esprit grossier, ses vices? s'écria Georges avec amertume.

— Je ne dis pas cela; ce serait si étrange! Une jeune fille si charmante et si pure aimer ce débauché de mauvaise compagnie, cette espèce de tambour-major en gants jaunes et en bottes vernies! Cependant le cœur des femmes est sujet à de si bizarres caprices, qu'en vérité tout est possible, M. de Roqueville. Nous avons dit tant de mal de ce M. de Bearn, moi surtout, que si Hélène avait le malheur de l'aimer, elle n'oserait pas le dire.

— Pas même à sa sœur?

— A sa sœur moins qu'à toute autre personne. Ceci

est encore une des bizarreries du caractère d'Hélène; elle craint la comtesse; elle ne lui a jamais adressé aucune de ses petites confidences de jeune fille; jamais elle ne lui a parlé la première de ce qui l'intéressait, de ce qui préoccupait son esprit ou son cœur; il a toujours fallu que madame d'Aire le devinât, et cette fois sa pénétration se trouve tout-à-fait en défaut.

— Ah! pensa Georges, si j'étais près d'elle à toute heure, si j'avais la plus petite place dans son affection, dans son intimité, je la comprendrais mieux!

— Je retournerai la semaine prochaine aux Charmilles, reprit madame Dubourjas; est-ce que vous ne viendrez pas vous-même y faire une seconde visite?

— Moi, madame! s'écria Georges avec une sorte de frayeur qui fit sourire la vieille dame.

— Pourquoi pas, mon cher fils? répliqua-t-elle; la comtesse m'a expressément chargée de vous y inviter, elle vous attend; il faut venir, vous dis-je; pourquoi vous y refuseriez-vous?

— Eh! ne le savez-vous pas, madame? répondit Georges d'une voix altérée; n'avez-vous pas deviné que j'aime mademoiselle d'Entrevaux et que cet amour, cette folie m'a déjà rendu bien malheureux? Ce n'est pas auprès d'elle, en la voyant tous les jours, que je m'en guérirai.

— C'est vrai! dit madame Dubourjas d'un air convaincu; mais enfin qui sait?

Elle réfléchit un peu, puis elle ajouta gravement: M. de Roqueville, j'ai l'expérience du monde, je con-

nais jusqu'à un certain point le cœur des femmes, mon amitié pour vous est vive et sincère; voulez-vous suivre mes conseils et vous fier à moi?

— Oui, madame, répondit Georges en baisant la main un peu sèche, mais encore fine et blanche, qu'elle lui tendait.

— Eh bien! reprit-elle, attendez encore deux mois; puis, si rien n'est changé, si Hélène n'a pas pris une nouvelle détermination, si elle persiste dans ses refus, revenez aux Charmilles.

— Oui, je vous le promets, madame, répondit Georges, pénétré malgré lui d'un vague espoir. Dans deux mois, aux Charmilles!

X — AUX CHARMILLES.

Quelques jours avant la fin de l'année scolaire, Georges retourna à Neufchâtel. Pour la première fois, depuis bien long-temps, il eut un mouvement de joie vive et sans mélange; il oublia un moment son amour en embrassant son père et Thérèse, et, le soir de son arrivée, il fut presque heureux en se retrouvant assis à sa place accoutumée, à la place qu'il avait laissée vide près du foyer paternel. Mais cette première impression s'effaça promptement et il demeura livré aux anxiétés, aux alternatives terribles de découragement et d'espoir qui le dévoraient depuis près de deux mois. Thérèse elle-même ne pouvait calmer ces craintes,

cette sourde impatience qui le minait. Les lettres qu'elle recevait de Mme d'Aire étaient assez rares et ne disaient presque rien d'Hélène. La comtesse parlait vaguement d'elle-même et des soucis de sa position; mais il était aisé de voir qu'elle avait ses peines et que l'avenir de sa sœur l'inquiétait. Elle terminait toutes ses lettres en invitant la famille de Roqueville à venir passer quelque temps aux Charmilles. Enfin, une lettre de Mme Dubourjas arriva; elle écrivait à Georges :

« Vous rappelez-vous votre promesse, Monsieur? il serait temps de la remplir. Nous sommes ici trois femmes tout-à-fait seules, et la vie que nous menons est horriblement triste. Venez donc visiter notre solitude; les soirées sont longues déjà; nous ferons des lectures, d'interminables parties de piquet; enfin, vous partagerez tous nos plaisirs. Mme d'Aire compte que vous vous rendrez sur-le-champ à son invitation, et moi je vous attends. Partez, partez donc M. le comte, tout le monde ici sera content de vous revoir. »

— Nous ne pouvons pas vous accompagner, mon cher enfant, dit Thérèse après avoir lu cette invitation pressante; votre père ne se décidera pas ainsi, du jour au lendemain, à faire un voyage de soixante lieues; mais nous irons vous rejoindre. M. Thevenet viendra sans doute avec nous jusqu'à Paris : vous savez ce qu'il a en tête pour vous?

— Oui, répondit Georges; oui, Thérèse, c'est un bon et vigilant ami que Thevenet; il songe à ma fortune, hélas!

—D'autres songent à votre bonheur, Georges, vous le voyez.

— Je serais fou si j'avais le moindre espoir, dit-il tristement, et pourtant je pars. Il y a en moi quelque chose d'irrésistible qui m'entraîne. Est-ce la main de la Providence, mon Dieu! Ou bien vais-je achever de me briser contre les obstacles qui me séparent d'elle?

Deux jours plus tard, Georges arrivait aux Charmilles. C'était le soir, par un de ces temps doux et nébuleux de la fin de septembre, qui sont comme l'adieu des beaux jours. La longue avenue était déserte; une brume légère ondulait à la cîme des arbres et voilait la pâle lune, dont le disque montait à l'horizon. Les toits ardoisés du château se confondaient avec les tons gris du ciel, et, le long de la façade, les fenêtres du salon formaient comme trois grands cadres lumineux où se mouvaient de fugitives ombres. Georges retint son cheval et regarda devant avec lui une profonde émotion. Il lui avait semblé reconnaître le gracieux profil d'Hélène sur les plis transparens des rideaux. Un moment après, cette svelte figure disparut; la fenêtre s'ouvrit, et la voix bien connue de M^me^ Dubourjas s'écria :

— Voici quelqu'un dans l'avenue; c'est M. de Roqueville!

Un moment après, Georges entrait au salon.

— Soyez le bien-venu, M. de Roqueville, s'écria la comtesse en lui tendant la main avec effusion; je suis heureuse de vous revoir! C'est du dévoûment, d'avoir accepté mon invitation : nous sommes si tristes ici!

En achevant ces mots, les larmes lui vinrent aux yeux. Georges avait déjà parcouru le salon du regard; il n'y avait plus que Mme Dubourjas à côté de madame d'Aire : Hélène s'était retirée.

— Allons, allons, ma chère amie, dit la vieille dame, ne vous chagrinez pas ainsi; voilà M. de Roqueville qui arrive à point pour vous distraire. Il faut bien vous dire ce qui se passe, ajouta-t-elle en se tournant vers Georges, Mlle d'Entrevaux est malade, si l'on peut toutefois appeler une maladie la mélancolie qui s'est emparée d'elle. Depuis quelque temps elle fuit le monde; elle a supplié la comtesse de ne plus inviter personne à venir ici; tous ces petits devoirs qu'impose la présence des étrangers dans une maison, la fatiguent et la jettent dans de sourdes impatiences. Pourtant elle a fait une exception en votre faveur, et la nouvelle de votre arrivée a paru lui causer quelque satisfaction.

—Pauvre Hélène! dit la comtesse avec un profond soupir; ah! M. de Roqueville, tout ceci me rend bien malheureuse!

Le cœur de Georges se serra; ce qu'il voyait lui causait une pénible surprise; ce grand salon brillamment éclairé et presque vide, cette solitude, cette tristesse dans ces lieux qu'il avait vus naguères si animés, où une société choisie et nombreuse recevait un si gracieux accueil; tous ces contrastes le frappaient douloureusement.

Hélène ne reparut pas pendant le reste de la soirée. En se retirant, Mme Dubourjas dit à Georges : Eh bien! vous voyez où nous en sommes! Moi je n'y entends

absolument rien. Hélène s'est tournée vers la dévotion; elle reste souvent des heures entières à la chapelle; d'autres fois, elle s'enferme dans l'endroit le plus retiré du château, dans la bibliothèque, et y passe presque toute la journée : elle est bien changée; vous la verrez demain.

Georges se retira dans sa chambre l'ame navrée; avant de se coucher, il alla un moment sur la terrasse qui était de plain-pied avec son appartement. Alors il aperçut une faible clarté derrière la fenêtre en ogive de la tour où était la bibliothèque, et, un moment après, une silhouette se dessina sur les vitraux.

— Oh! murmura Georges en tressaillant, c'est elle!

Une minute après, la lumière disparut, et Georges entendit le bruit des portes qu'Hélène refermait derrière elle. Alors il se couvrit le visage de ses mains, et des larmes roulèrent sous ses paupières brûlantes.

— Ah! dit-il avec une amère pitié, j'aurais supporté courageusement mon malheur! mais le sien! Que se passe-t-il donc, grand Dieu! dans l'ame de cette enfant!

Le lendemain matin, Hélène était déjà au salon lorsque Georges y descendit. A son aspect, il s'arrêta frappé de la plus douloureuse émotion d'attendrissement et de compassion qu'il eût jamais éprouvée. Cette fleur de jeunesse et de fraîcheur, les grâces de ce charmant visage, étaient déjà passées; l'heureuse enfant dont le sourire était si joyeux, le regard si serein, n'existait plus; il ne restait qu'une pâle et triste

jeune fille ; elle rougit légèrement à la vue de Georges et lui dit d'une voix faible et avec un accent plein de douceur :

— Je vous sais bien bon gré d'avoir accepté l'invitation de ma sœur. M. de Roqueville, votre présence va lui faire du bien.

Et comme Georges la regardait toujours sans lui répondre, elle ajouta :

— Vous me trouvez changée; c'est que depuis quelque temps je suis souffrante, très-souffrante; mais vous-même je vous trouve pâle, amaigri.

— C'est que j'ai aussi beaucoup souffert, mademoiselle, répondit-il d'une voix altérée.

— Ah ! dit Hélène avec un accent profond de sympathie et de commisération, que je vous plains !

Ce mot alla jusqu'au cœur de Georges ; il comprit que celle qui l'avait dit, devait avoir ressenti de bien cruelles peines pour éprouver, à l'aspect de celles d'autrui, une si grande compassion.

La présence de Georges aux Charmilles ne changea rien à la manière d'être d'Hélène ; elle ne le fuyait pas, mais elle l'évitait comme elle évitait tout le monde. Souvent elle passait des journées entières dans les jardins, d'autres fois elle se retirait dans la bibliothèque. Le séjour de sa chambre lui plaisait moins, parce qu'elle était à côté de celle de Mme d'Aire. Ce besoin de solitude, cette obstination à rejeter toute espèce de distraction, passaient aux yeux de tout le monde pour les fantaisies d'un esprit malade, d'un enfant gâté dont on avait trop fait les volontés et respecté les caprices. Georges pensa autrement : il soup-

çonna quelque peine profonde, quelque affreuse douleur dont personne ne savait le secret. Il aurait donné avec joie la moitié de sa vie pour obtenir la confiance d'Hélène, et, dans le dévoûment sans bornes de son amour, il n'aurait pas hésité à servir les intérêts d'un rival, si elle n'avait pu être heureuse qu'à ce prix. Mais rien ne pouvait faire soupçonner qu'il y eût en ce monde un homme moins indifférent que les autres aux yeux de Mlle d'Entrevaux.

Un jour que Georges la rencontra dans le jardin, il osa s'asseoir près d'elle et l'interroger doucement ; mais elle se renferma toujours dans la même réponse.

— Hélas ! dit-elle en fermant à demi les yeux dont les longs cils jetaient une ombre brune sur ses joues pâlies, je suis triste parce que je suis malade.

— Et pourtant vous vous obstinez à ne pas voir de médecin.

— C'est que je suis sûre qu'il ne pourrait pas me guérir, répondit-elle froidement. Puis rompant tout-à-coup l'entretien, elle se mit à parler à Georges de son père, de sa famille. Alors il se laissa aller à lui raconter les terribles revers qui l'avaient frappé, et les peines de sa propre situation. Hélène l'écouta en silence, le front baissé, les mains jointes et serrées ; sa respiration inégale, la faible rougeur qui était remontée à ses joues, décelaient l'impression que lui faisait ce récit. Quand Georges eut fini, elle dit d'une voix creuse : Oh ! c'est un homme infâme que Gaston de Bearn ! je le sais bien !

Quelques jours plus tard, Mme d'Aire témoigna le

désir de faire une promenade en calèche dans la forêt de Fontainebleau. Hélène voulait rester d'abord: mais enfin elle se laissa emmener. La comtesse et Mme Dubourjas étaient dans le fond, Georges s'assit sur le devant, à côté de Mlle d'Entrevaux. Le temps était admirable, un beau soleil d'automne jetait de chaudes et magnifiques teintes sur les feuillages immenses de la forêt. De faibles bruits s'élevaient sous ces dômes dont le vert sombre commençait à prendre des nuances variées; les petits oiseaux gazouillaient sous ces impénétrables abris, et la pie criarde sautillait le long des sentiers.

Cette course à travers la forêt, cet air imprégné de parfums sauvages, l'aspect de cette nature calme et silencieuse, semblaient ranimer Hélène; elle respira profondément, et dit avec une expression de bien-être: Mon Dieu! la belle journée! qu'il fait bon ici!...

En ce moment le galop d'un cheval battit sourdement le sable de l'allée; un cavalier passa en jetant un regard dans la voiture; puis faisant volte-face, il revint sur ses pas au petit trot, fit un léger salut que personne ne lui rendit, et disparut à travers les arbres.

—Ah! dit Mme Dubourjas d'un air de dédaigneuse surprise, c'est M. de Bearn!

— Hélène! s'écria en même temps la comtesse, mon Dieu! qu'as-tu donc?

Elle venait de tomber sur l'épaule de Georges, pâle, froide, inanimée. Mme d'Aire la prit dans ses bras en pleurant, tandis que Mme Dubourjas faisait arrêter et tirait son flacon de sels. Georges était descendu et

semblait chercher des yeux M. de Bearn. Au bout de quelques minutes, Hélène reprit ses sens, et son premier mot fut pour demander qu'on rentrât sur-le-champ au château ; puis elle s'enfonça dans le coin de la voiture, ferma les yeux et ne dit plus rien. On retourna silencieusement aux Charmilles ; Hélène monta sur-le-champ chez elle et ne reparut plus de la soirée. Mme d'Aire, triste et consternée, ne fit tout haut aucune remarque sur ce qui s'était passé dans l'après-midi, et se retira de bonne heure.

— Eh bien ! dit Mme Dubourjas à Georges quand ils furent seuls au salon ; comprenez-vous rien à tout cela, mon pauvre ami ? Evidemment c'est la présence de cet homme qui l'a mise en un état si violent. Savez-vous que je finirai par croire qu'elle l'aime !

— C'est impossible ! s'écria Georges ; elle le méprise.

— Il y a là-dessous quelque mystère, vous dis-je ; d'abord je viens d'apprendre que depuis plus de deux mois M. de Bearn n'a guère quitté Fontainebleau ; c'est sans doute pour être plus à portée de savoir ce qui se passe aux Charmilles.

— N'importe, répliqua Georges ; ne sommes-nous pas sûrs qu'il n'a jamais osé reparaître ici ?

Le lendemain matin, de bonne heure, Hélène vint trouver Georges et Mme Dubourjas, qui étaient déjà dans le jardin ; elle avait une physionomie triste, mais calme.

— Allons nous asseoir là-bas, sous le mur de la terrasse, dit-elle en passant son bras sous celui de la vieille dame ; il faut que je vous parle, ma bonne et

chère amie; venez avec nous, M. Georges; vous n'êtes pas de trop dans cet entretien.

Ils la suivirent, étonnés et prévoyant quelque étrange explication. Hélène les fit asseoir à ses côtés, et gardant la main de Mme Dubourjas dans les siennes, elle reprit d'une voix plus émue : M. Georges, et vous, Madame, qui m'avez toujours témoigné une si bonne amitié, je viens réclamer de vous un service : il y a quelque temps déjà, j'ai pris une résolution que je n'ose pas déclarer à ma sœur ; le moment est venu pourtant. Il faut que je parle, et j'ai compté sur vous...

— Eh bien! voyons mon enfant, dit Mme Dubourjas, d'un ton affectueux et encourageant, tandis que Georges serrait sa main sur sa poitrine, comme pour comprimer les battemens tumultueux de son cœur.

— Vous savez que j'ai pris en dégoût le monde, continua Hélène en baissant la vue; rien, selon moi, ne peut y donner le bonheur; j'ai résolu de renoncer entièrement à lui et de me faire religieuse.

— Ah! mon enfant, vous n'avez peut-être pas encore assez réfléchi sur votre vocation, s'écria madame Dubourjas.

— J'y songe nuit et jour depuis long-temps, reprit Hélène d'une voix plus ferme, et je suis si sûre de ma vocation, que je ne veux pas faire profession en France où les vœux ne sont que temporaires. J'avais pensé d'abord à aller m'enfermer dans quelque couvent d'Espagne ou d'Italie; mais on dit que les pratiques de la vie religieuse y sont observées avec une dévotion étroite et bigote ; j'ai préféré la maison

des dames Ursulines de Liége; tout est arrangé déjà, et je voudrais partir promptement.

— Ceci sera le coup de la mort pour la comtesse, dit madame Dubourjas avec conviction.

— Oh! ne me parlez pas ainsi! s'écria Hélène en pleurant; si vous saviez quelle douleur c'est pour moi de la quitter! elle est ma seconde mère! Mais il le faut, il faut que mon sort s'accomplisse... Parlez-lui, consolez-la, M. Georges... elle vous aime, elle vous écoutera... Amenez-lui son amie, cette bonne madame Neal... Réunissez-vous tous autour d'elle, ne la laissez pas seule... Oh! ma pauvre Régine....

Les sanglots lui coupèrent la voix. Alors madame Dubourjas essaya de la faire revenir de sa détermination; Georges, atterré, n'avait pas la force de prononcer un seul mot. Quand la vieille dame eut longtemps parlé, Hélène lui répondit avec une sombre douleur et en essuyant ses larmes :

— Hélas! pensez-vous que je ne me suis pas déjà dit toutes ces choses? Et ne voyez-vous pas que ma vocation est inébranlable, puisqu'elle a résisté aux argumens de ma propre raison et aux attachemens les plus forts de mon cœur?

— En ce cas, dit tristement madame Dubourjas, il ne me reste plus, mon enfant, qu'à remplir auprès de votre sœur la pénible mission que vous m'avez confiée.

— Oui, allez lui parler, dit Hélène en serrant les mains de madame Dubourjas; M. Georges, allez-y aussi... Hélas! consolez-la; faites-lui bien comprendre que cette séparation me brise aussi le cœur...

Non, je n'aurai jamais la force de supporter le premier mouvement de sa douleur, peut-être de sa colère... Je vais me mettre en prière et attendre...

Une heure après, la comtesse fit appeler sa sœur. Elle était seule. Hélène entra, défaite, tremblante, et vint se jeter à genoux près du fauteuil de madame d'Aire.

— Tu veux donc me quitter? lui dit la comtesse d'une voix navrée; tu veux me laisser seule, infirme et souffrante; mais que vais-je devenir sans toi? Quand ta mère est morte, Hélène, je t'ai prise dans ton berceau et j'ai promis devant Dieu que tu serais ma fille. Dis, ai-je manqué à ma promesse? Ne t'ai-je pas environnée de soins et d'amour? T'es-tu jamais aperçue que tu n'avais plus de mère? Et maintenant, pour prix d'une affection si longue et si dévouée, tu veux m'abandonner; mais tu ne m'aimes donc pas?

—Oh, ma sœur! ma sœur! s'écria Hélène en baisant les mains de la comtesse avec des sanglots convulsifs, je t'aime plus que ma vie..

—Eh bien! alors, ne me quitte pas. Voyons, d'où t'est venue cette cruelle résolution? Parle-moi avec confiance, Hélène... Sais-tu que quand il s'agit de ton bonheur je puis tout sacrifier, tout, entends-tu, mon enfant? Tu ne me parles pas, tu n'oses... Faut-il que je t'interroge? que je te dise ce que peut-être tu ne veux pas avouer?... Ecoute, Hélène, ajouta-t-elle après un moment de silence, veux-tu épouser M. de Bearn?...

— Moi! s'écria-t-elle en se rejetant en arrière avec un geste d'épouvante, jamais! jamais! Puis elle se re-

leva, et reprit d'une voix plus calme : J'ai besoin d'être seule, Régine, je te quitte... Tout ceci m'a fait un mal inexprimable, et à toi aussi, ma sœur... Soyons calmes et prions Dieu de nous secourir. A ces mots elle se jeta dans les bras de madame d'Aire et sortit en se cachant le visage dans son mouchoir.

Dans l'après-midi, Georges prit son fusil et s'en alla au hasard devant lui dans la campagne; il était dévoré d'une de ces sombres douleurs qui n'ont ni larmes ni plaintes. Il songeait à Hélène, à cette belle destinée que nul malheur apparent n'avait frappée, et qu'une inexplicable fatalité semblait dominer; il songeait à cette douleur profonde, à ces larmes qu'il avait vues le premier, et il sentait avec désespoir son impuissance à comprendre entièrement et à consoler ces souffrances cachées. Quand il fut loin dans la campagne, il s'assit au bord d'un ravin et resta là, jusqu'au soir, le visage dans ses mains. Lara, couché à ses pieds, levait de temps en temps la tête et le regardait avec un gémissement plaintif; puis il le poussait doucement comme pour le réveiller de sa longue rêverie. Il était tard quand Georges revint au château. Madame Dubourjas l'attendait dans la galerie.

— Je suis dans le plus cruel souci, lui dit-elle; depuis ce matin j'avais certains soupçons, j'ai interrogé, menacé le valet de chambre qui va tous les jours chercher les lettres à Fontainebleau. Hélène a reçu tous ces jours derniers des lettres timbrées de Liege; tout est arrangé, tout est prêt; elle part dans trois jours sans dire adieu à sa sœur; c'est madame Leblanc, sa femme de chambre, qui l'accompagne...

— Ah ! dit Georges en pâlissant, si tôt ! et que fait-elle maintenant ?

— Elle est enfermée depuis ce matin dans la bibliothèque. La comtesse n'a pas quitté sa chambre ; elle souffre, elle pleure... La désolation est dans cette maison.

Georges rentra chez lui et s'enferma avec Lara. Quand la nuit fut tout-à-fait venue, il alla sur la terrasse. Hélène était encore dans la bibliothèque ; la fenêtre du cabinet de travail était entr'ouverte ; l'on apercevait distinctement deux bougies posées sur la table, et de temps en temps l'ombre d'Hélène, qui se dressait contre les panneaux. Georges s'appuya sur le parapet de la terrasse et resta très-long-temps, les yeux fixés sur l'ouverture que formaient les deux châssis de la fenêtre. Vers minuit, Hélène se leva. Georges la vit prendre un des flambeaux et se retirer lentement, en laissant l'autre flambeau allumé sur la table. Un moment après, il l'entendit descendre en refermant derrière elle toutes les portes. Alors il lui vint un désir violent de pénétrer dans ce lieu où elle venait de passer plusieurs heures ; il lui semblait que là quelque chose devait lui révéler le secret du malheur d'Hélène, qu'il allait se trouver en face de quelque terrible révélation. Du parapet de la terrasse à la fenêtre il n'y avait qu'un pas ; mais sous ce pas était un abîme.

— Silence, Lara ! dit Georges en faisant signe à son chien de ne pas le suivre ; et s'élançant d'un bond, il retomba sur le balcon de pierre, devant la fenêtre ouverte.

XI — UNE LETTRE.

Georges resta une minute debout sur le balcon; tout son corps frissonnait, un nuage était sur ses yeux; une sueur froide mouillait ses tempes dont l'artère battait avec une violence inégale. Il plongea machinalement son regard dans l'abîme qu'il venait de franchir; puis il se retourna et entra dans le cabinet de travail. La bougie qu'Hélène avait oubliée sur la table éclairait cette petite pièce, meublée, comme la bibliothèque, dans le goût gothique. Georges en fit le tour, puis il revint près de la table devant laquelle était avancé un fauteuil; c'était là, sans doute, la place qu'Hélène venait de quitter. Une plume encore pleine d'encre était posée sur le pupitre, à côté d'une feuille de papier couverte d'une écriture inégale et tremblante; en quelques endroits les larmes avaient effacé les lignes interrompues. D'abord, Georges y jeta les yeux et la parcourut du regard; puis, le cœur palpitant, la tête perdue, tremblant d'une sorte de honte et de remords, il prit cette lettre commencée, et lut :

« Quand tu recevras ces lignes, ma sœur, tout sera fini, ma destinée sera accomplie, je me serai séparée pour toujours de ce que j'ai de plus cher au monde; nous ne devrons plus nous revoir... Ce n'est qu'en te quittant, Régine, que je pouvais avoir la force de

te découvrir l'horrible secret que je t'ai si long-temps caché. Ceci est une confession, ma sœur, la confession de mes fautes de jeune fille et de l'épouvantable châtiment qui les a suivies; c'est l'histoire de ma vie pendant cette fatale année qui vient de s'écouler. Oh! le courage me manque au moment d'en écrire la première ligne!... Ma main s'arrête et ne peut tracer le nom de cet homme.... Il le faut pourtant... Il faut que tu saches tout, ma sœur, pour que tu ne m'accuses pas d'ingratitude, pour que tu me pardonnes quand je t'aurai abandonnée...

« Il y a un an, Régine, j'étais une heureuse jeune fille; je venais, confiante et fière, prendre ma place dans le monde, la place si belle et si enviée que la Providence m'y avait donnée. Le jour où j'y parus pour la première fois, j'étais secrètement enivrée d'une folle joie; j'allais d'un cœur avide au-devant des émotions nouvelles que m'offrait ce brillant spectacle; cette scène animée, ce tumulte qui m'emportait comme à travers des régions inconnues; la musique, l'éclat des lumières, l'air ardent et parfumé, la danse, tous les prestiges du bal, agissaient sur mon imagination; c'est au milieu de cette espèce de ravissement que je vis pour la première fois M. de Bearn. Ma sœur, tu n'étais pas là..... Avant la fin du bal, cet homme osa me dire qu'il m'aimait...

« Depuis ce jour je le revis souvent dans le monde. Sa présence me causait une sorte d'émotion, son souvenir me préoccupait; je crus que je l'aimais... Je me trompais, Régine! Nous pouvions nous parler à peine au milieu de la foule clairvoyante et curieuse qui

nous environnait; mais un jour il m'écrivit et j'eus la faiblesse de lui répondre; ce fut une grande faute, une faute que j'ai payée de tout le bonheur de ma vie..... Cette correspondance dura tout l'hiver; elle me trompait sur l'esprit et sur le caractère de M. de Bearn, elle me le montrait sous un faux jour... Je ne l'ai connu véritablement que quand je l'ai vu de près aux Charmilles... Tu te rappelles, ma sœur, cette fête que tu donnas et le séjour que M. de Bearn fit ici. Dès qu'il fut admis dans notre intimité il ne me parut plus le même homme, je découvris tout-à-coup ses ridicules, ses défauts, ses vices; je compris que je ne l'aimais pas, que je ne l'avais jamais aimé... Il s'aperçut sur-le-champ de ce changement et m'en demanda l'explication; je la lui donnai franchement, je lui avouai que je m'étais trompée, que je n'avais point pour lui d'amour; je le suppliai de renoncer à moi, de me rendre ces lettres que j'avais eu la coupable imprudence de lui écrire... Cet homme alors fut sans générosité, sans merci!... Il s'éloigna, mais il osa m'écrire encore; il me poursuivit de sa jalousie, de ses menaces... Et pourtant je n'avais rien à me reprocher, Régine, rien que ces lettres où je ne lui faisais aucune promesse, qui ne contenaient que quelques phrases romanesques comme il en passe par la tête de toutes les jeunes filles..... Mais, lui, il persistait à y voir un engagement. Que j'ai pleuré alors, mon Dieu!...

Ce fut sur ces entrefaites que M. de Malvalat revint aux Charmilles avec sa mère. Je devinai que c'était là l'homme de ton choix, ma sœur, et je compris que tu savais mieux que moi-même ce qui pouvait assu-

rer mon bonheur. D'abord, je n'avais été frappée que de la noble figure, des manières élégantes de M. de Malvalat; mais je découvris bientôt en lui toutes les qualités de cœur et d'esprit que je désirais dans celui qui devait être mon guide et mon ami pour toute la vie; je sentis que je serais heureuse avec lui, que mon cœur le préférait...

« J'eus le courage de l'écrire à M. de Bearn, de lui dire mes sentimens, mes espérances, ma détermination, d'implorer sa générosité et de lui redemander une dernière fois ces fatales lettres. Alors il me répondit qu'il consentirait à me les rendre si je voulais avoir avec lui un dernier et secret entretien. Cette condition m'effraya...; d'abord je refusai; M. de Bearn vint lui-même me la renouveler. Régine, il y allait de ma sécurité, de tout mon avenir, car je ne voulais prendre aucun engagement avec M. de Malvalat avant d'avoir anéanti ces lettres... Je consentis à ce funeste rendez-vous... Le soir même de la visite de M. de Bearn, à dix heures, j'allai dans la bibliothèque, où il m'attendait. Cet homme n'avait alors d'autre intention arrêtée que celle de m'accabler de ses reproches avant de me quitter pour toujours; j'en suis convaincue...; il ne songeait pas à une autre vengeance. Une épouvante fatalité en décida autrement: le portefeuille qui contenait mes lettres était entre mes mains; je suppliai M. de Bearn de s'éloigner. Peut-être avait-il déjà regret de cette restitution qu'il venait de me faire.

« Je vais partir, dit-il avec violence; je vais céder la place à un autre plus heureux que moi; c'est

la première fois que Gaston de Bearn aura été joué par une femme...; c'est la première fois qu'il se laisse gagner par ces supplications, par ces larmes menteuses... Mais souvenez-vous qu'il s'en est déjà repenti.

« En ce moment j'entendis au bas de l'escalier un bruit de pas, et presque aussitôt la voix de M. de Malvalat qui disait :

« Vous êtes déjà monté là haut, M. de Roqueville?

« Mon sang se glaça, ma langue ne put articuler une seule parole; je fis signe à M. de Bearn que quelqu'un montait, que nous allions être surpris, et je restai terrifiée devant lui. Alors, avec une présence d'esprit singulière il éteignit le flambeau posé sur la table, me saisit dans ses bras et m'emporta dans le cabinet, dont il n'eut que le temps de fermer la porte. Au même instant on entra dans la bibliothèque... Oh! ma sœur, ma sœur, ce qui se passa alors fut un malheur, un crime épouvantable. M. de Malvalat et M. de Roqueville étaient là, ils parlèrent de M. de Bearn, il entendit tout. Je ne le voyais pas, mais sa respiration haute et précipitée annonçait une violente colère; il fit un pas vers la porte. Je ne pouvais lui parler. Je saisis son bras, je voulais le retenir. Alors il se saisit de moi. Une pensée infernale lui vint. J'étais à sa merci, un seul cri m'eût perdue. Je ne pouvais même l'implorer, le supplier; on m'aurait entendue. Je tombai à ses genoux, je mouillai ses mains de mes larmes, j'étouffai mes sanglots contre ses bras qui tentaient de me relever. Tout fut inutile; il fallait choisir entre la honte d'être surprise

avec cet homme ou le secret déshonneur de lui appartenir... Je fus déshonorée!... »

A ce mot, la lettre tomba des mains de Georges; il eut froid, et son regard étincelant parcourut ces lieux où la victime avait inutilement demandé grâce à son bourreau.

Et j'étais là! murmura-t-il, en tournant vers la porte de la bibliothèque ses yeux secs et brûlans: puis il reprit a lettre et acheva de lire.

« ... J'étais froide, immobile comme une morte; cet homme me porta près de la fenêtre; l'air frais de la nuit me ranima. Je rouvris les yeux; je regardai en bas, et la pensée me vint de me précipiter dans cet abîme. Ah! Régine, s'il m'eût poursuivie jusque-là un moment auparavant, je lui eusse échappé; je serais morte..... Apparemment il eut peur de mon égarement et de mon désespoir, car il m'éloigna violemment du balcon, et dit en refermant la fenêtre: Ils sont partis, ne craignez rien; je vais me retirer: personne ne me verra sortir d'ici. Rentrez vous-même au salon pour qu'on ne soupçonne rien... Personne, personne au monde ne saura que vous êtes à moi, Hélène... A présent, je ne suis plus jaloux: je sais bien que vous n'épouserez pas M. de Malvalat; mon amour, donnez-moi votre main en signe de pardon...

« Je le repoussai avec horreur... Je descendis seule; je m'en allai. Quand je rentrai au salon, j'étais comme un être sans intelligence, sans mémoire, sans jugement, et que l'instinct seul fait mouvoir.... Je ne vis rien; je n'entendis rien de ce qui se passait autour de

moi; puis tout-à-coup je me sentis fort mal et j'espérai que j'allai mourir... Hélas! on ne meurt ni de désespoir, ni de honte, puisque j'ai survécu à cet horrible malheur!

« Tu sais ce qui se passa le lendemain. M. de Malvalat partit. Tout était fini pour moi; je restai sans espérance, sans avenir... L'avenir! je l'avais vu si long et si beau avec l'époux que tu m'avais choisi, Régine!...

« Mais bientôt de nouvelles terreurs vinrent m'assaillir. M. de Bearn m'écrivit; il osa me parler de son amour, de ses droits... de ses droits infâmes acquis par la violence! Il me rappelait ces lettres qu'il m'avait reprises, et qui, me disait-il, sont un trésor dont il ne se sépare plus. Il me jurait que le secret de tout ce qui s'était passé avait été fidèlement gardé par lui. Enfin il déclarait qu'il voulait me revoir... J'ai répondu à cette lettre; je lui ai encore demandé grâce et pitié, ma sœur; je l'ai supplié de renoncer à moi... je n'ai rien obtenu... Il m'a seulement accordé un délai, il a fixé un terme à ce qu'il appelle mes irrésolutions; il m'a donné trois mois de trève, à la fin desquels je dois consentir à devenir sa femme, sinon il déclarera partout, en montrant mes lettres, que j'ai été sa maîtresse. Les trois mois expirent dans huit jours!...

« Tu vois bien qu'il faut partir, ma sœur, qu'il faut que je m'aille cacher dans quelque retraite où le mépris du monde ne m'atteindra pas en face, où Gaston de Bearn ne pourra pas me suivre. Si nous avions un frère, Régine, je ne partirais pas, car il irait trouver

cet homme.... Mais nous sommes deux pauvres femmes sans défenseur, sans appui, dont un lâche a pu briser impunément le bonheur et la vie... »

La lettre s'arrêtait là; Georges la posa sur le pupitre, et se prit à réfléchir, les deux mains sur ses yeux, comme s'il eût craint de revoir ces lignes qu'il venait de lire avec une si âpre curiosité, une douleur si pleine d'indignation et de rage; puis il se leva et examina ce qui l'environnait avec une minutieuse attention, comme pour s'assurer que rien n'était dérangé et qu'Hélène ne pourrait pas s'apercevoir que quelqu'un avait pénétré dans ces lieux, où sans doute elle reviendrait s'enfermer le lendemain pour achever sa lettre. Le sang-froid lui était tout-à-coup revenu; il s'approcha de la fenêtre, et sans regarder au-dessous de lui, il franchit une seconde fois l'abîme; toute peur du danger avait disparu chez lui, il s'était élancé du balcon sur la terrasse avec le même calme que s'il eût passé le seuil de sa chambre, et il dit à son chien qui s'était levé avec un cri plaintif : Paix, Lara! Ne réveillons personne, et rentrons : nous avons demain à faire une forte journée!...

Georges ne se coucha pas du reste de la nuit, il l'employa entièrement à écrire, et le matin il enferma dans le tiroir de son bureau trois longues lettres : l'une pour son père, l'autre pour Thérèse, la dernière pour M. Thevenet; ensuite, il descendit pour demander une voiture et des chevaux de poste; Baptiste, le valet-de-chambre, partit sur-le-champ pour Fontainebleau; il fallait environ trois quarts d'heure pour remplir la commission. Georges alla attendre dans

le jardin. Depuis long-temps, il ne s'était senti dans une disposition d'esprit si ferme et si calme. Les anxiétés, les doutes, les angoisses terribles qui le minaient depuis si long-temps, avaient enfin cessé; il connaissait toute l'étendue de son malheur, il savait le terrible secret de la destinée d'Hélène. Maintenant, il se sentait fort parce qu'il voyait sa position en face, parce qu'il savait ce qu'il espérait, ce qu'il voulait, ce que lui dictaient son honneur, son devoir et le dévoûment sans bornes de son amour. Bien qu'il fût de très-bonne heure encore, madame Dubourjas était déjà levee, elle aperçut Georges dans le jardin et vint aussitôt le rejoindre.

— Bonjour, mon cher fils, lui dit-elle affectueusement, vous avez passé une bonne nuit, à ce qu'il me parait, je vous trouve le teint animé, l'œil brillant; voilà comme je voudrais vous voir toujours!... Moi, j'ai mal dormi; j'ai rêvé toute la nuit de ce M. de Bearn.

— Ah! dit Georges, dont les joues pâlirent à ce nom qui fit refluer tout son sang vers son cœur, c'est que nous avions parlé hier soir de cet homme!

— Et vous ne savez pas tout, reprit madame Dubourjas, hier soir ma femme-de-chambre, en me déshabillant, m'a raconté les bruits de l'office; on s'y entretenait de la vie que M. de Bearn mène à Fontainebleau. Figurez-vous qu'il s'y est tout-à-fait établi. Il a des chevaux, des piqueurs, une meute, et une foule d'amis qui viennent le visiter; tous gens de mauvais renom et de mauvaise compagnie. Dans le commencement il y avait aussi deux femmes, deux

tristes créatures qu'il promenait en tilbury; mais il les a renvoyées sous prétexte qu'il allait se ranger et faire un grand mariage. Jamais, cependant, il ne parle de mademoiselle d'Entrevaux.

— Ah! pensa Georges, il tient sa promesse, il attend!

— Je ne sais si je dois avertir la comtesse de tout ce que j'ai appris, reprit madame Dubourjas; je ne sais si je dois la prévenir du départ d'Hélène avant le dernier moment.

— Non, non, madame, dit vivement Georges, à quoi bon provoquer de nouveau ces douloureuses luttes? D'ici au moment du départ de mademoiselle d'Entrevaux il y a encore trois jours; qui sait si la Providence n'amènera pas quelque changement?...

— La Providence, murmura madame Dubourjas, elle ne fait rien du tout quand on ne l'aide pas un peu!

— Madame, reprit Georges d'une voix grave et légèrement émue, je vais repartir pour Paris dans un quart d'heure, une affaire importante m'y appelle; mais bientôt je serai de retour. Oui, je retournerai, je l'espère... demain, avant midi, je serai encore ici;... si je ne reviens pas... si le soir vous ne m'avez pas revu, ne m'attendez plus... Vous qui fûtes si bonne pour moi, madame, vous qui m'avez honoré de votre amitié, donnez-m'en alors une dernière marque; voici une clé, la clé du secrétaire qui est dans la chambre que j'occupe ici; vous y trouverez des lettres...

— Vous allez vous battre, monsieur! interrompit

madame Dubourjas, effrayée, eh ! avec qui, grand Dieu ?

— Avec Gaston de Bearn, répondit Georges ; j'ai un ami à Paris, je vais le chercher pour être mon témoin ; nous reviendrons en poste cette nuit, et demain, demain matin, il y aura dans la forêt de Fontainebleau un homme mort : Gaston de Bearn ou Georges de Roqueville !

XII — LE JUGEMENT DE DIEU.

Il était environ trois heures après midi ; Clodomir Dumillet, paresseusement étendu dans son fauteuil, avait laissé tomber le volume in-12 qui devait lui tenir compagnie jusqu'à l'heure du dîner, et les bras croisés sur sa robe de chambre, son bonnet de velours rabattu sur les yeux, il sommeillait et rêvait une effroyable aventure de brigands. Tout-à-coup la porte ouverte brusquement et une voix bien connue réveillèrent Clodomir en sursaut. C'est vous ! s'écria-t-il en se levant vivement pour tendre les deux mains à Georges, et Lara ?... Puis, s'apercevant que son ami n'avait pas sa physionomie ordinaire, il ajouta : Qu'est-ce ? que vous est-il arrivé ? On dirait que vous avez eu quelque querelle...

— Non pas encore, Dumillet, répondit Georges ; mais demain j'aurai une affaire.

— Un duel ! s'écria Clodomir, ça n'est pas drôle ! Mais vous avez donc été insulté?

— Non ! c'est moi qui serai l'agresseur, répondit froidement Georges ; je veux me battre avec M. de Bearn.

— Ah ! vous l'avez encore trouvé sur votre chemin ?

— Oui, et ceci sera un duel à mort. J'aurai la vie de cet homme ou il aura la mienne, et je viens vous chercher pour être mon témoin, Dumillet.

— Je suis prêt, répondit-il en tendant la main à Georges, je serai votre témoin, votre second, et, si vous le manquez, plus tard je ne le manquerai pas, moi !...

— Partons, dit Georges, partons ; il faut que cette nuit nous couchions à Fontainebleau.

Le voyage se fit rapidement et en silence ; Clodomir avait un air triste et grave qui décélait la douloureuse préoccupation où le jetait la situation de son ami. Georges, brisé de fatigue, sommeillait péniblement. Entre onze heures et minuit ils arrivèrent à Fontainebleau et descendirent dans un hôtel, en face du café de la Comédie.

— C'est là que demain matin nous rencontrerons M. de Bearn, dit Georges en montrant le café ; un prétexte insignifiant amènera une querelle, je l'insulterai publiquement, et il faudra bien qu'il se batte...

Ils passèrent la nuit dans la même chambre. Avant de se coucher, Georges dit à Clodomir :

— Mon ami, j'ai déjà fait quelques dispositions,

j'ai écrit... mais c'est à vous que je voulais confier mes dernières volontés; si je succombe, vous irez trouver mon père et Thérèse, vous leur annoncerez la funeste nouvelle, vous leur porterez un souvenir, une boucle de mes cheveux que vous couperez vous-même avant de me mettre au cercueil... Vous ferez cela, Dumillet, vous me le promettez?...

Il ne répondit que par un signe affirmatif, et passa la main sur ses yeux pour cacher une larme. Georges reprit :

— Si je meurs, Lara est à vous; je vous le donne, c'est un ami qui m'a suivi dans les terribles vicissitudes de ma vie... vous en prendrez soin, Dumillet...

— Toujours, toujours, comme de moi-même! s'écria Clodomir, d'une voix brisée; mais c'est impossible... vous ne succomberez pas!... il y a un Dieu là-haut!...

— Soyons calmes, dit Georges en mettant sur une table la boîte de pistolets qu'il avait apportée; oui, j'espère, je crois qu'il y a au ciel une Providence qui veillera sur moi!... Bonsoir, mon ami; il faut à présent essayer de dormir.

Le lendemain matin, Georges et Dumillet descendirent au café de la Comédie; il y avait déjà là assez de monde; quelques officiers d'un régiment en garnison à Fontainebleau jouaient et lisaient les journaux. Georges prit place un peu à l'écart et se fit servir. M. de Bearu n'était pas encore arrivé; il y eut un quart d'heure d'attente qui parut un siècle d'angoisses à Clodomir; enfin, la porte du café s'ouvrit

brusquement, et M. de Bearn entra. A l'aspect de Georges, il eut un mouvement imperceptible de surprise et d'hésitation; mais, se remettant aussitôt, il s'avança d'un pas décidé vers le comptoir, dit quelques mots en riant à la demoiselle, et revint s'asseoir à une table en demandant un journal.

— Vous ne faites pas votre partie de billard, M. de Bearn? dit un habitué.

— Bah! répondit-il, est-ce qu'il y a ici quelqu'un de force à jouer avec moi!... J'ai battu, éreinté tous vos amateurs...

— Si vous voulez jouer avec moi, dit Iodomir en se levant, je vous rendrai quatre points.

M. de Bearn le regarda d'un air étonné; cette proposition, à laquelle il ne s'attendait nullement de la part d'un étranger, d'un homme qu'il voyait avec M. de Roqueville, lui causa une certaine surprise, et peut-être de l'inquiétude.

— Quatre points, dit-il avec ironie; la partie serait par trop inégale, Monsieur; on me trouve d'une certaine force; demandez à ces Messieurs; ils vous diront qui je suis.

— Je vous connais, répondit froidement Clodomir; vous vous appelez Gaston de Bearn, et l'on dit que vous ne jouez pas mal.

— Pas mal! répéta M. de Bearn avec une espèce d'éclat de rire; allons, puisque vous voulez absolument perdre votre argent... mais vous ne me rendrez pas de points; j'entends que la partie soit égale.

— Je parie vingt francs pour M. Dumillet, dit Georges en se levant.

— Je les tiens, répondit M. de Bearn; parbleu, je les tiens! il est tout naturel que vous soyez contre moi, Roqueville.

— Toujours, et en tout, répondit Georges en le regardant en face. Mais cette espèce de provocation n'eut aucun résultat; M. de Bearn, sans y répondre, passa dans la salle de billard.

La partie s'engagea. M. de Bearn et les spectateurs eux-mêmes semblaient comprendre que ce n'était pas là une partie ordinaire, un délassement, un jeu; le silence le plus complet régnait dans la salle; on n'entendait rien que le choc des billes sur le tapis. M. de Bearn était incontestablement le plus fort; il gagna.

— Voilà votre argent, dit Georges en jetant une pièce de vingt francs sur le tapis; avec moi, la revanche.

— Tout ce que vous voudrez, répondit M. de Bearn, étonné; je suis prêt à vous rendre les quatre points, mon cousin...

— Votre cousin!... interrompit Georges en élevant la voix, je vous ai déjà défendu de m'appeler ainsi!...

— Plaît-il? que dites-vous? s'écria M. de Bearn en redressant sa grande taille.

— Je dis que je vous défends de m'appeler votre cousin, parce que je ne reconnais pas pour mon parent un homme aussi peu honorable que vous...

— Roqueville, interrompit encore M. de Bearn, vous êtes venu avec le dessein de m'insulter; pourquoi? que me voulez-vous? Parce que j'ai gagné mon

procès, faut-il que je me batte contre vous jusqu'à ce que mort s'ensuive? Allons donc, vous êtes fou! Vous ne tenez peut-être pas à la vie, mais moi je ne me soucie pas du tout de me faire tuer!

— Si je vous tuais, s'écria Georges, ce serait bien véritablement le jugement de Dieu.

— Quel adversaire! s'écria ironiquement M. de Bearn; après avoir perdu en première instance et devant la cour royale de Rouen, vous voulez en appeler encore au jugement de Dieu! Voilà ce qui s'appelle épuiser toutes les juridictions.

A ces mots, il fit un pas pour sortir.

— M. de Bearn, dit Georges en se mettant devant lui, vous avez gagné devant les tribunaux, mais l'opinion publique vous a condamné! Tout le monde dit que vous êtes un voleur et un faussaire.

— Insolent! s'écria M. de Bearn en s'avançant vers Georges avec un geste de menace.

— Un instant, ne nous fâchons pas, dit Clodomir en se mettant entre eux.

— M. de Roqueville, continua Gaston de Bearn en se contenant, je veux bien être calme, mais il faut rétracter...

— J'ai dit, répéta lentement Georges, que vous êtes un voleur et un faussaire.

— Vous allez vous repentir de m'avoir fait cette insulte! s'écria M. de Bearn en s'avançant furieux sur Georges, qui d'un geste violent le repoussa et lui dit froidement:

— Je vous ai touché, Monsieur; qui touche frappe, vous le savez : je suis prêt à vous rendre raison.

—Oui, nous nous battrons! s'écria Gaston de Bearn les yeux flamboyans, les dents serrées; nous nous battrons, Monsieur!

— Enfin! dit Georges en serrant le bras de Clodomir: puis se tournant vers M. de Bearn, il ajouta froidement: Votre heure, Monsieur?

— Sur-le-champ, à un quart de lieue d'ici, dans la forêt! le temps seulement de trouver mes témoins.

— C'est bien! voici le mien et je suis à vos ordres, répondit Georges; une fois sur le terrain, nous réglerons les conditions du combat.

— Messieurs, dit Gaston de Bearn en s'approchant de la table où étaient les officiers, deux d'entre vous veulent-ils me rendre le service de nous accompagner? il s'agit d'une affaire d'honneur.

Dumillet était allé chercher les armes, il revint aussitôt, et montrant la boîte de pistolets à Georges, il lui dit : je connais cela mieux qu'une queue de billard : de toute manière cet homme est un homme mort!...

Un moment après, les deux adversaires sortirent du café avec leurs témoins.

En entrant dans la forêt de Fontainebleau par le petit chemin qui tourne à gauche de la rue des Sablons, on trouve, à deux cents pas environ, une allée couverte qui aboutit à une vaste clairière coupée de rochers dont les crêtes arides sont couvertes d'une mousse noirâtre. Le sol est sablonneux par parties et semé çà et là de bruyères roses. Une petite source qu'on entend sourdre entre les rochers, forme un

maigre ruisseau qui bientôt se perd entre les sables. Les promeneurs viennent rarement visiter ce site âpre et isolé, et l'on trouverait difficilement un lieu plus propice aux terribles préparatifs d'un duel.

Les témoins s'arrêtèrent : Dumillet et l'un des officiers qui accompagnaient M. de Bearn déposèrent sur une roche à fleur de terre deux épées et la boîte de pistolets. Georges était réellement calme pendant ces préparatifs, M. de Bearn, au contraire, avait l'air animé, la tête haute, et l'on voyait le sang refluer violemment à ses joues empourprées.

— Il n'a pas peur; mais il est troublé pourtant! pensa Clodomir.

— Messieurs, dit tranquillement Georges en se tournant vers les témoins, il serait inutile de faire aucune tentative de réconciliation ; ne vous occupez qu'à régler les conditions du combat. Je laisse à mon adversaire le choix des armes.

— Nous nous battrons au pistolet, à vingt-cinq pas, et de pied ferme! dit M. de Bearn d'une voix brève et gutturale qui trahit tout-à-coup l'espèce de trouble qu'il éprouvait.

Les témoins chargèrent les armes et mesurèrent la distance avec une scrupuleuse attention. Pendant ces préparatifs, M. de Bearn alla vers le ruisseau qui s'écoulait entre les sables, et, déboutonnant la manche de son habit avec affectation, il trempa sa main droite dans l'eau et l'agita en l'air comme pour en faire descendre le sang, puis il mouilla aussi ses yeux, dont le globe paraissait sec et enflammé.

Les préparatifs du combat étaient terminés. Où

tira au sort pour savoir qui ferait feu le premier : le hasard favorisa M. de Bearn. Alors les deux adversaires prirent place.

— Un moment, dit Dumillet en s'approchant de M. de Bearn, n'y a-t-il rien sur vous qui puisse amortir la balle?

— C'est juste, répondit-il; et, déboutonnant sa redingote, il tira de sa poche de côté un portefeuille et une boîte à cigares qu'il déposa par terre à côté de lui.

Les témoins se retirèrent un peu à l'écart, et une demi-minute après, retentit le formidable signal. Gaston de Bearn leva lentement son arme et visa pendant deux secondes, le coup partit... Georges fit un mouvement.

— Il est touché! dit un des témoins.

Alors M. de Bearn jeta son arme et fit quelques pas en avant.

—A votre place, Monsieur! lui cria Georges; maintenant c'est à moi de tirer!

Gaston de Bearn recula et resta de profil, immobile, la tête haute et les bras croisés sur la poitrine. Georges leva son pistolet d'une main mal assurée et pressa la détente... M. de Bearn ne fit aucun mouvement, il resta encore quelques secondes debout, puis il s'affaissa sur lui-même et tomba comme foudroyé.... Les témoins se précipitèrent vers lui.

— Ne me touchez pas! dit-il d'une voix strangulée; je suis un homme mort!

Une affreuse pâleur s'était subitement répandue sur son visage, sa respiration bruyante et entrecou-

pée sortait avec effort de sa bouche contractée par de faibles convulsions, et ses yeux ouverts roulaient dans leur orbite. Georges s'approcha et dit aux témoins :

— Messieurs, un pas en arrière, je vous prie;... il faut que je parle à cet homme... et il n'a peut-être plus qu'un moment...

Puis, se penchant sur le blessé, il dit à voix basse :

— Gaston de Bearn, je ne vous ai pas tué parce que vous aviez volé ma fortune!... je vous ai tué parce que vous aviez déshonoré mademoiselle d'Entrevaux... Vous allez mourir... Si vous voulez que Dieu vous pardonne, rendez-moi ces lettres... ces lettres, Gaston, où sont-elles?

Le mourant tourna les yeux vers le portefeuille posé par terre près de lui et fit signe à Georges de le prendre; puis il tenta un effort comme pour se relever; mais le sang s'écoula en nappe de la profonde blessure qu'il avait au côté, ses mains raidies s'agitèrent, il retomba en arrière sans proférer une plainte... Il était mort!

Une heure après, Georges, pâle et souffrant de la blessure qu'il avait reçue à l'épaule, arrivait aux Charmilles. Madame Dubourjas accourut au-devant de lui dans l'avenue.

— Ah! s'écria-t-elle en pleurant d'émotion et de joie, par quelles angoisses j'ai passé depuis ce matin! je ne suis pas dévote, pourtant j'ai fait bien des prières!... enfin, c'est vous!... mais, grand Dieu! vous êtes blessé!

— Ce n'est rien, Madame, répondit-il, la balle m'a touché à l'épaule...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle; et cet homme? et M. de Bearn?

— Il est mort, dit Georges avec un tressaillement intérieur; car il avait encore devant les yeux ce cadavre livide et baigné dans son sang.

Madame Dubourjas respira son flacon de sels, elle était réellement près de se trouver mal de saisissement et de crainte du danger passé.

— Mon cher Georges, dit-elle, je vais annoncer cet événement à la comtesse; je n'ai rien dit, on ne s'est douté de rien ici...

— Je vais en faire part moi-même à mademoiselle d'Entrevaux, dit Georges; je lui donnerai avec ménagement cette nouvelle; fiez-vous-en à moi, Madame; je lui parlerai aussi de sa résolution, de son départ, et peut-être... A présent, j'espère qu'elle restera.

Hélène était seule dans sa chambre quand on annonça M. de Roqueville.

— Bon Dieu! dit-elle en le voyant, vous êtes pâle, Monsieur! que vous est-il donc arrivé? Puis, s'apercevant qu'il avait un bras immobile et attaché sur sa poitrine avec une cravate de soie, elle ajouta avec un effroi mortel : Vous êtes blessé!...

— Oui, Mademoiselle, répondit-il en s'asseyant près d'elle, j'ai été blessé dans un duel.

— Dans un duel! et contre qui?

— Contre un homme que j'ai tué... contre M. de Bearn!

Hélène jeta un cri sourd; elle ne put parler; mais son regard éperdu sembla interroger Georges; elle comprenait qu'elle avait été la cause de ce duel à mort.

— M. de Bearn a succombé dans un combat loyal et où il pouvait avoir ma vie comme j'ai eu la sienne, reprit Georges. Avant de mourir il m'a confié sa dernière volonté; il m'a chargé de vous remettre ceci.

A ces mots il déposa entre les mains d'Hélène le portefeuille qu'il venait de tirer de dessous son habit.

— Ah! Monsieur, murmura Hélène avec des sanglots convulsifs, que Dieu pardonne à ce malheureux!

Il y eut un silence, puis Georges reprit :

— Ce soir je retourne à Paris. Laissez-moi du moins emporter l'espérance que vous renoncerez à votre résolution, que vous n'irez pas vous enfermer pour toute la vie dans un couvent! Oh! Mademoiselle, regardez autour de vous! Songez à tout ce que vous voulez quitter, et vous verrez que vous pouvez être encore heureuse en ce monde!

Elle secoua la tête en pleurant.

— M. de Malvalat vous aime et vous l'aimez, reprit Georges avec effort; aucun obstacle réel ne vous sépare; vous n'avez qu'à dire un mot pour être heureuse...

— Vous ne savez pas tout, répondit Hélène d'une voix brève; écoutez-moi, c'est vous que je fais juge de ma situation, de mon avenir. Vous êtes un homme d'honneur, M. de Roqueville, répondez-moi franche-

ment... Croyez-vous qu'un homme d'honneur puisse épouser une femme que le crime d'un misérable a souillée, que cette femme puisse sans honte et sans remords se donner à lui?

— Oui, répondit Georges; oui, sur mon ame et sur mon honneur, je le crois!

Puis il ajouta d'une voix plus basse :

— Cette femme n'a plus à rougir devant personne, quand le misérable qui l'avait outragée a disparu de ce monde!

— Ah! murmura Hélène, il est vrai, M. de Bearn est mort!

Alors Georges lui parla long-temps du bonheur intérieur, des satisfactions intimes et douces que donne une famille; il l'exhorta à prendre une résolution qui comblerait sa sœur de joie et lui assurerait un heureux et paisible avenir. Emporté par sa propre émotion, dominé par un attendrissement profond, il tenait les mains de la jeune fille dans sa main et arrêtait sur elle son regard plein de douleur et de passion. Le cœur d'Hélène s'émut à cette voix; elle comprit tout-à-coup l'amour, le dévoûment de Georges, sa noble générosité.

— M. de Roqueville, dit-elle, oui, je comprends le bonheur tel que vous me le peignez dans les douces habitudes de la vie intérieure, dans l'amour d'un honnête homme. J'espère encore en l'avenir.... Et vous? sans doute vous serez heureux aussi... vous trouverez une femme digne de vous.

— Moi! murmura-t-il en détournant la vue, je ne me marierai jamais!

Il y eut un silence; puis Georges reprit avec effort:

— Votre choix est fait; vous allez rendre la tranquillité et le bonheur à votre sœur, en le déclarant...

— Oui, mon choix est fait, dit Hélène en baissant la vue, mon cœur est libre de tout amour; mais il y a un homme que j'estime entre tous, pour lequel je ressens l'amitié la plus vive, et dont je me trouverais heureuse de devenir l'épouse... cet homme est l'ami de ma sœur, sa famille est depuis long-temps connue de la mienne... il a été dépouillé de sa fortune par un misérable; mais je suis riche pour tous deux...

Roqueville la regarda tout éperdu; il ne savait s'il comprenait. Alors elle se pencha un peu vers lui et reprit d'une voix encore plus basse : Georges, voilà ma main!

Il y avait un quart d'heure que madame Dubourjas attendait dans la galerie qui précédait la chambre d'Hélène; elle avait assisté de loin à une partie de l'entretien dont elle n'avait pas entendu un seul mot; mais quand elle vit Georges serrer sur sa bouche et sur son cœur la main que lui donnait Hélène, elle comprit parfaitement de quoi il s'agissait, et elle se retira discrètement pour aller en faire part à la comtesse.

— Est-il possible! s'écria madame d'Aire en pleurant de joie; voilà peut-être ce qu'elle n'osait pas me dire!...

— Peut-être! murmura madame Dubourjas en hochant la tête; enfin, n'importe!...

Au bout de quelques jours, le marquis de Roqueville et Thérèse arrivèrent aux Charmilles; M. Theve-

net les accompagnait. Georges était allé au-devant d'eux... Après avoir embrassé son père, il tendit la main au notaire, et lui dit avec effusion : Mon cher Thevenet, mademoiselle d'Entrevaux veut absolument que j'emploie l'argent comptant qui forme une partie de sa magnifique dot; nous rachèterons Roqueville.

— Oh! nous ne passerons pas cet acte-là dans mon étude, répondit le notaire; il n'en sera pas besoin pour vous remettre en possession, attendu que la chose est déjà à peu près faite.

Et comme Georges le regardait d'un air stupéfait, il ajouta :

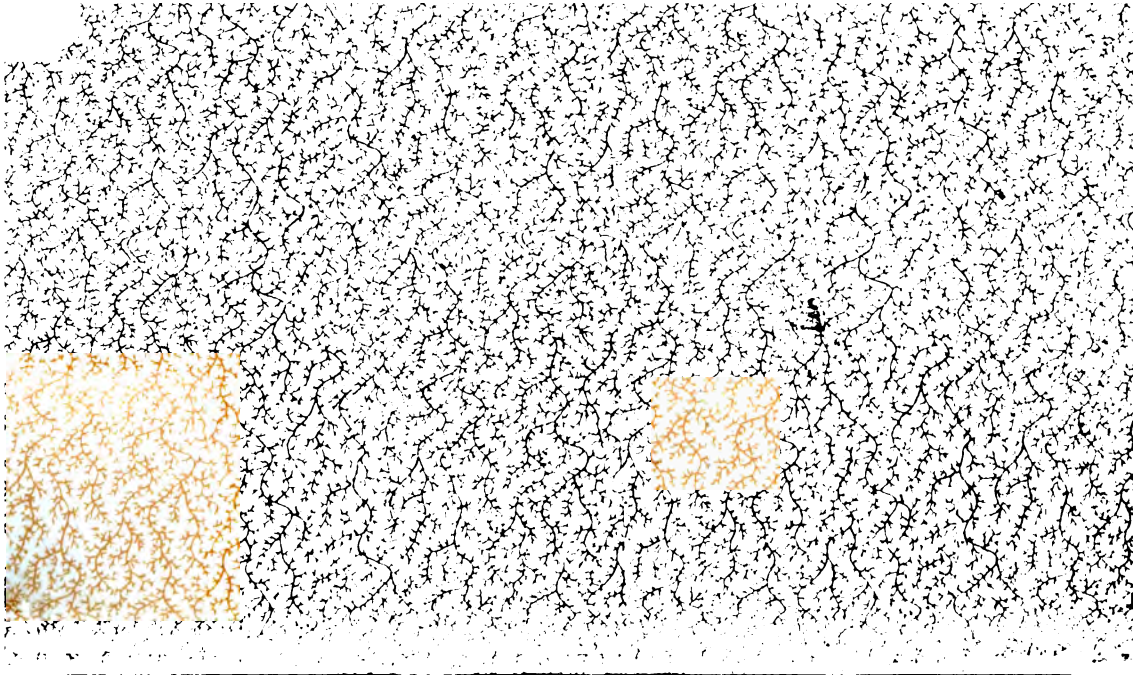
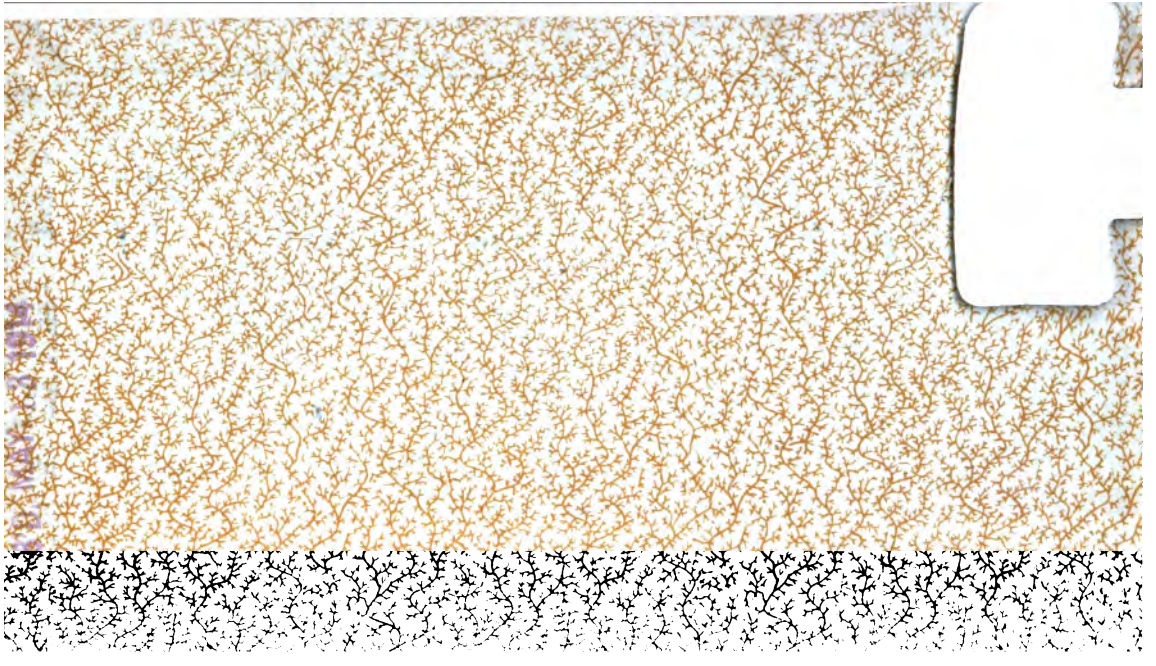
— Mademoiselle Alice de Roqueville-Bearn est une personne d'honneur. Quand elle a appris la mort de son frère, dont elle est de droit l'unique héritière, elle m'a fait venir à la grille de son couvent, et elle m'a déclaré qu'elle renonçait à cette fortune, frauduleusement acquise selon sa conscience. C'est une véritable restitution, et nous en avons sur-le-champ passé l'acte.

— Oui, mon fils, s'écria le marquis, dont le visage vénérable était couvert de larmes de joie, nous emmènerons ta femme à Roqueville!

— . . . . . .

Environ un mois plus tard, Clodomir Dumillet achevait sa toilette devant une grande glace où se réfléchissait sa taille un peu carrée, serrée dans un magnifique habit noir. Il releva les plis de sa cravate blanche, artistement nouée, passa la main dans ses cheveux frisés, et mit ses gants jaunes; puis se tournant vers Lara, qui, assis sur ses pattes de derrière,

avait assisté à sa toilette et suivi tous ses mouvemens d'un œil intelligent, il lui dit :

— Voilà qui est fini ! Il me semble que je suis terriblement beau... cela ne peut pas être autrement ! Dis-donc, Lara, tu sais que nous sommes de noces aujourd'hui !...

FIN.